

Le pilote, son chien et moi

Janet Evanovich

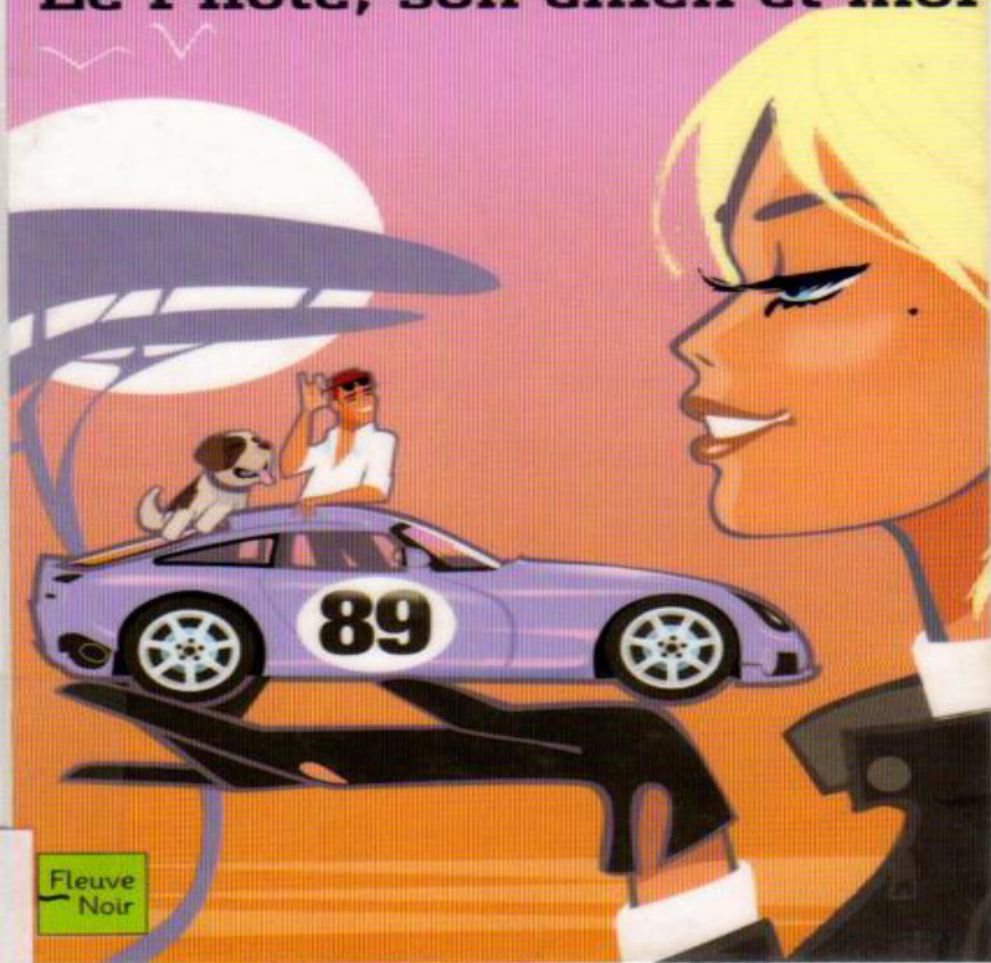
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Janet Evanovich

Le Pilote, son chien et moi



JANET EVANOWCH

LE PILOTE, SON CHIEN ET MOI

Traduit de l'anglais

par Marianne Thirioux

Fleuve Noir

1.

Parfois, il faut savoir choisir entre gagner en respectant les règles du jeu et tricher pour la bonne cause. Et parfois, dans le feu de l'action, il m'arrive de contourner très légèrement le règlement. Je comprends donc la tentation. En revanche... ne trichez surtout pas avec moi.

Sinon j'en fais une affaire personnelle.

Et là, sous mes yeux, j'étais quasi sûre d'avoir un type qui me truandait. Il portait une combinaison rouge et conduisait une voiture voyante arborant un gros 69 sur le côté. Et il roulait trop vite. J'avais mes jumelles braquées sur lui quand il prit un virage à gauche, à la corde.

Je me tenais dans la tribune en toit-terrasse de la course du Homestead-Miami Speedway, d'où je bénéficiais d'une bonne vue d'ensemble sur le paysage broussailleux de la Floride.

Des vagues de chaleur scintillaient sur le circuit en contrebas, et l'air était imprégné de vapeurs de caoutchouc brûlé, d'essence à indice d'octane élevé, et de toute l'euphorie dont était capable la Nascar. Je me trouvais avec quarante-deux types sur le toit et j'étais la seule à arborer un string de dentelle rose.

Du moins en étais-je presque sûre, vu que j'étais la seule femme, mais on n'est jamais sûr de rien ! Je portais un jean noir moulant et un T-shirt blanc à manches courtes avec une bordure noir et or, et le logo de la Stiller Racing brodé sur le devant. Et, dans mon dos, j'arborais une plaisanterie de garage : Bonimoteur. Je suis le spotter de la course du jour de Sam Hooker, la fausse blonde aux lèvres glossées qui murmure à l'oreille de Hooker pendant qu'il transpire comme un bœuf dans sa combinaison noir et or ignifugée.

Cette semaine, Hooker courait dans sa voiture noire sponsorisée par la Metro sur le circuit de deux kilomètres et demi de Homestead. C'était la dernière course de la saison, et j'avais hâte de changer de rythme. J'adore mon job, mais il arrive un moment dans la vie d'une fille où elle a tout simplement envie de se trémousser dans une petite robe sexy, et d'aller siroter un cosmo dans un restaurant qui ne propose pas forcément que des barbecues. Ce n'est pas que je n'aime pas la viande, mais bon, j'ai eu ma dose ces derniers temps, merci.

J'entendais la voix forte et claire de Hooker dans mon casque.

- La Terre à Bonimoteur. À toi.

- Je suis en train de penser à des choses qui ne se racontent pas.

- Ces choses auraient-elles un rapport avec un quelconque déshabillage?

- Non, avec une quelconque vengeance.

- Écoute, c'était un accident, je te le jure. J'étais bourré et je ne me souviens de rien.

Je ne sais pas comment j'ai fini au lit avec cette vendeuse. Chérie, tu sais que je t'aime.

Gifle mentale.

- Espèce de crétin, je parle de la course.

Hooker a débuté au Texas. Il a couru sur tous types de véhicules, du monoplace jusqu'au camion. Il a mon âge, mais on dirait un étudiant avec ses cheveux blonds éclaircis par le soleil, et son beau corps plutôt musclé. Il me dépasse de quelques centimètres. La seule différence séparant Hooker de l'étudiant, ce sont les rides aux coins de ses yeux qui trahissent son âge et son courage. Et une profondeur qu'on trouve d'habitude chez celui qui a vécu et a su tirer les leçons de son existence.

J'ai participé à des courses quand j'étais au lycée. Un truc local d'amateur, rien de plus. Je bousillais les bagnoles, puis, je les réparais dans le garage de mon père, à Baltimore. Il s'est avéré que je savais bien mieux les rafistoler que les conduire. Du coup, j'ai laissé tomber le volant et j'ai passé un diplôme d'ingénieur. Hooker, lui, ne vaut pas un clou en mécanique, mais il sait très bien conduire.

J'ai bossé comme spotter pour lui et j'ai également fait partie de son équipe de recherche et développement pendant une saison entière - soit les trente-six courses de la Coupe. Et pourtant son agressivité constante et ses talents de pilote continuent à me sidérer.

Il y en a qui mettent en doute le rapport couilles/ cerveau de Hooker. N'ayant jamais vu de scanner de sa tête, je ne ferai donc que des conjectures au sujet de son cerveau, mais connaissant l'autre matos en question, je peux vous assurer que le rapport est de deux sur un.

Je vivais une histoire d'amour avec lui quand j'ai accepté ce job à la Stiller. Et j'ai été assez cruche pour croire que c'était du sérieux entre nous. Au bout de quatre mois, Hooker m'a prouvé que j'avais tort en ayant une aventure d'un soir qui fit la une de la presse à scandale.

Depuis, j'avais oublié Hooker... enfin presque, La seule chose qui comptait vraiment, c'était mon boulot. Je me consacrais entièrement à la Stiller Racing.

- Tu as fait deux cent quarante-quatre tours de piste, dis-je. Il t'en reste vingt-trois. La 69 rouge a quatre voitures d'avance.

Lube-A-Lot sponsorisait la 69, qui appartenait à Huevo Motor Sports, une centrale électrique mexicaine qui avait du fric à claquer dans les courses automobiles.

Huevo construisait de bonnes voitures, mais je trouvais parfois la

69 trop bonne; et j'aurais parié que cette bagnole trichait en disposant d'équipements de folie.

- Quatre voitures d'avance, me répondit Hooker. C'est trop. Fais quelque chose.

- Je suis en mesure de te dire quand tu seras en mesure de la dépasser, quand tu pourras rentrer au stand et quand tu rencontreras des problèmes. Étant donné que je me trouve sur le toit en haut, toi sur le circuit en bas, et que j'ai laissé ma poudre vaudou dans l'autocar, j'aurai du mal à faire quelque chose pour toi.

Et ce fut à ce moment-là que le carambolage monstre se produisit. Le crash colossal que redoutent les pilotes et qu'adorent les fans. Une voiture de la Stiller que conduisait Nick Shrin sortit de sa trajectoire et celle qui la suivait la percuta, envoyant Shrin dans le mur.

Six autres bagnoles furent impliquées dans l'accident, et transformées sur-le-champ en amas de métal déchiqueté. Heureusement, elles se trouvaient toutes derrière Hooker.

Quand la course reprit et que tout le monde se mit en place pour le nouveau départ, l'écart entre la 69 rouge de Lube-A-Lot et la Metro de Hooker s'était réduit.

- Recule, lui dis-je. Tu l'as échappé belle.

- Que s'est-il passé?

- Shrin est sorti de sa trajectoire et a heurté le mur, après ça tout le monde lui est rentré dedans, à part toi et la voiture pilote.

Le drapeau rouge fut agité et la piste bloquée le temps que le carambolage soit déblayé. La Stiller Racing fait courir trois voitures de la Coupe. Hooker en conduit une. Larry Karna, une autre, et Nick Shrin le véhicule jaune et rouge sponsorisé par les snacks Miam-Miam.

Nick est un bon pilote, quelqu'un de bien, et, pour l'heure, il me causait pas mal de souci.

On entre dans les stock-cars et on en ressort par la vitre côté conducteur, et Shrin n'en était pas encore ressorti. Mes jumelles étaient braquées sur lui, mais je ne voyais pas grand-chose. Il se trouvait toujours au volant, et portait encore son casque, visière baissée. Des urgentistes entouraient la voiture. Un tas de bagnoles avaient été endommagées dans l'accident, mais Shrin était le seul pilote à ne pas s'être tiré de la sienne.

- Que se passe-t-il ? s'enquit Hooker.

- Shrin est toujours dans sa caisse.

Le spotter de Shrin était debout à côté de moi.

Jefferson Davis Warner que tout le monde surnommait Gargantua. Il a tout juste trente ans, des oreilles décollées, des cheveux châains dressés sur la tête et un nez légèrement de travers qu'il s'est fait casser lors d'une rixe dans un bar. C'est une grande perche maigre comme un clou, et ses mains et ses pieds sont trop grands pour son corps... une

sorte de croisement entre une grue à la tête duveteuse et un bébé danois. Il n'arrête pas de manger et ne prend pas un gramme. On m'a raconté que son surnom remontait à l'école, parce qu'il arrivait toujours le premier pour faire la queue à la cantine. L'ironie de la chose, c'est qu'il travaille aujourd'hui pour l'écurie des snacks Miam-Miam. Il a bon cœur et c'est un spotter au poil. Et à l'instar de beaucoup de monde dans le programme, quand Gargantua est sorti de la bulle de la Nascar, on ne le considérait pas comme celui qui avait inventé le fil à couper le beurre. Il savait calculer la vitesse sur une route pleine de nids-de-poule avec un tachymètre, mais il était bien incapable de distinguer un arnaqueur d'une bouse de vache.

Pour Gargantua, tout avait la même odeur. A cet instant, son visage était blanc et il agrippait la balustrade comme si sa vie en dépendait.

- Comment va-t-il ? lui demandai-je. Il te parle?

- Non. Je l'ai entendu percuter le mur et, depuis, silence radio.

Tous les scooters avaient leurs jumelles braquées sur la voiture Miam-Miam. Un ange passa. Personne ne bougea. Si un pilote avait de sérieux problèmes, on mettait une bâche sur la bagnole pour le protéger des regards. Mes dents s'enfoncèrent dans ma lèvre inférieure et mon estomac se noua : je priai pour ne pas apercevoir la bâche.

Des secouristes s'affairaient au niveau des deux vitres.

L'urgentiste placé côté conducteur recula. Il tirait Shrin.

Ils le sanglèrent sur un brancard. Je ne voyais toujours rien. Trop de monde sur les lieux de l'accident. La Nascar, qui émettait sur sa propre fréquence, annonça que Shrin était conscient et qu'il allait passer des examens. La sono retransmit l'information et un soupir de soulagement perceptible monta des tribunes. Les spotters profitèrent de la pause pour aller se goinfrer de cochonneries, fumer une clope ou filer aux toilettes.

Gargantua était toujours agrippé à la balustrade, comme s'il allait tourner de l'œil d'une minute à l'autre.

- Il est conscient, lui dis-je. Ils l'emmènent pour passer des examens. On dirait que ta journée est finie.

Gargantua opina, mais resta accroché à la balustrade.

- Ça n'a pas l'air d'aller, repris-je. Tu ne devrais pas rester au soleil.

- Ce n'est pas le soleil, répondit-il. C'est ma vie. Elle craint.

- Ça va s'arranger.

- Ça ne risque pas. Je suis un loser. Je ne fais rien de bien. Même ma femme m'a quitté. Je ne sais pas comment m'y prendre dans ce domaine-là non plus. Elle s'est barrée il y a six mois avec les gamins et le chien. Elle a dit que je ne connaissais rien au clito. Le clito n'aime pas être réveillé au beau milieu de la nuit. Et il faut l'humidifier plus de trente secondes. Crois-moi, il y a une liste de plus d'un kilomètre là-

dessus. « Fais ceci. Ne fais pas ça. » Une fois sur deux, je n'arrivais même pas à le trouver. Je m'y perdais, voilà tout. Je t'assure, ce n'était pas de la mauvaise volonté, non, pas du tout, mais mince alors, je n'avais pas le coup de main ! Et si tu veux savoir, je trouve le clito carrément déprimant pour un mec, quand il suffisait de sortir les poubelles ! Qu'est-il arrivé à cette époque ? C'était tellement plus simple.

Et maintenant, je foire mon boulot. J'ai blessé mon pilote.

- Ce n'était pas ta faute.

- Bien sûr que si. Loser, loser, loser. C'est moi. Je croyais que je faisais bien les choses, eh bien, pas du tout. C'est l'histoire du clito qui se répète.

- Tu devrais peut-être en parler à Hooker. Il en connaît un rayon sur le clito.

Gargantua braqua ses jumelles sur le champ intérieur du circuit et prit une profonde inspiration.

• Et comme si ça n'allait pas assez mal, ces enfoirés parlent à Ray Huevo. Qu'est-ce que ça veut dire, bordel?

Le champ intérieur d'une piste de la Nascar est une ville en soi. Les camions qui transportent les voitures sont alignés en face des garages et font office d'unités de commande mobiles. En plus des transporteurs, il y a les autocars aménagés des pilotes qui valent plusieurs millions de dollars. Et, dans un coin à part, avec un peu de chance, certains fans trouveront la place pour camper. Je balayai la zone du regard sans savoir ce que je cherchais.

- Il ressemble à quoi, Huevo? lui demandai-je. Où est-il?

- Il y a trois hommes debout là-bas, à côté du transporteur de la voiture 69. Ray Huevo, c'est celui en chemise à manches courtes. Je ne l'ai vu que deux ou trois fois.

Il n'assiste jamais aux courses d'habitude. Il reste pratiquement tout le temps au Mexique. Son frère Oscar dirige Huevo Motor Sports, et c'est généralement lui que l'on croise sur le circuit. Ray est plus ou moins la brebis galeuse de la famille. Sinon, le petit chauve avec Ray Huevo, c'est le type qui a renversé Clay.

Clay Moogey travaillait au département mécanique de la Stiller. Trois jours auparavant, il était sorti d'un bar, avait quitté le trottoir pour traverser la rue et s'était fait tuer par un chauffard qui avait pris la fuite.

- Tu en es sûr?

- Ce qui est arrivé à Clay n'avait rien d'un accident. Je l'ai vu s'enfuir en courant, reprit Gargantua. J'étais là. J'ai aperçu Clay descendre du trottoir, puis ce type surgir de nulle part et foncer droit sur lui.

- Tu l'as dit à la police?

- Pas moyen. Je suis dans la mouise je ne peux pas me mêler de ça. Et puis, ce n'est pas comme si je connaissais un nom ni rien. Je t'en parle parce que... zut alors, je ne sais pas pourquoi je t'en parle. Je te raconte tout. Bon Dieu ! Je te parle même de clito ! C'est plutôt gênant, non ?

Au loin, Ray Huevo, les mains sur les hanches, se penchait pour mieux entendre ses interlocuteurs malgré le bruit du circuit. D'un seul coup, il se redressa, se retourna et nous regarda fixement. Il pointa quelque chose du doigt et Gargantua poussa un cri perçant en reculant d'un bond.

- Il est loin, lui dis-je. Il pourrait désigner n'importe qui ! La voix de Gargantua grimpa d'une octave.

- Il me montrait du doigt ! Je sais qu'il me montrait du doigt ! Je l'ai vu ! Ray Huevo pivota sur ses talons et s'en alla d'un air digne. Les deux hommes en costume le suivirent de quelques mètres. Ils disparurent tous derrière un autre transporteur, et la voix de Hooker dans mon oreille me ramena sur la piste.

- Ma radio doit déconner, fit-il. Je n'entends rien.

- C'est parce que je ne dis rien, répondis-je.

- Combien est-ce qu'on te paye ?

- Pas assez. Enfin bref j'ai un seul conseil à te donner : tu devrais doubler la 69, à mon avis.

- Ouais, ça m'a l'air d'être une bonne idée. Mince alors, pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Si la 69 restait en tête, nous arriverions second pour la saison. Mais pour moi, la seconde place ne comptait pas. Dickie Bonnano, alias Ducon, Dick la Banane, Tête de Nœud et parfois l'Enfoiré tout court, conduisait la 69. Bonnano était un abruti arrogant. Un pilote médiocre. Et il avait une petite amie aussi peu appréciée. Elle dépassait Bonnano d'une bonne tête, avait une prédilection pour le cuir, se mettait de l'eye-liner pour ressembler à Catwoman et s'était offert une paire de doubles bonnets D qui ne bougeaient pas d'un pouce, ne tombaient pas et ne filaient pas sur les côtés. Les gars du garage la surmontaient Delores Dominatrix. De fait, lorsque l'on ne surnommait pas Bonnano Ducon, Dick la Banane, Tête de Nœud ou Enfoiré, on l'appelait Sadix.

Hooker avait quelques points d'avance sur Bonnano, mais ce dernier remporterait la série en décrochant la première place sur cette course. Et à moins que Dieu n'intervienne et fasse sauter le moteur de Bonnano, celui-ci allait gagner.

Il restait trente-deux voitures en piste. Alignées en ordre de marche derrière la voiture pilote, elles roulaient à soixante kilomètres-heure en attendant le signal indiquant que le circuit était déblayé. Lorsqu'elles approchèrent du virage numéro quatre, la voiture pilote

rentra au stand et le drapeau vert fut hissé.

- La voiture pilote est partie, annonçai-je à Hooker.

Vert, vert.

Les bagnoles défilèrent devant moi en vrombissant, toutes plein pot. Bonnano passa en pole position et s'y maintint, prenant de l'avance chaque fois qu'il surgissait d'un virage. Hooker restait en silence radio.

- Doucement ! indiquai-je à Hooker. Conduis intelligemment. Tu n'as personne derrière toi et un seul type devant.

- C'est un cauchemar, répondit Hooker. Un sacré cauchemar.

- Deuxième, ce n'est pas si mal. Il y a des avantages à finir deuxième.

- J'ai hâte de les connaître !

- Si tu ne remportes pas la Coupe, tu n'auras pas à t'asseoir avec l'air d'un crétin au banquet de remise des prix. Ce sera à Sadix et à Delores de le faire.

- Tu devrais t'en réjouir, toi aussi. Tu aurais été obligée de monter sur le podium avec moi.

- Pas question.

- Tu m'aurais accompagné.

- Je ne crois pas.

- Jette un œil sur ton contrat. Une clause stipule que l'on doit sortir avec le pilote en cas d'urgence.

- Et il mentionne aussi la vendeuse ?

- Je ne t'entends pas ! hurla-t-il. Trop de friture !

Je gardai mes jumelles braquées sur Hooker et l'observai passer sous le drapeau en damier, une voiture derrière Bonnano.

- Hourra ! Regarde ça ! entonna-t-il. Je suis deuxième ! Je suis arrivé deuxième !

- Très drôle, lui répondis-je. Essaie de te maîtriser et ne casse la gueule à personne quand tu descendras de voiture.

La radio se tut, je pliai donc bagage et quand je me retournai, je constatai que Gargantua était toujours agrippé à la balustrade.

- Ça ne te dérange pas si je t'accompagne, hein ? fit ce dernier. Je ne veux pas y aller tout seul.

On prit l'ascenseur ensemble jusqu'au rez-de-chaussée et on se fraya un chemin à travers la foule qui quittait la tribune. En temps normal, je coupais par la piste, mais Gargantua n'avait pas l'air bien, du coup on utilisa une voiturette de golf qui retournait sur le circuit.

J'écrabouillai Gargantua qui faisait office de troisième homme sur la banquette pour deux et le gardai à l'oeil pour m'assurer qu'il ne s'évanouissait pas et ne tombait pas du véhicule.

Le circuit possédait des voiturettes de golf, les sponsors possédaient des voiturettes de golf, et les pilotes possédaient des

voiturettes de golf. Des fois, ce sont de petits trucs blancs génériques, à d'autres le moteur est gonflé et elles sont customisées. Celle de Hooker était assortie à son autocar et l'accompagnait pour toutes les courses. Au début de la saison, quand je sortais avec lui, je me servais de sa voiturette. Après l'incident de la vendeuse, ça me gênait de l'utiliser, et je lui avais donc rendu les clés. Avec du recul, je me dis que j'aurais probablement dû les garder. Ce n'est pas parce que vous ne couchez plus avec un type que vous perdez le droit d'utiliser sa voiturette de golf non? On prit le tunnel sous la piste pour ressortir dans la zone intérieure. Le grondement grave des stock-cars avait été remplacé par le wup ! wup ! wup ! des hélicoptères qui passaient au-dessus de nos têtes et ramenaient des gens à Miami.

Un jour de course, les hélicos commençaient à arriver tôt le matin et se succédaient toutes les cinq minutes sur les pistes d'atterrissage pour déposer des célébrités, des capitaines d'industrie, des membres de la famille Nascar et parfois des sponsors. Ils redécollaient tard dans la nuit.

- Où vas-tu maintenant? me demanda Gargantua.

- Dans le camion de Hooker?

- Non, je veux assister à l'inspection de la 69.

- Tu penses qu'il y a quelque chose de louche?

- Oui. Pas toi?

- Bien sûr que si. Et ce n'est pas la première fois. Maintenant que j'ai vu ces deux gars discuter avec Ray Huevo, je le sens encore moins bien. Je ne peux pas t'en dire plus que ça pour les mêmes raisons que tout à l'heure : je suis dans la mouise. Le problème, c'est qu'ils ont déjà inspecté la 69 et qu'ils n'ont jamais rien trouvé.

Comme d'habitude, Sadix ferait d'abord un burnout pour ses fans puis conduirait la 69 dans Victory Lane pour la séance photos. Une fois la prise de vue terminée, la Nascar réquisitionnerait la voiture pour l'examiner et la tester, ainsi que les cinq caisses arrivées en tête, et quelques autres choisies au hasard. D'ici à ce que la 69 entre au garage, la Nascar l'aurait déjà fait rouler sur la balance et aurait mesuré sa longueur et son poids.

Ensuite, le carburant serait retiré, les boîtes d'allumage extraites et démontées, les culasses de moteur enlevées, les embrayages vérifiés, les cylindres mesurés et les amortisseurs contrôlés.

Quand on regarde une voiture se faire dépecer et tester, on a du mal à croire que quelqu'un serait assez fou pour tricher. Et plus encore, qu'il pourrait s'en tirer comme ça. Et pourtant presque tout le monde tente le coup à un moment ou à un autre.

Si votre équipe est expérimentée, l'exercice dans son intégralité prend environ quatre-vingt-dix minutes. La carcasse de la voiture, après avoir été nettoyée à fond, est ensuite chargée dans le camion

avec la voiture de rechange, et ramenée à l'atelier en Caroline du Nord, où on la remontera pour une autre course.

Gargantua resta collé à mes basques pendant que j'observais de loin le démontage de la 69.

- Je n'ai jamais assisté à toute cette histoire d'inspection, me confia-t-il. L'équipe est toujours pressée de partir. Je n'ai jamais eu l'occasion de les voir faire.

Je regardai la file des transporteurs alignés. Celui de la voiture Miam-Miam était prêt à s'en aller, moteur tournant. Je n'aperçus aucun des membres de l'équipe de Gargantua.

- On dirait un homme sans patrie, lui dis-je.

- Ouais. J'aurais dû retrouver tout le monde au camion il y a un moments mais il me reste encore des trucs à faire. Non pas que j'en aie vraiment envie. Enfin bref j'espérais m'en occuper ici, mais, apparemment, je vais devoir suivre le mouvement.

Je crois qu'il faut que je file. (Il me serra dans ses bras) Je te remercie d'être mon amie et tout et tout.

- Sois prudent.

- J'essaie, répondit-il en se dirigeant vers le parking réservé à la presse.

Un quart d'heure plus tard, quand il fut évident que l'on ne trouverait rien d'illégal sur la 69, je m'en allai sur le parking des pilotes.

Je trouvai l'autocar de Hooker, ouvris la portière et lui criai :

- Es-tu en tenue décente ?

- Tout dépend de ce que tu entends par là, répondit-il.

Hooker s'était douché, avait enfilé un jean et un T-shirt miteux et regardait des dessins animés avec Beans, le saint-bernard qu'il venait d'adopter. Ce dernier laissa échapper un ouaf ! d'excitation dès qu'il me vit, s'élança du divan et colla ses deux énormes pattes au beau milieu de ma poitrine. Je tombai sur le dos. L'animal me grimpa dessus et me gratifia de tout un tas de bisous bien baveux.

Hooker le dégagea et me regarda.

- Si seulement j'avais le cran de faire ça !

- Ne commence pas. Je ne suis pas d'humeur.

Hooker m'aida à me relever. Je me dirigeai droit vers le réfrigérateur et m'emparai d'une Bud, que je collai contre mon front avant d'en boire une longue gorgée. Le frigo de tout pilote qui se respecte est rempli de Bud, car chaque matin à l'aube, la bonne fée Bud vient livrer une caisse de bouteilles toutes fraîches sur le pas de la porte de l'autocar. Je séjournais avec le reste de l'équipe dans un hôtel bon marché à une dizaine de kilomètres, mais la bonne fée Bud ne passait pas par là.

- Alors, me dit Hooker. Quoi de neuf ?

- D'après ce que j'ai vu, ils n'ont rien trouvé d'illégal sur la voiture
69.

- Et?

- Je n'y crois pas. Tu es largement capable de battre Sadix, tu conduisais une super-bagnole et il avait de l'avance sur toi à chaque virage.

- Ce qui voudrait dire?

- Contrôle de traction.

Dans les voitures de ville, le contrôle de traction est effectué par un ordinateur qui détecte le patinage et dirige ensuite toute la puissance du moteur sur la roue appropriée. Dans une voiture de course, le contrôle de traction signifie contrôle de vitesse. Un pilote apprend à sentir ses roues patiner, puis freine pour maîtriser la puissance du moteur, qui, à son tour, ralentit les roues et contrôle le patinage. Le contrôle de traction automatisé copie cette gestion de la pédale d'accélérateur, mais avec beaucoup plus d'efficacité. La Nascar estime que cela nuit au plaisir de la course et l'a donc décrété illégal. Toutefois, si l'on tient à prendre le risque, un pilote moyen peut gagner jusqu'à un cinquième de seconde par tour de piste en se servant du contrôle de traction électronique. Et cela suffirait pour remporter une course.

Beans était vautre par terre, la tête posée près des pieds de Hooker en chaussures de sport.

Beans était blanc avec un masque noir sur le visage, des oreilles noires tombantes et une tache marron en forme de selle sur le dos. Fort de ses soixante-trois kilos, il ressemblait à une petite vache poilue. C'était un amour, mais il ne risquait pas de remporter de prix aux concours canins.

Quoique, peut-être celui du meilleur chien baveux, discipline dans laquelle il excellait. Il ouvrit son œil tombant de saint-bernard et me gratifia de l'un de ses regards qui voulait dire

: « Quoi? » Hooker me lançait exactement le même.

- Le contrôle de traction, c'est facile à repérer, dit-il. Il te faut un bloc d'alimentation, des fils électriques, un interrupteur.

- Je pourrais en installer un sur ta voiture sans que personne n'arrive à le détecter.

Voilà que j'avais retenu l'attention de Hooker. Il n'hésiterait pas à se servir d'un moyen de technologie illégal s'il pensait pouvoir s'en tirer à bon compte. Et l'idée de maîtriser efficacement la puissance de sa caisse pour mieux aborder un virage tentait forcément n'importe quel Pilote.

- Et, dans ce cas, comment se fait-il que ma bagnole n'en ait pas ? s'enquit-il.

- Pour commencer, je ne t'aime pas assez pour prendre le risque.

- Chérie. c'est vache !

- Et puis, il y a trop de monde qui traîne près des voitures quand on les monte. Il faudrait fermer l'atelier pour pouvoir installer le matos. Et un atelier fermé attirerait l'attention. Ensuite il y a le bloc d'alimentation...

Hooker arqua un sourcil.

- - Je n'en ai jamais installé sur une voiture en fait, mais je crois que je pourrais me servir d'une pile de montre au lithium en guise de bloc d'alimentation et passer les fils électriques dans la structure. Peut-être mettre la puce de l'ordinateur alimentez par une pile dans l'arceau de sécurité? La Nascar ne touche jamais à cette partie-là.

Mieux encore, utiliser la technologie sans fil et placer la puce directement sur le moteur. Ça passerait facilement pour un défaut de la tulipe et ce serait si petit que l'on ne le remarquerait pas.

- Petit comment?

- Plus petit qu'une lentille de contact. Et si c'était le cas, plus besoin d'un atelier fermé, mais seulement d'un motoriste coopératif.

- Et le commutateur?

- Télécommande de poche que l'on pourrait cacher dans une combinaison de pompier ininflammable.

Hooker vida sa cannette d'un trait, l'écrasa et la jeta dans l'évier.

- Miss Barney, vous êtes sacrément fourbe. Je respecte ça, chez un mécano.

- As-tu eu des nouvelles de Shrin?

- Ouais, il va bien. Il a été sacrément secoué et désorienté mais il a retrouvé sa stupidité habituelle.

J'entendais les transporteurs gronder sur le parking adjacent. On chargeait les bagnoles et on les ramenait dans les garages en Caroline du Nord. Quarante-trois camions. Chacun contenait plus d'un million de dollars de voitures et d'équipement. Deux voitures de course voyageaient bout à bout dans la moitié supérieure du transporteur. La moitié inférieure hébergeait un salon, des toilettes, une kitchenette si l'on peut dire, un petit espace bureau avec un ordinateur, des placards pour les vêtements de travail de l'équipe, plus toutes les pièces détachées et les outils nécessaires afin d'entretenir les bolides. De grosses boîtes à outils sur roues étaient fixées dans l'allée et occupaient presque toute la place de la portière arrière à la portière latérale.

Seuls les chauffeurs des camions voyageaient dedans.

Les membres de l'équipe et les pilotes de course prenaient des avions privés. La Stiller possédait un jet privé, un Embraer qu'elle mettait à disposition des membres de l'équipe pour effectuer les trajets. Hooker et Beans prenaient le Citation Excel de Hooker. Et, en général, je m'incrustais. La plupart des pilotes allaient du circuit à

l'aéroport en hélicoptère, mais Beans n'aimait pas ces engins, nous étions donc obligés de nous y rendre en caisse.

Cela me convenait parfaitement. Moi non plus, je n'aimais pas les hélicos.

Nous attachâmes Beans en laisse et sortîmes le balader.

La majorité des autocars étaient toujours garés là, mais vides, abandonnés par leurs propriétaires. Demain matin, les chauffeurs monteraient à bord, les feraient sortir de la zone intérieure et ils prendraient la route. Beans quitta le parking des pilotes et entra dans la zone garage. Un seul transporteur était resté garé en face de son garage. Le 69.

Le chauffeur du camion et deux types de l'écurie de la 69 étaient agglutinés autour de la cabine.

- Un problème? s'enquit Hooker.

- Pompe d'alimentation. On attend une pièce.

Nous retournâmes à l'autocar, histoire de se préparer quelques sandwiches, de zapper devant la télévision.

Inutile de rester coincés dans les bouchons. Dans une demi-heure, ils se disperseraient et nous pourrions partir pour l'aéroport.

Mon téléphone sonna et je ne fus pas surprise quand je vis le numéro s'afficher. Gargantua.

Il avait probablement loupé l'avion de l'équipe et allait nous demander de le déposer chez lui.

- Il faut que tu m'aides, me dit-il.

Il chuchotait et je l'entendais mal, mais le désespoir transpirait dans sa voix.

- Bien sûr, répondis-je. Tu veux qu'on t'emmène ?

- Non. Et je ne peux pas parler. J'ai peur qu'on m'entende. Je suis coincé dans le transporteur de la 69. Je m'y suis glissé pour me cacher, mais maintenant je suis enfermé et je ne peux plus sortir. Je n'arrive même pas à ouvrir le panneau de chargement. Il faut que tu viennes me filer un coup de main.

- Tu plaisantes ?

- Tu vas devoir me faire sortir en douce d'une façon ou d'une autre. Il ne faut pas que les pilotes sachent que je suis ici. J'ai assez de problèmes comme ça. Et Ray Huevo est mêlé à l'affaire, tu as intérêt à faire super-gaffe.

- Mêlé à quoi ?

- Je ne peux pas te le dire, mais c'est la merde. Oh bordel! Ils démarrent. Doux Jésus, je vais mourir ! Je me suis planqué sur le deuxième pont avec les voitures, et le camion avance. Hooker et toi êtes les seuls auxquels je puisse demander de l'aide. Je vous fais confiance. Vous devez me faire sortir d'ici.

- O.K., ne panique pas. Nous allons bien trouver quelque chose.

Je raccrochai et regardai Hooker.

- Gargantua est coincé sur le deuxième pont du transporteur de la 69 et il veut qu'on le sauve.

- Chérie, tu as bu trop de bière.

- Je suis sérieuse ! Il est mêlé à quelque chose de grave. Ça a un rapport avec Huevo et deux types qui ressemblent à des gorilles en costume. Il a dit qu'il s'était glissé dans le camion pour se cacher et qu'il s'est retrouvé enfermé.

- Et il n'a pas frappé sur la paroi du camion, ni hurlé Parce que. ..

- Il est terrorisé.

Nous nous retournâmes tous les deux en entendant le grondement du camion qui passait lentement devant l'autocar.

- Nous devons le sortir de là ! lançai-je à Hooker. J'ignore de quoi il s'agit, mais il avait vraiment l'air paniqué. Et il a raconté quelque chose de bizarre quand on était sur le toit au sujet de Clay : on l'aurait renversé délibérément.

- On dirait que Gargantua a regardé trop de rediffusions des sopranos.

- C'est aussi ce que j'ai pensé, mais peu importe. Pour l'instant, le problème c'est qu'il est coincé dans le camion de Sadix.

- Que l'on ne s'avise jamais de dire que j'ai laissé tomber un ami ! déclara Hooker.

Il se leva du divan, se dirigea vers le petit bureau intégré, à l'autre bout de la pièce, et sortit un revolver du tiroir.

- Je suis un Texan, un pur ? un dur, chantonna-t-il. Et je vais sauver mon pote Gargantua.

- Hou ! la, la !

- Pas d'inquiétude. Je sais ce que je fais.

- J'ai déjà entendu ça.

- Si tu fais allusion à l'incident du préservatif ce n'était pas ma faute. Il était trop étroit, trop glissant. Et de toute façon, il était foutu. Il y avait un gros trou à l'intérieur.

- Tu l'as troué avec ton pouce.

Hooker m'adressa un grand sourire.

- J'étais pressé.

- Je m'en souviens.

- Enfin bref, je sais ce que je fais la plupart du temps.

- Ça aussi je me le rappelle. Comment allons-nous gérer cette histoire?

- Le plus simple, c'est de suivre le camion et d'attendre que les chauffeurs fassent une halte. Il ne nous faudra que cinq minutes pour brancher la télécommande et ouvrir suffisamment l'arrière afin que Gargantua se tire de là.

- Quel dommage que nous n'ayons pas de passe-montagne, ou un

truc dans le genre.

Juste au cas où.

- Je n'ai pas de passe-montagne, mais on peut se caler un de mes slips Calvin sur la tête et le trouer au niveau des fesses pour les yeux.

- Ouais. J'ai hâte ! Je passai un T-shirt, nous éteignîmes les lumières du car, mîmes Beans à l'arrière du 4 x 4 de location et filâmes le train au transporteur de la numéro 69 de LubeA-Lot.

2.

Il n'y avait pas d'embouteillages, mais la circulation n'était pas fluide pour autant. Derrière nous, le circuit étincelait de blanc, et devant une ligne de feux rouges s'étirait jusqu'à Miami.

On ne voyait plus le transporteur, en haut de la route, mais il était forcément coincé dans la circulation lui aussi. Les chauffeurs, au nombre de deux, devraient, de toute évidence, conduire la nuit entière. Avec un peu de chance, ils s'arrêteraient pour manger un morceau et se dégourdir les jambes, et nous en profiterions pour accomplir notre sauvetage.

La route commençait à se dégager à mesure que les voitures empruntaient les voies latérales. Difficile de dire précisément ce qui se trouvait devant nous, mais apparemment il y avait quelques camions dont on apercevait les feux au niveau du toit, par-dessus le flot de 4 x 4 et autres berlines.

Une heure plus tard, nous nous en étions suffisamment rapprochés pour constater que l'un d'eux était le transporteur de la 69. Un grand nombre de véhicules nous en séparaient, mais nous l'avions bien en vue.

J'appelai Gargantua sur son portable.

- Nous sommes quelques voitures derrière toi, lui dis-je. Nous allons te faire sortir quand ils s'arrêteront pour se restaurer. Tu vas bien?

- Ouais. J'ai des crampes, mais ça va.

Je raccrochai.

- Connais-tu le chauffeur du camion? demandai-je à Hooker.

Il secoua la tête en signe de dénégation.

- Pas personnellement. La bande de Huevo ne se mélange pas aux autres. Pas très sympathique.

Nous nous trouvions à une quinzaine de kilomètres de Miami quand le transporteur emprunta une sortie. Mon cœur fit des claquettes dans ma poitrine, et je cessai momentanément de respirer. La partie saine et intelligente de mon cerveau espérait recevoir un coup de fil de Gargantua m'annonçant qu'il avait trouvé un panneau d'évacuation non verrouillé et qu'il n'avait pas besoin de notre aide. La partie folle et idiote de mon cerveau flirtait avec le fantasme de vivre une expérience à la James Bond en effectuant un sauvetage de tueuse. Et la partie dégonflée de mon cerveau s'enfuyait à toutes jambes sur des routes sombres où régnait la terreur.

Le camion emprunta la bretelle de sortie et tourna à gauche. Huit cents mètres plus loin, il entra dans le parking d'un immense resto

routier et alla jusqu'au parc de stationnement réservé aux bus et aux camions. Trois autres poids lourds étaient déjà garés. Hooker fit le tour et attendit, moteur tournant, sur le devant du parking.

Les deux chauffeurs surgirent de l'arrière du bâtiment et entrèrent dans le restoroute.

Un seul halogène éclairait le parking du fond, celui des camions. Le transporteur de la 69

avait laissé ses feux de stationnement et le moteur allumés. Procédure standard. Il était évident que personne ne serait assez fou pour essayer de voler un camion. Inutile de fermer les systèmes. Hooker éteignit ses feux, avança doucement vers le 69 et se rangea. Tous les transporteurs sont munis de soutes extérieures qui servent à stocker des boîtes de soda, le matériel roulant, les barbecues, etc. Le coffre le plus proche de la portière arrière gauche contient habituellement la télécommande qui sert à actionner le système hydraulique du panneau arrière. Je courus vers le camion et tentai d'ouvrir la porte. Verrouillée. Hooker essaya l'autre, du côté opposé également fermée. Nous approchâmes de la portière latérale.

Bloquée.

- Trouve quelque chose pour forcer la porte, dis-je à Hooker. Nous devons l'aider à s'évader.

Hooker chercha un treuil ou un tournevis dans la voiture de location, et moi, une clé dans la cabine du camion. Nous revînmes tous deux bredouilles.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Un quart d'heure s'était déjà écoulé.

- On n'arrivera pas à ouvrir la porte sans la télécommande, dis-je à Hooker. Je ne sais pas quoi faire. T'as des idées?

Hooker inspira et expira profondément.

- Ouais. Nous pourrions voler le camion.

- Sois sérieux.

- Je suis sérieux. C'est tout ce que j'ai trouvé. On conduit le camion en bas de la route, on le gare derrière un supermarché. Wal-Mart, ou un truc comme ça. Il suffit d'acheter un ouvre-boîte pour aider Gargantua à sortir, et ensuite on se casse.

Certains camions sont équipés d'un traqueur GPS. Si Huevo en a installé un sur le sien, ils le retrouveront tout de suite. Sinon, on ira dans une cabine téléphonique et on lui dira où trouver son camion.

- Ce transporteur dispose d'un traqueur. J'ai vu l'antenne en traînant sur le côté pour essayer d'y entrer. Donc ce n'est pas comme si on le volait réellement. Ce serait plutôt un emprunt.

- Peu importe.

Je mordillai ma lèvre inférieure. L'idée même d'« emprunter » le camion me donnait des crampes d'estomac.

- Nous n'avons plus le temps, déclara Hooker. Alors? On fait quoi? Je composai le numéro de Gargantua sur mon portable.

- Toujours en forme?

- On étouffe là-dedans. Qu'est-ce que t'attends pour me tirer de là? Je ne me sens pas bien.

- On n'arrive pas à ouvrir la porte. On va te conduire en bas de la route et trouver des outils. Accroche-toi, ça va s'arranger.

Hooker se hissa dans la cabine du camion et passa derrière le volant.

- Hé, attends une minute, dis-je. Pourquoi ce serait toi qui conduirais le gros camion?

- C'est moi le pilote. J'ai l'habitude. C'est mon métier. De toute façon, t'as déjà conduit un dix-huit roues ?

- Oui. Et toi?

- Ouaiip.

- Tu mens, tu mens, ton nez s'allonge.

- Y a pas que lui. Et qu'est-ce qui te fait dire ça?

- Ta bouche se tord un tout petit peu quand tu racontes des craques.

- Arrête ton char ! Je suis un pilote de course que la testostérone rend fou. Il faut que je conduise ce bateau.

- C'est un camion.

- Camion, bateau... ça revient au même. Regarde-le. Il est gros. C'est un jouet de mec.

- Tu t'y connais en freins à air comprimé, hein? lui demandai-je.

- Ouais. Freins à air comprimé.

- Et tu sais allumer les phares? Tu n'as que les feux de stationnement allumés pour l'instant.

- Ouais, les phares.

- Ce camion a approximativement cinq cent cinquante chevaux et une vitesse de transmission de dix-huit.

- Ouaiip.

- Il mesure près de seize mètres de long, il faut donc que tu fasses attention au rayon de braquage...

- Je maîtrise, insista Hooker. Monte dans la voiture et suis-moi.

Beans me regardait derrière la vitre du 4 x 4. Il haletait comme un fou et son front était soucieux.

- Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Ça va aller. Il sait ce qu'il fait.

Il me regarda comme si j'avais marqué sept points sur son détecteur de mensonges. Quant au mien, il indiquait quelques points de plus. J'attachai ma ceinture de sécurité, mis le contact et attendis que Hooker démarre.

J'agrippai le volant et murmurai dans ma barbe : « Vas-y doucement. » Lorsque le camion avança légèrement, mes articulations

pâlirent et mon souffle se coinça dans ma poitrine.

Hooker faisait avancer lentement le transporteur sur le parking de derrière, en direction de l'avant du bâtiment, tous feux éteints. Il le déplaça sur la voie de sortie et je me rangeai juste derrière lui. C'était le point de non-retour. Dans quelques minutes, le camion volé roulerait sur l'autoroute. Moment de vérité. Si on se faisait prendre, on serait radiés de la Nascar, avant de passer au pénal.

Mon cœur battait si fort que je voyais tout trouble.

Même Beans se mit instinctivement sur le qui-vive et cessa de haleter. Je le regardai dans le rétroviseur pour m'assurer qu'il allait bien et nos regards se croisèrent.

Mon imagination flippée me jouait probablement des tours, mais je jure qu'il avait l'air aussi terrorisé que moi.

Hooker tourna à gauche pour sortir de l'aire du restoroute. Ses pneus arrière mangèrent le trottoir et emportèrent un palmier dattier nain d'un mètre vingt ainsi qu'un parterre entier de fleurs. Je regardai autour de moi, paniquée, mais ne vis personne courir du restaurant pour le prendre en chasse.

- Je n'ai rien vu, dis-je à Beans. Et toi non plus, d'accord? Hooker manoeuvra le camion hors du parterre de fleurs, puis s'engagea sur la bretelle d'accès et enfin sur l'autoroute, en direction du sud. Il alluma ses phares, fit prendre de la vitesse au semi-remorque, et nous trouvâmes tous deux notre vitesse de croisière. Au bout de quelques minutes, je réalisai que des camions se mettaient au niveau du transporteur pour mieux le voir. Chaque centimètre du poids lourd était utilisé pour faire de la publicité à la voiture et à son sponsor. Des Oeuvres d'art. La 69 était décorée aux couleurs de Sadix, avec une photo de lui et de son bolide plus grand que nature.

J'appelai Hooker sur son portable.

- Nous avons un problème, lui annonçai-je. Tout le monde s'intéresse au camion.

Certains prennent même des photos. Tu aurais dû emporter ton slip pour te le mettre sur la tête.

- Difficile de se sentir vertueux avec son slip sur la tête, me répondit-il. Enfin bref, je prends la prochaine sortie. J'ai repéré un panneau commercial. Je trouverai un coin sombre où me garer et tu pourras aller à la station-service voler quelque chose d'utile.

Hooker prit tout doucement la sortie puis bifurqua sur la droite. Au bout de huit cents mètres, il s'arrêta devant un petit centre commercial qui avait éteint ses lumières pour la nuit. Il mit son clignotant, tourna dans le parking et disparut derrière les immeubles. Je fis demi-tour vers une station-service et une petite épicerie.

Dix minutes plus tard, je braquai à l'extrémité du centre commercial et pris Hooker dans mes phares.

Adossé au camion, il avait laissé le moteur tourner. Tous ses feux étaient éteints.

Je me garai et le rejoignis en courant, munie d'un petit tournevis que j'avais acheté au magasin. Je déchirai l'emballage et le lui donnai.

- Je n'ai pas pu trouver mieux. Le garage était fermé.

Hooker coinça l'outil entre la porte de la soute et le bord extérieur du camion et s'appuya dessus. Le métal se ploya aussitôt et le verrou céda. Nous fouillâmes la soute. Pas de télécommande.

- Essaie de forcer la portière latérale, lui conseillai-je. Ce sera impossible de passer par le panneau de descente du toit ou par la portière arrière parce que l'allée sera remplie de chariots à outils, mais si je vais dans le salon je pourrai dénicher une clé pour l'autre verrou. Ou peut-être que la télécommande est restée dans le salon.

Hooker fit sauter la portière latérale et je filai à l'intérieur où j'allumai la lumière d'une pichenette. Je frappai bruyamment au plafond et criai à Gargantua :

- Tu vas bien ?

- Ouais, cria-t-il en retour, la voix étouffée par la grosse plaque de tôle sous lui. Que se passe-t-il ?

- Nous ne trouvons pas la télécommande qui ouvre la portière arrière.

Je fouillai tous les tiroirs et les meubles. Pas de télé-commande. Pas de clé. Pas de pinces à levier dans le coin. Pas de matériel susceptible de couper le métal.

Hooker apparut sur le pas de la porte.

- J'ai cassé le tournevis en essayant d'ouvrir la deuxième soute. T'as quelque chose ? –

- Non.

Il consulta sa montre.

- Les chauffeurs ont probablement fini de dîner à l'heure qu'il est et ils doivent appeler la police.

- Ils n'appelleront pas les flics ! hurla Gargantua. Il y a quelque chose là-dedans qui vaut un milliard de dollars et ils n'ont pas intérêt à ce qu'on mette la main dessus.

Hooker leva les yeux au plafond.

- Tu te fiches de moi ?

- Si seulement ! répondit Gargantua. Je les ai entendus parler. Ils conduisent le camion au Mexique. Il faut que vous me fassiez sortir. Ils me tueront si jamais ils me trouvent.

- On a besoin d'un peu plus de temps et d'un tournevis beaucoup plus gros, répondit Hooker.

- O.K., ne paniquons pas. Il nous faut du temps, des outils, et une meilleure planque pour cacher ce truc. Qui nous filerait un coup de main, d'après toi ?

- On doit s'adresser à quelqu'un de confiance, répondit Hooker. Quelqu'un de proche.

Quelqu'un qui a un garage, un hangar ou un entrepôt vide. Ce serait bien de se cacher quelques minutes au cas où l'on devrait découper le camion pour sortir Gargantua.

- Felicia Ibarra, dis-je. Nous pourrions nous servir de l'entrepôt abandonné derrière son étal de fruits.

Felicia Ibarra était une immigrée cubaine, petite et rondelette, d'une soixantaine d'années.

étonnamment fortunée, elle possédait un pâté de maisons entier plutôt classe à Little Havana. Et elle avait une telle pêche que c'en était flipant : une fois, elle avait tué un type pour moi.

Hooker croisa mon regard une seconde.

- Nos motivations ont beau être bonnes, quelle que soit la manière d'aborder cette affaire, c'est du grand-theft autos, du vrai de vrai. Si jamais je me fais choper sur la route au volant de ce semi-remorque, ma carrière est fichue.

- Si tu te fais prendre, tu es mort ! hurla Gargantua.

- Merci, je me sens bien mieux, répondit Hooker, mains sur les hanches.

- Laisse-moi conduire, lui proposai-je. Je serai bien meilleure que toi en grand-theft auto. Tu n'as qu'à promettre de venir me rendre visite une fois de temps en temps.

- Ouais, très bien. Je me ferai une raison. Regarde s'il y a moyen de mettre le GPS

hors d'état. Je vais essayer d'arracher une partie du film plastique de la carlingue pour éviter qu'on nous repère.

J'avais tout juste la place d'étendre le bras pour attraper un rouleau de papier aluminium sur le comptoir de la kitchenette. J'en arrachai quelques bouts, descendis du camion d'un pas allègre et grimpai à l'arrière de la cabine. L'antenne avait été installée entre les pots d'échappement, à l'endroit habituel. Je l'enveloppai de papier alu et redescendis d'un bond.

En fait, c'est super facile de foutre en l'air un système GPS.

Dix minutes plus tard, nous avions suffisamment endommagé la carrosserie pour nous remettre en route sans rameuter les foules.

Je suivis Hooker sur l'autoroute. Le camion, en grande partie blanc à présent, n'attirait pas beaucoup l'attention.

Nous primes la 95 Sud direction Flagler et entrâmes directement à Little Havana. Une fois passés devant l'étal de fruits des Ibarra, nous tournâmes à gauche et nous arrêtâmes devant l'entrepôt.

J'avais appelé Felicia et celle-ci m'avait dit qu'elle nous laisserait l'une des portes roulantes du hangar ouverte.

Hooker gara le camion dans l'entrepôt enténébré et j'entrai juste

derrière lui. Je descendis du 4 x 4, me précipitai sur la porte de l'entrepôt et appuyai sur le bouton pour la fermer.

Ensuite, j'actionnai l'interrupteur de la lumière, et les néons fluorescents au-dessus de nos têtes s'allumèrent.

Felicia et son mari avaient acheté des pâtés de maisons près de leur étal de fruits à une époque où l'immobilier était bon marché. Certains immeubles étaient à présent loués à d'autres entreprises, pas tous. Cet entrepôt figurait parmi les biens en jachère, dont ils se servaient occasionnellement pour stocker les fruits de saison.

Il s'agissait d'une construction en parpaing avec trois portes roulantes et suffisamment de place pour accueillir six camions à dix-huit roues ou plusieurs millions d'oranges. Le plafond assez haut permettait au camion de passer; l'éclairage, suffisant. L'ambiance laissait à désirer, mais bon, nous n'étions pas là pour l'ambiance.

Hooker coupa le moteur, descendit d'un coup de la place du conducteur et trotta vers des cageots de fruits vides empilés contre le mur du fond. Quelques leviers et un maillet gisaient là. Il attrapa un levier et, en quelques secondes, il ouvrit la seule porte du camion que nous n'avions pas touchée : celle du local de stockage.

La télécommande plus un tas de cordons d'alimentation s'y trouvaient. Je branchai le camion sur une prise de 220 volts pour ne pas fonctionner sur générateur. Puis je branchai le cordon avec la télécommande sur son réceptacle. J'appuyai sur le bouton de déverrouillage automatique et, comme par magie, tout le panneau arrière du camion glissa à l'horizontale et se transforma en rampe.

Je la fis monter au niveau du second pont grâce à la commande, et Gargantua se glissa enfin sur la rampe. Il resta là, étalé de tout son long, la main sur le cœur.

- Je croyais que j'allais mourir, déclara-t-il. Je le jure sur la tête de Dieu.

Je nous fis descendre. Une fois sur le sol, Hooker attrapa Gargantua et l'aida à se relever.

- Il faut que l'on parle, lui dit-il. Je veux savoir ce qui se passe. Gargantua secoua la tête.

- Il vaut mieux que tu ne saches pas. Ça n'a rien de bon.

- J'ai juste volé un camion à cause de toi. Alors crache le morceau. Gargantua laissa échapper un soupir.

- Je suis mal. Il y a quelques semaines, un type est venu me voir et m'a raconté qu'il représentait une société travaillant sur cette nouvelle technologie de contrôle de traction. Il m'a prévenu que c'était un grand secret et qu'il leur fallait quelqu'un qui sache tenir sa langue. Ils allaient payer en liquide et j'avais vraiment besoin d'argent.

J'ai deux gosses que j'adore, une femme qui me pompe tout mon fric, et des factures d'avocat super-salées. D'après leurs instructions, je

n'avais qu'à appuyer sur un bouton quand la voiture arriverait dans un coin.

La semaine dernière, c'était ta bagnole, et cette semaine, celle de Shrin. Tu as dérapé la semaine dernière et arraché l'aile de ta bagnole, mais cette semaine... j'ai failli le tuer. Je le jure, je n'aurais jamais cru que cela provoquerait ce genre d'accident.

Je posai les yeux sur Hooker et vis son visage s'empourprer, j'aurais juré que de la vapeur s'échappait du sommet de son crâne.

- Tu ne vas pas le frapper, n'est-ce pas? fis-je à Hooker.

- J'y pense.

- Nous n'avons pas le temps.

- Juste un bon coup, insista Hooker.

- Je n'avais pas compris, reprit Gargantua. Je croyais que cela nous donnerait un avantage. Tout le monde voudrait le contrôle de traction sur sa voiture, non? Je croyais que Hooker était sorti de sa trajectoire par hasard. Quand la bagnole de Shrin est partie dans le décor, j'ai senti qu'il se passait autre chose. Dès que j'ai appuyé sur le bouton, les deux voitures sont sorties de leur trajectoire.

- Et Clay? Qu'est-ce qui te fait dire qu'il était impliqué et qu'on l'a volontairement renversé?

- Ils avaient infiltré quelqu'un qui bidouillait les moteurs à leur demande. Je ne savais pas qui c'était. Ne voulais pas le savoir. La nuit où j'ai vu Clay se faire écraser, je me suis dit que c'était lui qui trafiquait les moteurs. Je ne sais pas pourquoi on l'a renversé. Peut-être exigeait-il plus d'argent. Ou peut-être n'avaient-ils plus besoin de lui, alors ils ont fait un coup de ménage. Mais je parie n'importe quoi que Clay était celui qui se trouvait à l'intérieur.

- Et tu n'as rien dit à la police.

- Je ne voulais pas tous nous entraîner dans un gros scandale de triche. Je croyais encore que je faisais quelque chose de bien pour l'équipe. Je pensais que la voiture de Shrin avait quelque chose qui nous aiderait. Maintenant vous comprenez pourquoi j'étais dans la mouise. Et je ne connaissais aucun nom. Le grand et le petit venaient toujours me voir. Je les surnomme Cheval et Crâne d'oeuf.

- Devant eux?

- Oh que non ! Ils sont foutrement flippants ! Devant eux, c'était : « Bien, m'sieur. »

- Tu parles des deux hommes que tu m'as montrés quand on était sur le toit? Les deux hommes avec Huevo ?

- Ouais.

- Pourquoi Cheval?

- Je les ai rencontrés dans les toilettes des hommes une fois. Et tu sais, j'ai regardé.

L'autre, le plus petit, c'est simple, il est chauve comme tout. Enfin

brief, après la course j'étais censé donner la télécommande à Cheval et à Crâne d'œuf et ils étaient censés me donner mon argent, mais j'étais inquiet à cause de ce qui était arrivé à Clay. Et je ne savais pas si le contrôle de traction marchait mal ou s'ils avaient intentionnellement bousillé nos voitures. Je me suis dit que je n'allais prendre aucun risque et que je resterais dans un endroit où il y avait du monde, comme dans la zone garage. J'espérais qu'ils me trouveraient, prendraient la télécommande, que j'en aurais terminé et qu'il ne se passerait rien de grave. « J'ai traîné avec vous dans le garage le plus longtemps possible, mais ils ne se sont pas amenés, et j'avais peur de louper l'avion. J'étais sur le point de me diriger vers la camionnette de location quand ils sont arrivés dans le parking, surgis de nulle part, Crâne d'œuf avait un revolver et j'ai flippé. Je me suis cassé et je suis retourné au garage en courant. Je ne crois pas qu'ils m'aient filé, mais je m'en fichais. Je n'ai pas arrêté de courir jusqu'à ce que je me retrouve au garage. La seule chose, c'est que les transporteurs partaient tous et qu'il ne restait plus grand monde. Le 69 était encore ouvert, et comme il n'y avait personne, j'ai grimpé dedans, et je me suis caché derrière la voiture de rechange. Ça me semblait la chose intelligente à faire à ce moment-là. Difficile de réfléchir correctement quand quelqu'un qui veut vous tuer vous court après.

- Tu as dit que Ray Huevo était mêlé à tout cela.

- Ils étaient plantés le long du camion et une fois que j'étais coincé à l'intérieur, j'entendais tout ce qu'ils disaient.

- Qui sont-ils ?

- On aurait dit que c'étaient Cheval et Crâne d'œuf plus quelqu'un d'autre. Le troisième gars était énervé parce que je m'étais enfui. Il a dit que c'était la responsabilité de Cheval et de Crâne d'œuf de nettoyer derrière eux. Puis il a ajouté qu'il y avait des problèmes d'une valeur d'un milliard de dollars qui devaient être expédiés, et Huevo voulait s'assurer qu'ils arrivaient bien au Mexique. Cheval a dit que les dispositions étaient prises. Que l'article était dans le camion, et que les chauffeurs avaient des instructions pour l'amener au Mexique.

J'étais ingénieur et spotter pour une écurie. J'avais caressé l'idée d'être James Bond voilà un moment, mais ce moment était passé et je ne tenais vraiment pas à me trouver mêlée à ça...

quoique ce fût.

- Je pense que l'on devrait remettre ce camion à la police, dis-je. Qu'elle le fouille et résolve le mystère.

- Ne faut-il pas un motif pour effectuer une fouille ? s'enquit Gargantua. À votre avis, aura-t-elle une raison suffisante pour le fouiller après ce que je suis censé raconter?

Hooker et moi haussâmes les épaules. Nous ne savions pas.

- Je regarde tout le temps Les Experts .. Miami, dit Hooker, mais

eux n'ont jamais connu ce genre de situation.

- Ils vont me traquer et me tuer! lança Gargantua. Mes gosses n'auront plus de papa.

Ils se retrouveront seuls avec mon ex-femme grippe-sous et elle épousera un enfoiré qui sera un foutu pro de ce foutu bouton de rose; il aura probablement beaucoup d'argent et il les amènera tous à Disney World. Mes enfants oublieront jusqu'à mon existence.

Hooker me regarda, interrogatif.

- Bouton de rose?

- C'est compliqua, expliquai-je.

- J'ai réfléchi quand j'étais enrhumé, reprit Gargantua. Nous pourrions fouiller le camion, et trouver le truc qui vaut un milliard de dollars. Ensuite, nous pourrions peut-être aller à la police avec nos preuves, et faire arrêter les méchants. On les enverra en prison et ils ne pourront plus me tuer. J'ai trouvé un autre plan, mais il ne me plaît pas autant : enlever mes enfants et partir en Australie.

- Je ne crois pas que nous puissions envoyer les méchants en prison sans aucun problème, dit Hooker. Et j'ai du mal à imaginer une technologie qui vaille un milliard de dollars.

- à mon avis, elle se trouve sur la voiture, déclara Gargantua. Ils ont dû la bidouiller pour qu'elle patine et que celle de Dickie gagne. La Nascar ne regarde pas là où il faudrait, voilà tout.

- Pourquoi voudraient-ils conduire le camion au Mexique? demandai-je.

- L'équipe de recherche et développement se trouve au Mexique, expliqua Hooker.

Huevo a un atelier à Concord, mais la recherche et le développement se font au Mexique, à quelques kilomètres du siège de l'entreprise appartenant à Huevo. S'ils ont installé une technologie Incroyable sur la 69 ils voudront sûrement la ramener au R D. Oscar Huevo est le président du conseil d'administration de Huevo Industries, et la force motrice qui se cache derrière Huevo Motors Sports. Son petit frère, Ray, dirige le R D.

- Et Ray a assisté à la course aujourd'hui, ajouta Gargantua. Barney et moi l'avons vu parler à Cheval et à Crâne d'œuf.

Je dois avouer que tout cela titillait ma curiosité. Gargantua insinuait qu'il y avait une technologie illégale d'une valeur d'un milliard de dollars sur une voiture de course à ma disposition. En tant que membre de la communauté des courses automobiles, j'étais outrée que l'on ait pu employer cette technologie pour provoquer un accident. Et en tant qu'accro des voitures et ingénieur, je mourais d'envie de mettre la main dessus.

Hooker me jeta un coup d'œil

- Tu ressembles à Beans quand il voit un steak de neuf cents

grammes que l'on a oublié sur le comptoir de la cuisine.

- Au moins, je ne souffle pas et je ne bave pas.
- Pas encore, répliqua Hooker, mais je sais que tu en es capable.
- Nous sommes en sécurité ici, dans l'entrepôt, dis-je à Hooker.

Nous devrions peut-

être sortir la 69 et y jeter un œil.

Hooker sourit.

- Je savais que tu serais incapable de résister.

Je pénétrai dans le camion par l'arrière. Hooker, Gargantua et moi dégageâmes les deux grosses boîtes à outils de l'allée, les mîmes sur le pont élévateur et les fîmes rouler par terre dans l'entrepôt.

Nous grimpâmes tous sur le pont élévateur et je nous fis monter jusqu'au deuxième pont.

Une fois la première voiture sortie, nous installâmes des cales pour la stabiliser, et je rabaissai le pont élévateur. Nous fîmes rouler la voiture sur le sol ferme, et je me préparai à travailler : j'enfilai des gants jetables, ouvris les boîtes à outils et je défis les loquets du capot.

Beans fut prié de se dégourdir les pattes, et il se mit à courir dans tous les sens, l'air bébête cherchant à jouer.

Hooker prit un essuie-mains dans la boîte à outils, le jeta à Beans qui l'attrapa et le mit en lambeaux.

- Ce n'est qu'un gros chiot, observa Hooker.

- Garde un œil sur lui, qu'il n'aille pas avaler de clé ou de vis sans tête. Je vais emprunter une combinaison dans le camion.

Le premier local de stockage était vide. J'ouvris la porte du second et une masse enveloppée de film étirable s'écroula à mes pieds. C'était un homme. Nu comme un ver et complètement recouvert de plusieurs couches de plastique, il était replié, genoux sur la poitrine. À l'exception du visage déformé et des yeux ouverts qui ne voyaient rien, le cadavre emmailloté ressemblait à quatre-vingts kilos de poulet cru périmé emballé pour des promos de supermarché.

Je reculai d'un bond et allai m'écraser contre le casier d'en face. Une vague de nausée m'envahit et la pièce s'obscurcit un instant. Dans ma tête, je hurlais, mais je crois qu'en réalité ma bouche était ouverte et qu'aucun son n'en sortait.

Hooker me regarda.

- Vu une araignée? (Ses yeux s'arrêtèrent alors sur le corps enveloppé de plastique) Qu'est-ce que c'est que ça?

J'étais trop horrifiée pour bouger.

- Je crois que c'est un ca-ca-cadavre. J'ai ouvert le local et il est tombé.

- Ouais, très bien.

- Il faut que tu viennes voir, parce que je crois sérieusement que c'est un mort, et j'aimerais sortir d'ici, mais mes pieds refusent d'aller

où que ce soit.

Hooker s'approcha de moi et nous contemplâmes le corps. Les yeux, impassibles, étaient ouverts sur une expression de surprise, et le milieu du front arborait un gros trou. Il devait avoir la cinquantaine, était bien charpenté, avec des cheveux châtain foncé coupés court.

Il était nu, ensanglanté et grotesque. En fait, plus grotesque qu'humain; on aurait dit que l'on regardait un accessoire de film.

- Merde ! s'exclama Hooker. C'est bien un mort ! Je déteste les morts. Surtout quand ils ont un trou dans le front et qu'ils se trouvent dans le camion que je viens de voler.

Hooker était en sueur.

- Tu ne vas pas vomir, t'évanouir ou quelque chose comme ça, hein?

- Les pilotes automobiles ne s'évanouissent pas. Nous sommes des hommes virils. En revanche, je suis à deux doigts de dégueuler. Les hommes virils en ont le droit.

- Tu devrais peut-être t'asseoir.

- Bonne idée, mais j'ai trop peur. Impossible de bouger. Sais-tu qui c'est?

- Non. Et toi?

- Le film plastique a plus ou moins déformé son visage, mais je pense que c'est Oscar Huevo.

Je mis mes mains sur mes oreilles.

- Je n'ai rien entendu.

Gargantua arriva tranquillement.

- Putain de merde ! s'écria-t-il. On dirait Oscar Huevo ! Putain de bordel de merde !

- Il faut que quelqu'un me fasse sortir d'ici, dis-je. Je vais vomir.

Hooker me poussa, et on sortit tous précipitamment.

De l'air ! Gargantua s'était mis à trembler si fort que j'entendais ses dents claquer.

- C'est ho-ho-horrible, dit-il.

Hooker et moi opinâmes d'un signe de tête : oui, c'était horrible.

- Qui a pu vouloir tuer Oscar Huevo ? demandai-je à Hooker.

- Probablement des dizaines de milliers de personnes. C'était un homme d'affaires brillant, mais un concurrent impitoyable. Il avait des tas d'ennemis, expliqua Hooker.

- Nous devons appeler la police.

- Chérie, on vient de piquer ce camion. Le mort par terre est le propriétaire de la voiture qui m'a battu au championnat. Et comme si ça ne suffisait pas, deux employés de la Stiller sont impliqués dans une très grosse merde.

- Crois-tu qu'Oscar Huevo constitue la cargaison d'un milliard de dollars qui partait au Mexique?

- C'est fort possible.

Nous gardâmes le silence quelques minutes, réalisant l'ampleur des dégâts.

- J'ai plein-plein de four-four-millements, déclara Gargantua. Et si on on re-re-remettait Oscar dans le lo-lo-local?

3.

Une portière claqua devant l'entrepôt, ce qui nous paralysa sur place. Quelques secondes plus tard, le verrou de la petite porte dégringola : Felicia Ibarra et sa copine Rosa Florez entrèrent.

Rosa travaille dans l'une des usines de cigares de la 15e Rue. La quarantaine, elle fait une demi-tête de moins que moi et dix kilos de plus. Et bien que je ne sois pas trop mal foutue, à côté de Rosa on me prendrait pour un garçon.

Beans laissa échapper un ouaf ! de joie et fila au galop dans leur direction. Il dérapa un moment, s'immobilisa devant Felicia et plaqua ses pattes avant sur sa poitrine.

Elle tomba par terre aussi sec, le chien sur elle.

Hooker siffla, sortit un biscuit de sa poche et le jeta dans la pièce. Beans tourna la tête d'un coup, et abandonnant Felicia comme si elle était le journal de la veille, il partit chercher la petite douceur dans un bruit du tonnerre.

- Il t'aime bien ! lança Hooker en aidant Felicia à se relever.

- Quelle chance ! C'est un chien, non?

Rosa nous étreignit, Hooker et moi.

- Nous sommes juste passées vous dire bonjour. On ne vous voit plus. (Elle regarda par-dessus l'épaule de Hooker et se dirigea vers le camion, les yeux écarquillés) Hou

! la, la ! c'est l'un de ces camions de la Nascar pas vrai? Le truc dans lequel y a la voiture ? Comment ça marche ? Elle se trouve où?

- En haut, lui expliquai-je. Le pont élévateur est sur système hydraulique. Il soulève la voiture et elle roule dans l'aire de chargement.

- Et qui est-ce? dit-elle en zieutant Gargantua.

- Gargantua. Il travaille aussi pour la Stiller Racing.

- Mesdames, fit celui-ci en inclinant la tête.

- Etes-vous un pilote? voulut savoir Rosa.

- Non, m'dame, répondit-il. Je suis spotter comme Barney. Pendant la semaine, je bricole.

Felicia me bouscula pour s'approcher du camion.

- Qu'y a-t-il en bas ? J'ai toujours voulu voir ça ! Je veux juste jeter un œil derrière la porte.

Hooker et moi, on lui bloqua le passage.

- Non !

Rosa tâchait de regarder derrière Hooker.

- Est-ce qu'il y a un de ces salons avec des divans en cuir noir où tous les pilotes s'envoient en l'air?

- Nous ne nous envoyons pas tous en l'air là-dedans, protesta Hooker.

- Il y a quelqu'un en ce moment? s'enquit Rosa. Quelqu'un de célèbre?

- Non, répondit Hooker. Il n'y a personne.

- Ta bouche est tordue, dit Rosa. Tu racontes des bobards. Qui est à l'intérieur? Ce n'est pas un acteur célèbre, hein? Je n'abandonnerai pas tant que je n'aurai pas trouvé.

S'ensuivit un uaaf ! bruyant puis un bruit sourd à l'intérieur du camion. Beans était entré par la petite porte et essayait de jouer avec Oscar Huevo. Il avait réussi à le retourner et il lui sautait dessus en poussant des grognements. Comme Huevo ne bougeait pas et n'émettait aucun son, le chien se mit à cheval sur lui et mordit dans ce que je soupçonnais être son épaule.

- Bordel de merde ! s'écria Hooker.

Il lança un biscuit au chien, lequel l'attrapa en plein air. Le biscuit suivant ne tomba pas assez loin et Beans dut sauter par-dessus Huevo pour l'attraper.

Je courus au 4 x 4 et ouvris le coffre arrière.

- Fais-le sauter dedans ! criai-je à Hooker. Continue à lui lancer des biscuits ! Hooker obtempéra et Beans traversa la pièce au galop avant de pénétrer élégamment dans le coffre. Je claquai la portière et m'adossai à la voiture, la main sur le cœur.

- Qu'est-ce que c'est que ça? s'enquit Felicia en zieutant à l'intérieur du camion. On dirait un gros sac de morceaux de poulet. Pas étonnant que le toutou ait voulu le mâchouiller ! C'est pour une soirée barbecue? (D'un coup de coude, elle dégagea Hooker de son chemin et entra) ça sent bizarre, là-dedans. Ces morceaux de poulet doivent être pourris. (Elle se raidit brusquement et fit le signe de la croix) Erreur, ce ne sont pas des bouts de poulet.

Hooker laissa échapper un soupir.

- C'est un mort.

- Ça alors ! Que faites-vous avec un mort?

Je donnai à Rosa et à Felicia une version abrégée des six dernières heures. Felicia refit le signe de la croix au moins dix fois, et Rosa écouta, bouche ouverte et yeux mi-exorbités.

- Il faut que je voie ça, dit-elle quand j'eus terminé.

On y retourna tous, histoire d'être sûrs qu'on avait bien vu Huevo.

- Il n'a pas l'air vrai, observa Rosa. On dirait qu'il a été créé pour un film d'horreur.

D'autant plus qu'il arborait maintenant de grosses marques de dents sur l'épaule.

- Qu'allez-vous en faire ? voulut savoir Rosa.

Hooker et moi nous regardâmes : nous partagions la même pensée.

Nous avions un mort sur les bras, présentant des trous qui correspondaient parfaitement aux canines de Beans.

Nous ne pouvions pas nous contenter de remettre Huevo dans le local de stockage comme l'avait suggéré Gargantua. Tôt ou tard, on s'apercevrait qu'il y avait un seul chien sur le circuit avec des dents aussi grosses... et Hooker se retrouverait mêlé à cette histoire de meurtre. Même sans ça, je ne pouvais pas remettre Huevo dans le local. Ça me semblait irrespectueux de l'éconduire avec si peu d'égards.

- On dirait de la nourriture pour poissons, observa Rosa.

Felicia fit de nouveau le signe de croix.

- Il vaut mieux pour toi que Dieu n'ait pas entendu ce que tu viens de dire. Et si cet homme était catholique? Ce serait notre faute si personne ne priait sur sa dépouille.

Notre âme serait noircie à tout jamais.

Rosa posa les yeux sur moi.

- Ouais, dit Hooker. On crève de chaud, en regardant un Mexicain avec un trou dans la tête. J'voudrais pas en rajouter une couche en énervant Dieu.

- Nous devrions l'amener jusqu'à ses proches, suggéra Felicia. C'est ce que Dieu voudrait.

- Ses proches habitent au Mexique, répondis-je. Dieu nous donne-t-il une deuxième option?

- Il devait bien connaître quelqu'un ici, dit Felicia. Il ne voyageait pas tout seul. Où séjourne-t-il ? Nous haussâmes les épaules. Nous ne risquions pas de lui faire les poches et de trouver une boîte d'allumettes.

- Pas dans un autocar aménagé, dit Hooker. Sûrement dans l'un de ces grands hôtels sur Brickell Avenue.

- Il faut que nous le déposions quelque part où quelqu'un le trouvera, dis-je. Si nous le laissons dans le camion, il court le risque d'être emmené au Mexique, que quelqu'un se débarrasse de lui, et sa famille ne saura jamais ce qui lui est arrivé. Nous pourrions le laisser dans le camion et nous assurer que la police le dénicherait, mais cela risquerait de créer un gros scandale pour la Nascar. Et il y a de fortes chances que l'enquête mène à Hooker et Beans. Je crois donc que nous devons trouver un terrain neutre. Laissons Huevo dans un endroit qui ne soit pas associé à la Nascar où on le trouvera.

- Le bateau de l'entreprise de Huevo est amarré à South Beach, déclara Gargantua. Si on le mettait dedans?

- Ce serait bien, acquiesça Felicia. Nous pourrions lui faire faire un tour. Je parie qu'il aimerait bien.

- Il est mort, observa Hooker. Il n'aime rien du tout. Mauvaise idée. Et impossible de le mettre sur le bateau sans que l'on nous voie.

- Alors quelque part près du bateau, suggéra Felicia. Dieu aime bien l'idée du bateau.

- Tu as une ligne directe ? voulut savoir Rosa.

- J'ai un pressentiment.

- Oh, oh ! juste un pressentiment-pressentiment? Ou un pressentiment-Miguel Cruz?

- Je crois que c'est un pressentiment-Miguel Cruz.

Rosa me regarda.

- C'est donc sérieux. Felicia a eu le pressentiment que Miguel Cruz avait des problèmes, et une heure plus tard, il s'est planté sur la route, et tout et tout; il s'est cassé le dos. Une autre fois, Felicia a dit à Theresa Bell qu'elle devrait allumer une bougie. Et Theresa ne l'a pas fait : elle a eu un zona.

Hooker compatit.

- Que dites-vous de ça? fit-il Dans l'intérêt de vivre en paix, je propose que l'on mette Oscar dans le 4 X 4 et que nous l'amenions à South Beach, histoire de lui chercher un ultime endroit de repos dans la marina. Ensuite passons la nuit à l'hôtel et décidons de la suite demain matin, une fois qu'on aura moins les jetons.

J'opinai espérant que lorsque je me réveillerais, je découvrirais que rien de tout cela ne s'était passa.

- On va devoir le traîner jusqu'à la porte, dit Felicia. (Elle s'adressa à Huevo à travers l'emballage plastique :) Bien, monsieur, nous allons devoir vous déplacer à présent.

Vous allez bientôt rentrer chez vous. (Elle regarda ensuite Gargantua.) Hooker et vous prendrez M. Cadavre par-derrière, quelque chose comme ça.

Gargantua flanqua une main devant sa bouche et courut aux toilettes.

- Il a l'estomac fragile, observa Felicia. Il ne tiendrait jamais dans le secteur des fruits en gros.

- Si nous le tirons, nous risquons de déchirer le plastique, dit Rosa. Je pense que l'on devrait plutôt le porter. Je vais le prendre d'un côté et Hooker, de l'autre.

Je trouvai des gants jetables dans la boîte à outils et en donnai à Hooker et à Rosa. Ils se postèrent de part et d'autre de Huevo. Hooker mit ses mains sous le mort.

C'est à ce moment qu'il devint tout blanc et recommença à transpirer.

- - Je peux le faire, assura Hooker. Pas de problème. Je suis un gaillard robuste, d'accord? Je ne vais pas gerber simplement parce que je trimbaler un cadavre, d'accord?

- D'accord, acquiesçai-je.

Fallait le soutenir. En tout cas, j'étais ravie de ne pas être celle qui

mettait ses mains sous les fesses mortes de Huevo.

Hooker et Rosa firent passer Huevo par la porte du camion, sur le pont élévateur, et le déposèrent sur le sol en ciment. On recula tous de quelques pas, le temps de s'éventer.

- Nous avons intérêt à renvelopper M. Cadavre si nous l'emmenons faire un tour, décréta Felicia. M. Cadavre ne sent pas bon.

Je courus jusqu'au camion et en revins avec plusieurs boîtes de film étirable, du ruban adhésif en toile, et un bloc de désodorisant que j'avais piqua aux toilettes.

Huevo fut généreusement parfumé de Brise Tropicale, et on le réenveloppa dans le plastique, sécurisé avec le ruban adhésif.

- Il a meilleure mine, fit Felicia. On ne voit presque pas qu'il s'est fait mordre. On dirait un gros cadeau.

- Ouais, mais l'odeur filtre encore un peu, répliqua Rosa. On va devoir l'attacher sur la galerie du toit.

Je repartis au camion à toute vitesse, et revins avec trois blocs de désodorisant en forme de sapin, destinés aux voitures. Je déchirai l'emballage en cellophane et les collai sur Huevo.

- Voilà qui est mieux, fit Felicia. Maintenant, on se croirait en forêt.

- ça suffit, rétorqua Hooker. Mettons-le dans la voiture.

Hooker et Rosa ramassèrent Huevo et l'emmenèrent dans le 4 x 4. Une grosse tête hirsute apparut derrière la vitre arrière, le nez collé à la glace.

- OUAF ! fit Beans, les yeux rivés sur Huevo.

- Tu as un chien vraiment tordu, dit Rosa à Hooker. Tu ne pourras pas mettre M.

Cadavre à l'arrière. Il devra s'asseoir sur le siège avant.

Je repoussai le siège avant le plus possible, Hooker y coinça Huevo et referma la portière.

Ce dernier semblait concentré sur la route, les genoux pliés et collés contre le tableau de bord, les pieds au bord du siège, les bras repliés bizarrement. Mieux valait ne pas s'appesantir sur la façon dont ses bras avaient pris cette position-là.

Felicia et Rosa se glissèrent sur la banquette arrière et Beans se mit à les renifler depuis l'arrière du 4 x 4.

Gargantua, qui sortait des toilettes, monta avec Beans.

Hooker s'adressa à Rosa et Felicia :

- Vous n'êtes pas obligées de nous accompagner à South Beach. Il est tard. Vous avez sûrement envie de rentrer chez vous. Barney, Gargantua et moi pouvons nous en occuper.

- C'est bon, dit Rosa. Nous allons vous aider.

Hooker passa un bras autour de mes épaules et me murmura à l'oreille :

- Nous avons un problème, chérie. Je comptais laisser Huevo devant une benne à ordures. L'amener à la marina est une idée stupide.

- J'ai entendu, dit Felicia. Pas question de laisser ce pauvre M. Cadavre assis à côté d'une benne à ordures. Quelle honte !

Hooker roula les yeux, prit le volant et je me serrai contre Rosa. Hooker bifurqua vers le nord, direction First Street, puis à l'est. Il se fraya un chemin dans le centre-ville de Miami avant d'emprunter le pont MacArthur Causeway, direction South Beach. Il était minuit passé; il n'y avait pas grand monde sur les routes. Il prit plein sud sur Alton et entra dans le parking près du Monty's Restaurant. La marina de Miami Beach et le yacht de Huevo se trouvaient juste derrière une rangée d'arbres. Et toute la marina était illuminée comme en plein jour.

- Je ne m'attendais pas à tant de lumières, dit Felicia.

- Nous devrions peut-être voler une voiture et la laisser au voiturier proposa Rosa.

- Qu'y a-t-il sur le côté, derrière tous ces arbres? voulut savoir Felicia. On dirait qu'une allée mène quelque part.

- C'est pour les livraisons au Monty's expliqua Hooker.

- Je crois que nous en avons une, rétorqua Felicia.

Hooker posa les yeux sur elle.

- Tu es sûre que Dieu sera d'accord?

- Je ne reçois pas de messages particuliers, répondit Felicia. Je pense que c'est bon.

Hooker éteignit ses feux et se gara dans l'allée, près de la porte des livraisons. On extirpa Huevo du siège pour le déposer sur un bloc de ciment.

- Peut-être que personne ne reconnaîtra M. Cadavre, lança Felicia.

Je sortis de mon sac un Magic Marker noir et inscrivis OSCAR HUEVO en grosses lettres sur le crâne du mort. Une fois notre tâche terminée, on regagna le 4 x4.

Hooker mit le contact et Beans nous fit soudain son imitation du chien-oiseau, toute son attention portée sur Huevo.

- Quel est son problème ? s'enquit Rosa. Il regrette déjà son jouet à mâchouiller?

Puis nous le vîmes. Le chien. Un gros corniaud pouilleux qui s'approchait furtivement de Huevo, ce type était un aimant à chiens.

- Pas cool, dit Felicia. Dieu n'appréciera pas que M. Cadavre se transforme en nourriture pour chiens.

Nous sortîmes du 4 X 4 ramassâmes Huevo pour le rasseoir à côté de Hooker.

- Et maintenant? demanda-t-il. Dieu a-t-il un plan B ?

- Retourne au parking, lui dis-je. Nous allons déposer Huevo sur

une voiture. Le chien ne pourra plus l'attraper.

- Et les chats ? s'interrogea Felicia. Imaginez que des minons trouvent M. Cadavre? Je foudroyai Felicia du regard.

- Dieu devra faire avec.

- Ouais, fit Rosa, mais si c'est si hyper-méga-important pour Dieu, il n'aura qu'à chasser les chats !

On fit doucement le tour du parking. Hooker s'arrêta à la deuxième file de voitures garées.

Il regardait un véhicule, tout sourires.

- C'est notre voiture, décréta-t-il.

C'était la voiture que Huevo avait offerte à Sadix. Un pick-up de sport Avalanche LTZ

rouge brillant, flambant neuf. « DICK69 ».

- Que fait la bagnole de Sadix ici? demandai-je.

- Huevo l'a probablement invité à passer quelques jours sur son bateau, répondit Hooker.

Nous déposâmes Huevo à l'arrière du pick-up de Sadix. Genoux relevés, face à la route, comme s'il attendait de partir en balade.

- Ce cadavre a quelque chose de drôle ! lança Rosa. Vu sous cet angle, je jurerais qu'il bande.

- Un peu de respect, rétorqua Felicia.

- Je n'y peux rien. Il a une grosse érection, juste en face de moi.

- Rigidité cadavérique, peut-être, hasarda Felicia.

Hooker et Gargantua s'approchèrent pour jeter un œil.

- Mort en selle, constata Hooker. J'espère que je ne deviendrai pas aveugle pour avoir vu ça.

Felicia fit le signe de la croix, deux fois.

Une demi-heure plus tard, nous étions de retour à Little Havana. Une fois Rosa déposée, Hooker tourna à droite au croisement suivant, dépassa un pâté de maisons et se gara devant la maison de Felicia. C'était un truc en stuc à deux étages, coincé entre des maisons de trucs en stuc à deux étages. Difficile de distinguer la couleur dans le noir; pêche semblait proche de la réalité.

Pas de jardin. Large trottoir. Rue animée.

- Où vas-tu maintenant? demanda Felicia à Hooker.

- Tu retournes dans ton appartement ou sur ton bateau?

- J'ai vendu les deux. Pas l'occasion d'en profiter ici, à Miami. Nous irons dans l'un de ces hôtels sur Brickell.

- Ce n'est pas la peine. Vous pourrez dormir chez moi ce soir. J'ai une chambre d'amis.

Et tout le monde sera ravi de faire ta connaissance demain matin. Mon petit-fils est là. C'est un fan. Tourne dans l'allée, tu pourras te garer.

Quelques minutes plus tard, Gargantua était fourré dans un des lits

superposés au-dessus du petit-fils de félicita, et nous, on se retrouvait dans une chambre charmante, de la taille d'une baignoire double. Elle comprenait une chaise et un des lits sans son jumeau... et maintenant, deux adultes et un saint-bernard. Les rideaux vert menthe de la seule fenêtre étaient assortis à l'édredon. Un crucifix pendillait au-dessus de la tête de lit. Nous avions fermé la porte et chuchotions pour que nos voix ne portent pas dans toute la maison.

- C'est pas génial! dis-je à Hooker.

Il ôta ses chaussures d'un coup de pied et testa le lit.

- Je crois que ça ira parfaitement.

Beans passa la minuscule pièce en revue et dans un soupir s'installa par terre. Son heure de coucher était largement dépassée.

- J'aime bien ! lança Hooker. C'est accueillant.

- Tu aimes bien parce qu'il y a un seul lit et que je vais devoir dormir sur toi, répliquai-je.

- Ouais, répondit-il. La vie est belle.

Je délaçai mes chaussures de sport.

- Tu essaies de me toucher et tu peux dire adieu à la vie telle que tu la connais.

- Hou ! la, la ! c'que t'es blessante ! T'ai-je déjà forcée?

- Je parle de mains baladeuses.

- Quelle rabat-joie !

Il dézippa son jean et le descendit à mi-fesses.

- Que fais-tu?

- Je me déshabille.

- Pas question !

Hooker était en T-shirt et slip Calvin Klein.

- Chérie, j'ai eu une longue journée. J'ai perdu une course, volé un camion, trimbaler un mort... Je vais me coucher. Tu n'as aucun souci à te faire. J'ai eu ma dose d'excitation pour la journée.

Il avait raison. Où avais-je donc la tête? J'enlevai mon jean en me contorsionnant et ôtai adroitement mon soutien-gorge en gardant mon T-shirt. J'enjambai délicatement Beans, me glissai près de Hooker et tâchai de trouver une place dans le lit. Il était contre le mur de son côté et j'étais collée contre lui, en cuillère: mon dos contre son ventre, enveloppée dans ses bras, mon sein dans sa main en coupe.

- Hooker! Ta main est sur ma poitrine !

- Je te retiens pour que tu ne tombes pas du lit.

- Et j'ai intérêt à me tromper à propos du truc qui me rentre dans le dos.

- Apparemment, il me reste encore un peu d'énergie.

- Tu fais fausse route.

- Tu es sûre ? As-tu demandé au bouton de rose?

- Ne pense même pas au bouton de rose. Il n'est pas intéressé. Et tu

devras dormir par terre avec le chien si jamais tu ne te maîtrises pas.

J'ouvris les yeux sur le soleil qui entrait à flots par les jolis rideaux vert menthe. J'étais en partie sur Hooker son bras étalé sur moi. Ça m'embêtait de l'admettre, mais c'était plutôt agréable. Il dormait encore. Ses yeux étaient fermés et une frange de mèches blondes effleurait son visage bronzé. Son corps était chaud et douillet. ç'aurait été facile d'oublier qu'il était un enfoiré.

Barney Barney, Barney ! Ressaisis-toi ! hurla ma Barney intérieure raisonnable. Ce type a couché avec une vendeuse.

Oui, mais nous n'étions pas mariés ni même fiancés. Nous ne vivions même pas ensembles répondit Barney la garce.

Vous sortiez ensemble... régulièrement. Vous couchiez ensemble... beaucoup ! Je laissai échapper un soupir et repoussai doucement Hooker. Je glissai de sous l'édredon me levai, enjambai Beans et sautai dans mon jean.

Hooker ouvrit à moitié les yeux.

- Hé, dit-il, d'une voix douce et ensommeillée. Où vas-tu?

- C'est l'heure de se lever et d'aller travailler.

- ça n'a pas l'air d'être l'heure d'aller travailler. Plutôt l'heure de dormir. (Il passa la pièce en revue) Où sommes-nous?

- Chez Felicia.

Hooker se laissa retomber sur le dos et mit ses mains sur son visage.

- Oh non, a-t-on vraiment volé un camion?

- Ouai.

- J'espérais que c'était un mauvais rêve. (Il se releva sur un coude)

Et Oscar Huevo ?

- Mort. (J'avais enfilé mes chaussures et tenais mon soutien-gorge à la main) Je vais à la salle de bains et ensuite je descends. Je sens le café couler dans la cafetière. On se retrouve dans la cuisine.

Dix minutes plus tard, j'étais assise en face de Hooker, dans la cuisine de Felicia. J'avais une tasse de café et une assiette remplie d'un tas de tartines grillées et de saucisses. Felicia et sa fille, aux fourneaux, cuisinaient pour une tripotée de petits-enfants et divers membres de la famille.

- Voici sœur Marie-Elena, annonça Felicia en présentant une vieille dame, petite et voûtée, toute de noir vêtue. Elle est venue de l'église quand elle a appris que Hooker me rendait visite. C'est une sacrée fan. Et le type, derrière elle, c'est Luis, le frère de mon mari.

Hooker serrait des mains, signait des autographes et essayait de manger. Un gosse sauta sur ses genoux et s'enfila une de ses saucisses.

- Qui es-tu? lui demanda Hooker.

- Billy.

- - Mon petit-neveu, expliqua Felicia en remettant quatre saucisses

dans l'assiette de Hooker. Le cadet de Lily. Lily est le deuxième de ma sœur. Ils habitent chez moi pendant qu'ils cherchent un logement. Ils viennent juste d'arriver d'Orlando. Le mari de Lily s'est fait muter.

Tout le monde parlait en même temps, Beans aboyait sur le chat de Felicia et la télévision meuglait.

- Il faut que j'y aille ! criai-je à Hooker. Je veux aller voir la voiture. J'y ai réfléchi et j'ai décidé d'y jeter un œil. Au cas où.

Hooker se leva de table.

- Je t'accompagne.

- Quand Gargantua se réveillera, dis-lui de rester ici, demandai-je à Felicia. Dis-lui que nous reviendrons plus tard.

- Nous dînons à six heures, nous informa Felicia. Je vous prépare des spécialités cubaines. Mon amie Marjorie et son mari viendront. Ils veulent te rencontrer. Ce sont des fans, eux aussi.

- Bien sûr, acquiesça Hooker.

- Mais ensuite nous devons nous en aller, dis-je à Felicia. Il faut qu'on rentre en Caroline du Nord.

- Je ne suis pas pressé, moi, rétorqua Hooker en me faisant un grand sourire. On pourrait rester une nuit de plus.

- Alors tu devrais aussi souscrire une autre assurance- maladie, lui répondis-je.

4.

Il était tôt le matin, et le ciel au-dessus de Miami étincelait d'un bleu azur. Pas un nuage à l'horizon et, déjà, le soleil chauffait. C'était le premier jour de la semaine, dans un quartier où l'on travaillait dur. Des groupes d'immigrés cubains et d'Américains de première génération attendaient aux arrêts de bus. Pas loin, à South Beach, la circulation était fluide.

Après une nuit en ville, les coûteuses voitures des gens riches et célèbres refroidissaient dans des garages climatisés. À Little Havana, des camions poussiéreux et des berlines familiales filaient dans les rues.

Hooker passa devant l'entrepôt, tourna au coin et fit le tour du pâté de maisons. Certains véhicules auraient pu être occupés par des flics, des hommes de main de Huevo, ou encore quelques fans déjantés. Aucun suspect de ce genre, et la circulation était minimale; Hooker trouva une place dans la rue et nous fîmes descendre Beans. Felicia nous avait donné la clé de la petite porte. Une fois entrés, nous la verrouillâmes derrière nous.

Tout était exactement comme on l'avait laissé la veille.

Je trouvai une combinaison, enfilai des gants et allai bosser sur la voiture.

- Que puis-je faire? me demanda Hooker.

- Fouiller le camion et t'assurer qu'il n'y a pas d'autres cadavres à l'intérieur.

Il fit comme je lui avais dit et nettoya derrière moi tandis que j'examinais méthodiquement le véhicule.

- Trouvé quelque chose d'intéressant? s'enquit-il.

- Non, mais ça ne veut rien dire. Juste que je n'ai pas encore trouvé.

Hooker regarda à l'intérieur de la voiture.

- Je dois reconnaître qu'ils assurent, chez Huevo. Ils sautent sur la moindre occasion pour améliorer leur bagnole. Jusqu'au bouton du levier de vitesse.

- Ouais, je l'emporte avec moi. C'est de l'aluminium super-léger. Ils l'ont même sculpté pour le raboter un peu. Je me suis dit que l'on pourrait l'adapter à nos voitures.

Voler le concept, mais en modifier le design.

La petite porte s'ouvrit : Felicia et Rosa entrèrent précipitamment.

- On en parle partout à la télévision, annonça Rosa.

C'est une grosse pagaille. (Elle regarda Beans, affalé sur une couverture que nous avions prise dans le camion) Il a un problème?

D'habitude il essaie de nous faire tomber !

- Il a le ventre plein de tartines et de saucisses. Il cuve.

- Bon à savoir, rétorqua Rosa.

- Nous avons vu des photos de M. Cadavre, ajouta Felicia. Il est passé aux infos. À

l'usine de cigares, ils ont un téléviseur et Rosa l'a vu. Elle m'a appelée pour que j'allume le mien. Ils ont d'abord passé des photos de M. Cadavre qui se faisait emporter dans cette espèce de camion... comment ça s'appelle, déjà?

- Wagon à viande, répondit Rosa.

Felicia agita le doigt à l'intention de Rosa.

- Ne reste pas près de moi si c'est pour manquer de respect aux morts. Je ne veux pas que Dieu se trompe quand il lancera la foudre.

- Tu te fais trop de souci, rétorqua Rosa. Dieu est un type occupé. Il n'a pas de temps pour la microgestion. Il est trop tôt. Il prend sûrement son petit déjeuner avec Mme Dieu.

Felicia fit deux fois le signe de croix.

- Enfin bref, ils l'avaient recouvert avec une couverture, reprit Felicia. On ne pouvait pas le voir, en fait.

Mais ensuite ils ont interviewa l'employé du restaurant qui a trouvé M. Cadavre et tenez-vous bien... l'employé a raconta que c'était l'œuvre d'une espèce de monstre qui mange la viande morte. Que M. Cadavre était tout emmailloté comme une momie, mais qu'à travers le film étirable il avait pu voir qu'il avait reçu une balle dans la tête et que quelqu'un avait croqué un bout de ses épaules. Quelqu'un avec de très grosses dents.

- Ensuite, il y a eu une conférence de presse et celui de la police a confirmé que quelqu'un ou quelque chose avait mangé une partie du décédé. Ils pensent même que le fait qu'il était tout emmailloté serait une espèce de rituel satanique, ajouta Rosa.

- Ils n'ont pas dit « satanique » la corrigea Felicia. Ils ont juste dit « rituel ».

- - Ils n'étaient pas obligés de le préciser! objecta Rosa. Quel autre genre de rituel ç'aurait pu être ? Tu crois qu'ils se sont servis de lui pour s'entraîner à faire des emballages sous film étirable à l'école de boucherie? Bien sûr que c'est un rituel satanique !

- Ensuite ils ont montré des photos de lui avant qu'il ne se fasse emballer, reprit Felicia. Des photos avec sa femme, d'autres avec son pilote de course.

- Et le camion? leur demanda Hooker. A-t-on parlé du transporteur de la 69 qui avait disparu?

- Non, répondit Rosa. Personne n'en a parlé. D'ailleurs j'ai une théorie. Vous voyez la fille qui sort avec le coureur automobile de M. Cadavre? Je parie que c'est elle qui a mangé M. Cadavre.

- Beans l'a croqué, lui rappela Felicia. Sous nos yeux.

- Ah oui ! j'avais oublié.

- On doit retourner travailler, conclut Felicia en se dirigeant vers la porte. Nous voulions juste vous le dire.

- Il faut que l'on parle, m'avertit Hooker. Faisons une pause et trouvons un reste. Je n'ai pas pu manger chez Felicia. Et après le resto, j'ai des courses à faire. Tu as pris ton sac, mais moi je n'ai que ces vêtements-là. Je croyais que je serais rentré chez moi à l'heure qu'il est.

J'ôtai mes gants et m'extirpai de la combinaison.

Hooker passa la laisse à Beans, nous fermâmes toutes les portes à clé et remontâmes dans le 4 x 4. On se trouvait à quelques rues d'un tas de cafés et de petits restaurants sur Calle Ocho. Hooker en choisit un qui annonçait « petit déjeuner » et offrait un parking ombragé.

Après avoir entrouvert la vitre pour Beans, on lui ordonna de ne pas bouger en promettant de lui rapporter un muffin.

C'était un restaurant de taille moyenne, agrémenté d'alcôves et de tables au beau milieu.

Pas de bar de petit déjeuner. Des tonnes de photos dédicacez au mur de gens que je ne reconnaissais pas. La plupart des alcôves étaient occupées. Les tables étaient vides. On se glissa dans l'une des deux alcôves vides et Hooker se mit à étudier la carte.

- D'après toi, le fait qu'Oscar ait été tué nu et en pleine action, ce pourrait être l'œuvre d'un mari en colère? lui demandai-je.

- Possible. Ce que je ne pige pas, c'est l'histoire de l'emballage plastique, de l'avoir caché dans le camion et envoyé au Mexique. Ça n'aurait pas été plus facile et plus sûr de le jeter dans l'océan? Ou de le faire transporter par les pompes funèbres ?

Pourquoi vouloir lui faire passer clandestinement la frontière? La serveuse apporta le café et jaugea Hooker d'un coup d'œil. Ça méritait bien qu'on l'examine de près. Il commanda des oeufs, des saucisses, un petit tas de pancakes avec du sirop en rab, des frites maison, un muffin aux myrtilles pour Beans et du jus de fruits. Je m'en tins à mon café : je ne serais pas super-craquante en tenue de bagnard. Autant ne pas aggraver mon cas en prenant du poids.

Hooker avait son portable à la main.

- J'ai un ami qui travaille pour Huevo. Il devrait se trouver à l'atelier à l'heure qu'il est.

Je veux voir ce que les mecs savent.

Cinq minutes plus tard, Hooker raccrocha et la serveuse arriva avec son petit déjeuner. Elle lui donna du sirop en rab, un second muffin offert par la maison, plus de jus de fruits, et remplit sa tasse de café à ras bord.

- J'aimerais plus de café, demandai-je.

- Bien sûr, répondit-elle. Laissez-moi aller chercher une autre cafetière.

Et elle s'en alla.

Je regardai Hooker.

- Elle ne reviendra pas.

- Chérie, tu devrais faire plus confiance aux gens.

Bien sûr qu'elle reviendra.

- Elle reviendra quand ta tasse sera vide.

Il attaqua ses oeufs.

- Butch m'a dit que tout le monde était sous le choc pour Oscar Huevo. On raconte que beaucoup n'ont pas été plus surpris que cela d'apprendre qu'il s'était fait tuer, mais l'histoire du film étirable et des morsures a fait paniquer tout le monde. Il paraît que la moitié du garage croit que c'est l'œuvre d'un loup-garou et, l'autre moitié, un contrat. Et ceux qui sont pour l'idée du contrat pensent que la femme de Huevo l'a commandité. Apparemment, Huevo se préparait à vendre et Mme Huevo était mucho pas contente de M. Huevo.

Je regardai ma tasse de café. Vide. Je cherchai notre serveuse. Introuvable.

- Rien sur le camion? demandai-je à Hooker.

- Non. Apparemment, on ne sait pas encore que le camion a disparu.

Je vis la serveuse apparaître à l'autre bout de la salle, mais ne parvins pas à attirer son attention.

- La Nascar doit le savoir, dis-je à Hooker. Elle suit la trace des camions. Elle est au courant quand ils sortent de l'écran de surveillance à distance.

Hooker haussa les épaules.

- La saison est terminée. Peut-être que personne ne fait attention. Ou peut-être que le chauffeur a appelé pour raconter que le GPS était cassé afin que la Nascar ne s'en mêle pas.

Je donnai des coups de petite cuillère sur ma tasse de café et fis un signe de la main à la serveuse, mais elle me tournait le dos et ne réagit pas.

Hooker échangea sa tasse contre la mienne.

Je sirotai une gorgée de café.

- Il y a des gens inquiets ici. Ils se démènent pour récupérer le camion et vont vouloir retrouver les idiots qui l'ont volé parce que ces idiots savent que Huevo était dans le local de stockage.

- Heureusement que nous sommes les seuls à savoir, que c'est nous, les idiots, observa Hooker.

La serveuse s'arrêta à notre table et remplit la tasse vide de Hooker.

- Autre chose, mon cœur? lui demanda-t-elle. Tout se passe bien?

- Super, merci.

Elle se retourna et s'en alla d'un pas léger. Je regardai Hooker, un sourcil arqué.

- Parfois, c'est bon d'être moi, lança-t-il en terminant ses pancakes.

- Donc, nous nous en tenons à notre plan de jeter un œil à la voiture et de laisser le camion quelque part sur le bord de la route ?

- Ouais, sauf que je ne sais pas quoi faire de Gargantua. Personne ne sait que nous sommes impliqués, donc nous pouvons rentrer chez nous et vivre tranquillement.

Gargantua a de gros problèmes, en revanche. Son espérance de vie n'est pas très élevée. Je ne vois pas du tout comment arranger cela.

Hooker demanda l'addition et la serveuse arriva précipitamment.

- Etes-vous sûr que vous ne voulez pas une autre tasse de café ? demanda-t-elle à Hooker.

- Non, répondit celui-ci. Ça ira.

- J'espère qu'elle aura bientôt un mélanome, dis-je à Hooker.

Il sortit une liasse de billets qu'il laissa sur la table avec l'addition.

- Let's go. Il me faut des vêtements. Nous allons prendre dix minutes pour faire du shopping.

A Miami, il fait un temps splendide en novembre, tant qu'il n'y a pas d'ouragan. C'était un temps à se balader en manches courtes, à rouler capote baissée. Grand soleil et pas un seul nuage.

Le toit ne s'ouvrait pas sur le 4 x 4 : on baissa les vitres tout en réglant la radio sur de la salsa. On était relativement détendus, tout compte fait. Beans, lui, se régala avec son muffin. Hooker démarra à la recherche d'un centre commercial et Beans passa la tête par la vitre conducteur, tandis que sa queue sortait par la vitre opposée. Ses douces oreilles tombantes de saint-bernard voletaient au vent et sa lippe s'agitait. Hooker sortit de Little Havana, direction sud-ouest.

Trois quarts d'heure plus tard, il avait un sac de vêtements. Un seul magasin pour trouver un jean, des T-shirts, des sous-vêtements et des chaussettes, plus un sac marin en toile. La vie est simple quand on est un mec. Dans un drugstore il acheta une brosse à dents, un rasoir et un déodorant.

- C'est tout ? lui demandai-je. Tu n'as pas besoin de shampoing, gel douche, mousse à raser, dentifrice ?

- Je pensais utiliser les tiens. Je me servirais bien de ton rasoir, mais il est rose.

- Un dur à cuire du Texas ne peut pas se raser avec un rasoir rose ?

- Bon Dieu, non ! Je me ferais virer du club.

- De quel club ?

Hooker m'adressa un grand sourire.

- Je ne sais pas. Je viens de l'inventer. En tout cas, je me sentirais idiot d'utiliser un rasoir rose. J'aurais l'impression de m'épiler les

jambes.

Nous retournâmes à l'entrepôt. J'enfilai et zippai la combinaison, et me recollai à la tâche : où pouvait-on cacher un fil électrique et un microprocesseur? Je sectionnai l'arceau de sécurité et toutes les autres pièces du châssis où le matériel était susceptible d'être planqué.

Je fouillai tout le faisceau de fils. Je démontai le compte-tours. La Nascar avait déjà inspecté la boîte d'allumage, de fait je n'eus pas à le faire. Je sortis le moteur à l'aide d'un appareil de levage et me mis à l'examiner centimètre par centimètre avec une lampe de poche, à mains nues, effleurant la surface du bout des doigts.

- Que cherches-tu? s'enquit Hooker.

- Si Huevo a trouvé le moyen de se passer de fil, il a pu cacher le microprocesseur directement dans le bloc-moteur. Ces choses sont tellement petites qu'on pourrait croire à un défaut de moulage.

J'examinai très soigneusement deux bavures à la surface. Aucune ne démontra quoi que ce soit. J'en trouvai une troisième et finis par la décoller. J'étais quasi sûre que c'était une puce, mais elle était trop petite pour qu'on y voie le moindre détail, et je la mutilai partiellement en essayant de la décoller du moteur.

- Tu as trouvé ? fit Hooker.

- Je n'en suis pas sûre. C'est encore plus petit que ce que je pensais, et pas en super-

état. Il faut que je la regarde au microscope. (Je la fis tomber dans un sac à sandwichs en plastique que je scellais Si ce n'est pas ça, alors je sèche. J'ai regardé partout où je me suis dit qu'il fallait regarder. Je veux faire sortir la deuxième voiture pour chercher la même puce sur le moteur.

Une demi-heure plus tard, j'étais convaincue que la deuxième puce n'existait pas. J'avais très soigneusement passé le moteur au peigne fin, sans rien trouver.

Hooker, les mains dans les poches de son pantalon, se balançait sur ses talons.

- Très bien, madame la Génie du Crime, et maintenant?

- Les gens de Huevo vont jeter un œil à la 69 et ils comprendront que quelqu'un du milieu de la course automobile a détourné le camion. Je m'en moquerais bien, sauf que cela nous implique maintenant dans un meurtre. Je ne pense pas que nous puissions rendre le camion avec le véhicule. Je suggère donc de décharger la seconde voiture et de faire croire que quelqu'un a volé le camion pour piquer les bagnoles.

Ça pourrait être n'importe quel voleur de voiture. Ou un fan de Sadix taré. Et ça collerait avec le fait que l'on ait abandonné Oscar dans le camion de Sadix, comme si c'était une blague d'ivrogne.

- Je pense que l'on devrait tout faire disparaître pour toujours, dit

Hooker.

- Ce n'est pas aussi simple. Si on conduisait le camion dans le Dakota du Nord, mais je craindrais qu'on ne se fasse remarquer. Si on balançait tout le camion dans l'océan, il s'y trouverait encore à marée basse. Si on y mettait le feu, on se retrouverait avec un tas de carcasses brûlées. Si je le démontais morceau par morceau, ça prendrait du temps... beaucoup de temps et beaucoup de travail. Les voitures iraient bien plus vite. Donne-moi une lampe à acétylène et une scie à chaîne et, à la fin de la journée, j'aurai réduit les deux voitures en tas de ferraille méconnaissable que l'on pourra jeter du haut d'un pont. Ensuite, il suffit de laisser le camion quelque part au bord d'une route, loin de Little Havana en ayant préalablement enlevé le papier alu du GPS pour que les gens de Huevo récupèrent leur caisse.

- ça me va.

- Nous n'avons pas intérêt à attirer l'attention sur le camion. Ni à le conduire de jour.

Et ç'aurait l'air louche si nous le sortions à deux heures du matin. Quatre heures et demie me semble être une bonne heure, tant qu'il fait encore nuit. Comme un routier qui démarre tôt le matin. (J'enfilai des gants et remis la combinaison) Je vais couper les voitures de Huevo en morceaux et je ne serais pas contre un petit coup de main.

- J' imagine que c'est à moi de jouer, dit Hooker.

Je consultai ma montre : six heures moins le quart.

Felicia nous attendait pour dîner à dix-huit heures.

- C'est presque terminé, annonçai-je à Hooker. Encore une heure de boulot et nous commencerons à dégager cette ferraille d'ici. Faisons une pause pour dîner et nous reviendrons terminer ce soir.

Hooker contemplait les voitures mises en pièces.

- Quel tas de merdouilles ! Il nous faudra un camion-benne pour nous en débarrasser.

- Laisse tomber. Pas question de voler un camion-benne. Je vais la charger morceau par morceau dans le 4 x4.

- ça me va, acquiesça Hooker. Il nous faudra des journées entières pour le faire et, entre-temps, j'arriverai bien à me serrer contre toi dans le petit lit d'invités de Felicia.

Je sentis une douleur sourde battre derrière mon œil gauche. J'allais voler un camion-benne, c'était évident.

Telle que je la voyais, ma vie était désormais divisée en deux parties : l'avant-Hooker et l'après-Hooker. L'avant-Hooker avait été beaucoup plus sain que l'après-Hooker.

Hooker avait fait ressortir mon côté zinzin.

- Si on m'arrête et qu'on m'envoie en prison, je ne t'adresserai plus jamais la parole, dis-je à Hooker. Plus jamais !

Nous prîmes la voiture pour couvrir la courte distance jusque chez Felicia, et Beans devint tout excité à la minute où nous ouvrîmes sa porte. Ses yeux s'illuminèrent son museau se releva, se contractant dans un mouvement convulsif, puis de la bave sortit de sa gueule et déborda par-dessus ses lèvres tombantes.

Hooker se pencha vers moi.

- Cette maison empeste le porc grillé et le pain frit.

Beans doit croire qu'il est arrivé au buffet à volonté du paradis des chiens.

Felicia se rua vers nous.

- Pile à l'heure, dit-elle. Tout le monde a hâte de vous rencontrer. Laissez-moi vous présenter. Voici ma cousine Maria. Et mon autre cousine Maria. Et les deux filles de Maria. Et Eddie, mon bon voisin. Et son garçon. Et Loretta, ma soeur. Et voici Joe et Lucille, la femme de Joe. Et là-bas, c'est Marjorie et son mari. Ce sont de grands fans. Et vous connaissez déjà ma fille Marie-Elena et ma sœur Lily.

Beans sautait partout comme un lapin; les odeurs de nourriture et tout ce monde, ça le rendait fou. J'avais raccourci la laisse que j'avais entourée autour de mon poignet, et il me tirait en avant, se rapprochant de plus en plus du porc.

Hooker papotait et signait des autographes. Pas la peine de compter sur lui. Je me braquai, me penchant en arrière, mais Beans m'avait déséquilibrée et m'entraînait vers la salle à manger, avec une détermination implacable. Je tendis le bras, m'accrochai à la ceinture du jean de Hooker et la serrai bien fort.

- Chérie, me dit-il en passant un bras autour de mes épaules, tu vas devoir attendre ton tour!

- C'est ton foutu chien !

Beans se jeta sur une petite femme ronde qui portait un bol de haricots et une saucisse et planta ses deux pattes avant en plein dans son dos. Ils tombèrent par terre dans un ouaf ! de Beans et un oooooof de la femme.

De la nourriture vola partout. Le chien s'affala sur la femme et ne fit qu'une bouchée de la saucisse qui avait atterri dans ses cheveux.

Hooker dégagea Beans de force, souleva la femme par les aisselles et l'aida à se relever.

- Désolé, lui dit-il. Il est espiègle.

- - Vous devriez l'enfermer au zoo, rétorqua la femme en épongeant la sauce de son chemisier. Qu'est-ce que c'est que ça? On dirait un yack. Un Chewbacca (Elle passa la main sur sa tête) C'est quoi, cette chose collante dans mes cheveux?

C'était une petite boule de bave de chien.

- Ça doit venir de la cocotte, lui dis-je en attirant Beans avec un petit pain.

- Venez manger avant que ça ne refroidisse ! lança Felicia.

Elle avait rallongé sa table au maximum. Le moindre centimètre était occupé par des saladiers - de riz, haricots, pain frit, porc grillé, patates douces, marmites de fruits, poulet...

et on ne savait quoi.

Maria me passa une assiette de gâteaux frits aux patates douces.

- Alors, et ce Mexicain de la course automobile qui s'est fait tuer?

On ne parle plus que de ça aux infos. (Elle se tourna vers Hooker) Le connaissiez-vous?

- Seulement de loin.

- Il paraît qu'il s'est fait mettre en pièces par un monstre des marais cannibale.

Hooker et moi jetâmes un coup d'œil à Beans sous la table. Il léchait ses parties intimes en faisant de gros snorks ! mouillés.

- Salaud de veinard ! me chuchota Hooker. Chaque fois que j'essaie de faire pareil, je me casse le dos !

- Je me demande comment ce monstre des marais a pu arriver à South Beach, lança Loretta. J'ai la chair de poule rien que d'y penser!

- Oui, et comment a-t-il pu trouver tout ce film étirable ? Il aurait cambriolé un supermarché? Personnellement, je ne crois pas à la version du monstre des marais.

- Quoi d'autre? demanda Loretta.

- Un loup-garou.

- Comment le loup-garou aurait-il trouvé le film étirable ?

- Simple, répondit Maria. Il mange le type, seulement le type est trop gros pour qu'il le finisse en un seul repas. Il y a beaucoup de restes, d'accord? Donc, quand le soleil se lève, le loup-garou se transforme en homme, l'homme va au magasin acheter du film étirable et enveloppe le mort pour qu'il ne pourrisse pas.

- ça se tient, concéda Loretta.

Felicia fit le signe de croix et passa le pain frit à son Voisin.

- S'il l'a enveloppé pour qu'il ne pourrisse pas, alors pourquoi l'a-t-il laissé au restaurant? demanda Lily.

- Il a dû changer d'avis, rebondit Maria. Peut-être que le loup-garou a eu une indigestion. Comme quand je mange trop de chili et que j'ai des brûlures d'estomac.

Le mari de Felicia ouvrit une autre bouteille de vin.

- Ce n'était pas un loup-garou. La lune n'était pas pleine, et les loups-garous ont besoin d'une pleine lune.

- En es-tu sûr? s'enquit Maria. Je pensais qu'il leur en fallait juste un quartier? Voyait-on beaucoup de lune quand ce type s'est fait tuer? Quelqu'un le sait-il?

- Je vais vous montrer une lune, lança Luis. Quelqu'un veut voir une lune?

- Non, répondit tout le monde.

Personne ne voulait voir la lune de Luis.

Deux heures plus tard, nous étions encore à table.

Hooker et moi étions nerveux tant nous étions pressés de retourner à l'entrepôt. Difficile de se détendre alors que le camion se trouvait juste à côté d'un tas de métal qui était jadis deux voitures de course.

- C'était super, dis-je à Felicia, mais Hooker et moi devons retourner travailler.

- Et le dessert? protesta Felicia. Je n'ai pas encore apporté le dessert !

- Nous reviendrons pour le dessert. Beaucoup plus tard.

- Voulez-vous que je vous accompagne? proposa Gargantua.

Gargantua tenait le bar et on aurait dit qu'il avait plus bu que servi à boire.

- On va te laisser ici, mon pote, indiqua Hooker. Il faut un corps qui reste dans les parages pour protéger la propriété.

- C'est moi, dit Gargantua. Je suis le protecteur de la propriété.

Il s'avère que l'on travaille bien moins vite quand on a le ventre plein de porc et de pain frit.

Il était près de vingt-deux heures et je me débattais avec le dernier morceau de métal quand Felicia ouvrit la porte et jeta un coup d'œil furtif.

- C'est moi, fit-elle. Je vous ai apporté du dessert. Mais j'ai peur d'entrer et que le toutou me saute dessus.

- C'est bon, dit Hooker. Il dort dans le salon du camion. C'était largement l'heure d'aller se coucher pour lui.

C'était largement l'heure d'aller se coucher pour moi aussi. Démonter une voiture est un travail physique éreintant, et j'étais crevée.

Hooker ferma la porte du salon et nous allâmes aider Felicia. Elle portait deux sacs d'épicerie et avait un journal fourré sous le bras.

- J'ai apporté le journal, annonça-t-elle. Il y a un grand article sur le mort. Je ne savais pas si vous l'aviez vu.

- Dit-il que c'est un monstre des marais qui l'a tué ? demanda Hooker.

- Non. Le légiste croit que l'homme a été attaqué par un gros chien. Et qu'il était déjà mort quand le chien l'a attaqué.

- Temps de mettre les voiles illico, décréta Hooker.

J'acquiesçai, mais nous ne pouvions pas partir avant d'avoir tout nettoyé.

- Qu'est-ce que c'est ce tas de trucs? fit Felicia.

- Des morceaux de voiture, lui expliqua Hooker.

- Vous assemblez une voiture?

- Non. Nous avons démonté une voiture. Maintenant Il faut que

nous nous débarrassions de ces morceaux.

Felicia sortait des barquettes de son sac et les déposait sur une boîte à outils.

- Ça fait beaucoup de morceaux. Comment allez vous vous en débarrasser?

- Camion-benne, répondit Hooker.

- Vous en avez un?

- Pas encore.

La dernière chose qu'elle extirpa du sac fut un thermos de café et deux tasses.

- Je connais quelqu'un qui en a un, annonça Felicia.

L'oncle de Rosa possède un dépôt de ferrailleur. Il a un beau gros camion-benne. (Felicia avait son sac à son bras. Elle en sortit son portable et composa un numéro) Mangez votre dessert et je vous trouverai le camion-benne.

- Nous ne voulons plus mêler personne à cela, déclara Hooker.

- Ne t'inquiète pas, nous resterons discrets.

Je servis le café, et Hooker et moi dévorâmes le dessert. Des bananes inondées de rhum, une espèce de gâteau aux fruits recouvert de crème fouettée, des boules de pâte à pain frites nappées de sucre à la cannelle, un gâteau au chocolat qui avait apparemment été trempé dans de l'alcool, un assortiment de petits cookies, et un genre de parfait à base de crumble, de fruits, de crème fouettée et de liqueur.

- C'est la première fois qu'un dessert me fait prendre mon pied, dis-je à Hooker. Ma vie est nulle, mais, d'un seul coup, je me sens super-heureuse.

Hooker me jeta un regard de biais.

- Heureuse comment?

- Non, pas à ce point-là.

Il laissa échapper un soupir.

- Tu ne profiterais pas de moi dans un état ébriété, n'est-ce pas ?

- Chérie, je pilote des voitures de course. Evidemment que je profiterai de ton état d'ébriété. C'est quasi obligatoire.

Un moteur de camion gronda devant l'entrepôt et nous entendîmes le coup strident d'un avertisseur.

- C'est Rosa, annonça Felicia en se rendant près des portes roulantes. Je la fais entrer.

- Demande-lui de reculer, dit Hooker. Je vais éteindre des lumières.

La porte du milieu s'ouvrit et nous vîmes les feux de stop rouges d'un immense camion-benne. Calibre industriel.

- La voie est libre ! hurla Felicia. Vas-y doucement.

Le camion entra doucement dans l'entrepôt, s'arrêta à quelques mètres du tas de métal.

Felicia appuya sur le bouton qui fit redescendre la porte roulante.

La portière conducteur s'ouvrit et Rosa descendit d'un pas allègre.

Elle portait des talons de dix centimètres en plastique transparent et strass fantaisie, une jupe moulante en spandex noir, et un pull rouge à l'encolure très dégagée qui révélait une très grande partie de son décolleté.

- J'étais de sortie quand tu m'as appelée, dit-elle à Félicia. Vous me devrez une fière chandelle : ma vie amoureuse est fichue !

Hooker souriait, mains dans les poches, et se balançait sur ses talons.

- Où as-tu appris à conduire un camion-benne? lui demanda-t-il.

- Mon premier mari était chauffeur routier. Je faisais la route avec lui de temps en temps. Et parfois j'aidais mon oncle dans son dépôt de ferrailleur. Il vaut mieux savoir faire plein de choses différentes dans la famille.

On entendit un klaxon devant l'entrepôt.

- C'est sûrement mon oncle, annonça Rosa. Je lui ai dit que tu dédicacerais son chapeau si jamais il nous prêtait le camion.

Je sentis Hooker faire une grimace mentale.

- Tu ne lui as pas parlé du transporteur, n'est-ce pas ? s'enquit Hooker.

- Non, je lui ai dit que ce qui se passait ici était top-secret et qu'il ne pouvait pas entrer, Il t'attend dehors.

Rosa, Felicia et moi commençâmes à jeter des morceaux de métal dans le camion-benne, et Hooker galopa vers la porte avec un crayon. Il l'ouvrit et recula aussitôt.

- Rosa ! Il y a au moins cinquante personnes !

- Exact, répondit Rosa. Tu es tellement populaire ! Tout le monde t'aime. Mais dépêche-toi, parce que l'on te garde les gros morceaux bien lourds à mettre dans le camion.

Vingt minutes plus tard, Rosa se rendit à la porte, l'ouvrit et passa la tête dehors.

- Hé, monsieur Rock Star, tu veux bien arrêter de signer des autographes et venir nous aider?

J'entendis Hooker hurler derrière la porte ouverte.

- Il y a de plus en plus de monde ! D'où viennent tous ces gens?

- Hé, vous tous ! cria Rosa. Vous feriez mieux de retourner chez vous et de laisser Hooker rentrer. Il y a des bimbos qui l'attendent ici ! Felicia gloussa.

- J'imagine que c'est nous, les bimbos !

Je ne trouvais pas ça drôle. J'avais été sa bimbo.

Des rires et des applaudissements filtrèrent par la porte ouverte. Hooker entra d'un pas allègre et Rosa verrouilla la porte derrière lui. On chargea non sans mal les morceaux lourds dans le camion, avant d'enlever écrous et boulons épars, puis on jeta les rebuts avec les

autres preuves du crime dans le camion.

Rosa grimpa dans la cabine et mit le contact.

- J'apporte ça dans le dépôt de mon oncle. Demain, ce sera compacté en un morceau aussi petit qu'un pain rond.

- Nous te suivons, dis-je.

- Vous n'êtes pas obligés, répondit Rosa. Mon cousin Jimmy attachera les chiens et me fera entrer.

Nous éteignîmes les lumières dans l'entrepôt et Felicia ouvrit la porte roulante. Rosa alluma ses feux, le camion-benne sortit de l'entrepôt dans un grondement puis tourna à gauche dans la rue. Felicia referma la porte, et nous rallumâmes les lumières dans l'entrepôt. Je rangeai le thermos et les barquettes de gâteaux dans les sacs et accompagnai Felicia à sa voiture.

- Merci, dis-je. J'apprécie vraiment ton coup de main. Ça ne s'est pas passé exactement comme prévu.

- Tu veux dire, avec le cadavre? C'est bon. Nous travaillons dans la vente de fruits en gros. Ce n'est pas la première fois que je dois nettoyer derrière un cadavre. Je vous vois au petit déjeuner.

J'opinaï d'un air hébété et consultai ma montre. Le petit déjeuner n'était pas si loin. Hooker et moi rangeâmes les outils dans les chariots et les poussâmes sur le pont élévateur. Je le remontai jusqu'au plancher inférieur et déchargeai les chariots dans l'allée étroite du camion. Nous sécurisâmes les chariots puis les portes coulissantes. J'appuyai sur le bouton qui, comme par magie, relevait le pont élévateur et observai ce dernier se mettre en place dans la porte arrière du camion avec un long glissement. Puis je tirai le cordon d'alimentation et débranchai la servocommande que je rangeai dans le compartiment extérieur. Nous traversâmes l'entrepôt en nous assurant que nous le laissions dans l'état dans lequel nous l'avions découvert. Pas de pièces détachées ou d'outils qui traînaient et que la police risquerait de trouver.

Hooker regarda sa montre.

- Quatre heures, déclara-t-il. Sortons le camion d'ici et finissons-en. Je suis mort de fatigue, passe-moi l'expression.

- Veux-tu que je t'aide à sortir de l'entrepôt? proposai-je.

- Ça va. Eteins les lumières.

- Tu ne verras pas la porte.

- J'ai des yeux de chat.

J'éteignis les lumières dans l'entrepôt et me mis sur le côté, observant Hooker déplacer le camion. Il évalua mal la porte d'une quinzaine de centimètres et cabossa le coin arrière gauche de la remorque.

- Tu avais peut-être raison à propos des lumières, dit-il en faisant avancer le camion, J'allumai les lumières : Hooker fit un autre essai et

réussit enfin à passer la porte. Une fois dans la rue, il se mit au ralenti. Je m'assurai que l'entrepôt était bien fermé, courus au 4 x 4 et me rangeai derrière Hooker.

Toute personne à moitié intelligente aurait eu des palpitations et mal au ventre à ce moment-là. Moi, j'étais trop fatiguée pour être flippée. J'avais le dos douloureux et très peu de choses se passaient dans ma tête. Je suivis Hooker sur pilote automatique, désirant simplement que cela se termine.

Il sortit de Little Havana et emprunta la route 95 en direction du nord, vers l'autoroute qui s'étirait devant lui, sombre et interminable. Des camions passaient sporadiquement dans l'obscurité - dont seuls les phares et les feux de stationnement étaient visibles - et avançaient en procession, telle une file spectrale.

Au bout de quinze kilomètres, Hooker sortit de l'autoroute, trouva un petit centre commercial où il gara le camion. Je me rangeai derrière lui et sortis du 4 x 4 d'un bond, le moteur tournant encore. J'ôtai le papier aluminium du GPS, fis un signe du pouce fatigué à Hooker pour lui signifier que tout allait bien, nous montâmes dans le 4 x 4 et reprîmes l'autoroute.

J'étais au volant et Hooker, les yeux fermés, affalé dans le siège à côté de moi.

- Nous sommes les gentils ou les méchants? me demanda-t-il.

- Dure question. Au début, nous étions les gentils. Nous avons sauvé Gargantua.

Ensuite, tout ça tombe dans la zone d'ombre.

- Au moins, c'est fait et nous nous sommes débarrassés de toutes les preuves sans nous faire prendre. Nous avons été prudents. Nous avons utilisé des gants. Nous avons tout nettoyé derrière nous. Nous avons compacté les voitures. Personne ne fera le rapprochement avec nous.

Je me garai sur une place derrière la maison de Felicia.

On traversa le petit jardin en titubant, avant de monter jusqu'à notre chambre. Il s'affala sur le lit. Je m'affalai sur lui.

- Je suis trop crevée pour me déshabiller, soulagai-je. J'arrive à peine à respirer.

- Tu ne me le fais pas dire, répliqua Hooker. Je suis trop crevé pour te déshabiller.

5.

J'étais entortillée à Hooker quand je me réveillai, nos jambes entrelacées, mon nez coincé sous son menton. Il dormait encore, d'un souffle long et régulier. Je regardai ma montre : il était presque neuf heures.

- Hé, lui dis-je. Réveille-toi ! Il est presque neuf heures: et Beans devrait sortir faire pipi.

Hooker ouvrit un œil à moitié.

- O.K. Donne-moi juste une minute.

- Ne t'avise pas de refermer les yeux ! Je te connais. Tu vas les refermer et te rendormir. Et Beans aurait dû sortir depuis une heure.

- Il ne se plaint pas, répondit Hooker.

Je passai la chambre en revue.

- C'est parce qu'il n'est pas là.

- Peut-être que Felicia est venue le chercher.

Une minuscule mais horrible vrille de panique s'enroula dans mon ventre.

- Hooker, te souviens-tu si Beans est revenu à la maison avec nous ? Hooker ouvrit les deux yeux.

- Non.

- Te souviens-tu l'avoir vu avec nous dans le 4 x 4 ?

- Non.

Nos regards se croisèrent.

- L'as-tu même fait sortir du camion? lui demandai-je. Il dormait dans le salon. Tu l'as enfermé quand Felicia est venue nous aider.

- Ne me dis pas que je l'ai laissé dans le camion, geignit Hooker, les mains sur les yeux.

Je dors encore et c'est un cauchemar, hein? Bon Dieu, pince-moi !

Je mordis ma lèvre inférieure.

- Je vais vomir.

- Merde ! s'écria Hooker en se levant et cherchant ses chaussures. Je n'y crois pas, bordel! Nous avons fait tellement attention à ne pas laisser d'empreintes et nous oublions le chien ! J'avais les clés du 4 x 4 dans une main et l'autre sur le bouton de porte.

- On le trouvera peut-être avant la bande de Huevo.

Je conduisis car Hooker ne pouvait pas se permettre de perdre son permis en faisant du cent sur l'autoroute.

Je pris la bretelle de sortie sur deux roues et laissai un mètre de gomme en freinant comme une folle sur le parking du centre commercial où nous avions garé le camion de Huevo.

Le 4 x 4 s'arrêta dans une secousse, et Hooker et moi restâmes assis

dans un silence glacial.

Pas de camion.

Hooker posa les yeux sur moi.

- Tu ne vas pas pleurer, n'est-ce pas ? Je chassai mes larmes d'un battement de paupières.

- Non? Et toi?

- J'espère pas. J'aurais l'impression d'être une vraie minette.

- Il faut que nous retrouvions Beans.

- Ouais, et Beans n'est pas notre seul problème. Nous venons de dire à l'équipe de Huevo que nous avons volé leur camion et que nous nous sommes tirés avec leurs voitures. Et de signaler au type qui a tué Oscar Huevo que nous avons trouvé Huevo enveloppé comme un jambon de Noël.

- Tu as de gros problèmes. Ils vont partir à ta recherche.

Heureusement que je ne suis pas mêlée à tout ça.

- Je leur dirai que c'était ton idée.

Je souris à Hooker. ç'avait beau être un enfoiré question fidélité, je savais qu'il me protégerait jusqu'à son dernier soupir.

- Que faisons-nous maintenant?

- Si ça se trouve, ils ne sont pas loin devant nous. On pourrait partir vers le nord et les rattraper. Si ça se trouve, ils ne savent même pas que Beans est dans le salon. Il est peut-être possible d'entrer furtivement et de récupérer Beans pendant leur pause déjeuner.

Je sortis la voiture du parking et tournais vers l'entrée de l'autoroute lorsque le portable de Hooker sonna.

- Ouais ? dit-il. Hun-hun. Hun-hun. Hun-hun.

Et il raccrocha.

- Qui c'était?

- Je ne sais pas, il ne m'a pas donné son nom. Il m'a dit que j'étais une espèce de pourriture d'avoir abandonné mon chien. Que je ne méritais pas d'avoir un super-chien comme Beans. Et qu'il allait me tuer. (Hooker s'avachit sur la banquette) Je n'arrive pas à croire que j'ai laissé Beans dans le camion.

- Nous étions crevés. Nous n'étions pas en état de réfléchir.

- ça n'excuse rien. C'est de Beans que nous parlons. Beans c'est... la famille. Il est spécial. Et il est un peu bête. Comment va-t-il se débrouiller sans moi?

- Eh bien, au moins le tueur aime bien Beans. C'est une bonne chose, non?

- Bien sûr qu'il aime Beans. Comment pourrait-on ne pas aimer Beans ? Je te le dis, c'est la guerre. Fini, M. Gentil. Je vais récupérer mon foutu chien. Je vais trouver ce voleur de Beans et je vais la lui jouer à la flamme bien moyenâgeuse. Oscar Huevo ne sera pas le seul avec des trous de balles et des traces de dents. Ce kidnappeur à la con

est mort.

- Tu m'as l'air un peu à bout, lui dis-je. Nous devons récupérer Beans, mais tu as peut-

être intérêt à te détendre. Tu ne voudrais rien faire d'irréfléchi, pas vrai?

- Ai-je jamais rien fait d'irréfléchi ? hurla Hooker. Ai-je l'air sur le point de commettre une imprudence?

- Ouais. Ton visage est archi-rouge, et tes yeux sont fous. Si nous parlions de tout cela devant un petit déjeuner ? Je peux même trouver un resto qui possède un défi-brillateur, au cas où tu aurais une crise cardiaque.

- Je n'ai pas faim. Je veux juste récupérer mon foutu chien.

- Bien sûr, je le sais, mais il nous faut un plan. Et tu réfléchirais mieux si tes yeux ne sortaient pas autant de leurs orbites !

- Mes yeux sortent de leurs orbites?

- S'ils continuent, ils vont rouler par terre.

Je me garai devant le premier restaurant que je vis et installai Hooker dans une alcôve. Il commanda une omelette au jambon et au fromage, du bacon, des pancakes, des frites maison, du jus de fruits, un café et un petit pain au jus de viande. Heureusement qu'il était trop énervé pour avoir faim, sinon il aurait dévalisé la cuisine et le restaurant aurait dû fermer.

Hooker avait les yeux plissés la bouche serrée et il tapotait de colère sa fourchette contre la table.

J'ôtai fermement le couvert de sa main.

- Le tueur avait-il un accent ? Avait-il l'air mexicain?

- Non. Pas d'accent.

- A-t-il précisé quand il allait te tuer?

- Il n'a pas donné de détails.

- Y avait-il des bruits de fond? Peux-tu deviner où il se trouvait?

- On aurait dit qu'il conduisait. J'entendais Beans souffler.

- T'a-t-il donné une indication sur sa destination?

- Non. Rien.

Les plats arrivèrent et Hooker attaqua son omelette. Je bus mon café et contemplai ma tasse vide. Je cherchai la serveuse des yeux, mais ne la trouvai pas.

- As-tu toujours eu ce problème de serveuse ? s'enquit Hooker.

- Seulement quand je suis avec toi.

Hooker échangea sa tasse contre la mienne. La serveuse apparut et la lui remplit.

Je mangeai les céréales que j'avais commandés et bus un autre café. Une larme glissa sur ma joue et tomba sur le dessus de table en Formica. Floc !

- Oh merde ! s'écria Hooker en tendant la main et en prenant

délicatement mon visage entre ses mains. (Il essuya les larmes sur ma joue avec son pouce) Je déteste quand tu pleures.

- Je m'inquiète pour Beans, j'essaie de ne pas péter les plombs, mais je me sens supermal. Je parie que nous lui manquons.

- Je m'inquiète pour lui, moi aussi, acquiesça Hooker, Et maintenant un type veut me tuer.

Je refoulai mes larmes en reniflant.

- Oui, mais tu mérites de mourir.

- Bon Dieu, tu sais vraiment être rancunière.

- Une femme méprisée.

- Chérie, je ne t'ai pas méprisée. J'ai juste fricoté avec une vendeuse.

- Il y a eu des photos sur Internet !

Le portable de Hooker sonna.

- 'lô, dit-il. Hun-hun, hun-hun, hun-hun.

Il raccrocha et je le regardai en arquant les sourcils.

- Alors ?

- C'était Ray Huevo... le frère cadet éploré d'Oscar le décédé. Tu te souviens, Ray, le frère que le monstre des marais n'a pas mangé. Le frère que tu as vu sur le circuit avec Cheval et Crâne d'oeuf. Le frère qui, indubitablement, connaît la progéniture de Satan qui détient mon chien. Il veut récupérer ses voitures.

- Ça peut poser problème. Ça le dérangera si elles font la taille d'un petit pain rond?

- Récapitulons, dit Hooker. Quelqu'un a tué Oscar Huevo, l'a enveloppé dans du film étirable, et fourré dans un local de stockage dans le camion. Nous supposons que c'était une blague pour initiés, mais la vérité, c'est que ces camions ne sont pas verrouillés et que n'importe qui peut y entrer et y abandonner un corps.

- Pas tout à fait vrai. Il te faut un laissez-passer du garage pour pénétrer dans la zone réservée aux camions.

- Ce qui réduit le nombre à quelques milliers.

- D'accord, donc un tas de gens y ont accès. Ce n'est toutefois pas aussi simple. Ils ont dû apporter le corps d'une façon ou d'une autre, car il n'y avait pas de sang dans le camion. Même s'ils ont nettoyé à fond, je pense que nous aurions vu du sang ou des traces de lutte. Même s'ils l'avaient tué en dehors du camion, et traîné à l'intérieur, nous aurions trouvé du sang. Et il était nu, en érection... Bon d'accord, j'imagine que ça a pu se passer dans le camion.

- Impossible, décréta Hooker. Il n'avait pas de chaussettes.

Personne ne prend la peine de retirer ses chaussettes pour faire crac-crac dans un camion.

Je posai mes yeux sur lui.

- Non pas que je le sache par expérience personnelle, clarifia-t-il.

- D'après le journal, la dernière fois que l'on a vu Oscar Huevo, il dînait avec Ray.

C'était samedi soir. Les frères avaient l'intention d'assister à la course, mais un seul y est allé. Personne n'a vu Oscar sur le circuit. Un portier se souvient qu'il était sorti marcher après dîner. Personne ne se rappelle l'avoir vu revenir de sa balade.

Hooker finit ses pancakes et attaqua le petit pain.

- Alors comment ont-ils mis le corps dans le camion sans se faire remarquer? Un transporteur est toujours entouré d'une certaine effervescence. De plus, ils n'ont pas pu l'y conduire à l'aide des voiturettes de golf. Elles s'arrêtent au portail.

- Peut-être qu'ils l'y ont emmené après la course. Souviens-toi, le transporteur de la 69

a été le dernier à partir car ils attendaient une pièce. Quelqu'un a dû faire passer le corps en fraude à cet instant. À un moment donné, les règles sont moins strictes : les voiturettes et camionnettes peuvent entrer dans la zone garage.

- Et l'arrière du camion était encore ouvert quand nous avons promené Beans. Ils avaient sorti le chariot à outils pour pouvoir y bosser.

- Ça m'a l'air un peu tordu, mais pourquoi pas, fit Hooker, c'est possible. D'où la question numéro deux : Ray Huevo vient d'appeler et m'a dit que « tout serait pardonné s'il récupérerait simplement ses voitures » Pourquoi dirait-il une chose pareille ? S'il sait que j'ai piqué son camion, pourquoi n'irait-il pas à la police?

- Parce que Huevo sait qu'Oscar était planqué dans le camion. Et il sait que tu sais qu'il sait?

- Ça fait beaucoup de « sait » (Il reprit un peu d'omelette.) Et pour quelle raison Ray s'intéresse-t-il tant aux voitures? D'après ce que j'avais compris, les voitures ne l'enchantaient pas plus que ça.

- Elles restent la propriété de Huevo.

Hooker secoua la tête.

- C'est trop bizarre sa promesse de pardon si je rends les voitures. Je pourrais comprendre qu'il essaye de me tuer. Et je pourrais comprendre qu'il essaye d'acheter mon silence ou de me faire chanter pour que je me taise.

- Difficile de te faire chanter. La presse fait sécher tout ton linge sale en public.

- Ouais, acquiesça Hooker. Et j'ai bien trop d'argent pour qu'ils puissent m'acheter.

- Regardons les choses en face. Il ne te pardonnera pas. Il te dit ça uniquement pour te donner un faux sentiment de sécurité. Il va te tuer. Son homme de main s'est déjà vendu.

- En fait, le kidnappeur de Beans n'a pas dit pourquoi Il voulait me

tuer. Et s'il agissait indépendamment de Ray Huevo, histoire de s'amuser à tuer ceux qui oublient leur saint-bernard dans un camion.

Hooker avala son dernier morceau de bacon et recula de la table.

- Tu n'as pas l'air trop inquiet, lui dis-je.

- Si seulement j'arrivais à faire passer ma fréquence cardiaque sous le niveau de la crise cardiaque, j'aurais l'air encore moins inquiet.

- Nous devrions en parler à quelqu'un de la Nascar.

- Peux pas, répondit Hooker. Je serais fini en tant que pilote. Et la course automobile, c'est tout ce que je sais faire.

- Ce n'est pas tout ce que tu sais faire.

Il se fendit d'un grand sourire.

- Chérie, tu flirtes.

- J'essaie juste de te remonter le moral.

Il demanda l'addition.

- ça marche.

Je n'ai jamais été la dingue de la famille. Bill, mon petit frère, a eu cet honneur. J'étais celle qui était sortie de l'université bardée d'un diplôme d'ingénieur et qui avait ensuite occupé un boulot stable et pépère dans une compagnie d'assurances rasoir. J'étais celle sur qui l'on pouvait compter, qui arrivait à l'heure pour le dîner du dimanche et qui se rappelait les anniversaires. Jusqu'à Hooker. Aujourd'hui, je travaille pour la Stiller Racing et j'arrive à égalité avec mon frère quand il s'agit de décrocher le titre de franc-tireur de l'année.

Hooker conduisait. J'étais sa passagère et regardais le monde défiler. Le petit déjeuner était une demi-heure derrière nous. Miami nous attendait.

- Alors, dis-je. Et maintenant? Hooker passa la barrière de péage et prit la voie express est-ouest.

- Je veux récupérer mon chien.

- J'ai l'impression que l'on va à South Beach.

- Ray Huevo a dit qu'il se trouvait sur le bateau de la société.

J'imagine que c'est l'endroit idéal pour commencer à chercher Beans. C'est une chose de voler une voiture. C'en est une autre de piquer un chien. Et ce n'est même pas un chien normal. C'est Beans.

- Il n'a rien dit sur le fait que les trous dans l'épaule de son frère correspondaient aux crocs de ton chien?

- Il n'a parlé ni de son frère ni de mon chien. Il voulait juste récupérer ses voitures.

- Ne trouves-tu pas ça bizarre?

- Ça me fiche la chair de poule, oui !

- Penses-tu qu'il y ait une chance infime que Ray ne soit pas cordial?

- Sadix et sa petite amie sont en train de fêter sa victoire sur ce bateau. Et il y a tout l'équipage. Je ne m'attends pas à ce qu'ils

m'invitent à déjeuner, mais je ne pense pas non plus qu'ils me tirent dessus. Je ne sais pas au juste ce que je vais faire, mais je ne vois pas non plus par où commencer.

Vingt minutes plus tard, le 4 x 4 était garé sur le parking du Monty's et j'étais au coude à coude avec Hooker sur le passage piétons qui longeait South Beach Harbor.

Hooker me regardait, tout sourire.

- Je pensais que tu attendrais dans la voiture.
- Il faut bien que quelqu'un surveille tes pauvres fesses.
- Je pensais que mes fesses ne t'intéressaient plus.

Je plissai les yeux.

- N'en rajoute pas !

Hooker me tira vers lui et m'embrassa. Ce n'était pas un baiser sexy et passionné. C'était un baiser souriant.

Hooker n'était pas du genre à cacher ses pensées et émotions. Vous devinez toujours ce qu'il avait dans la tête.

Et, je le savais par expérience, si je faisais durer ce baiser, il se transformerait en baiser sexy.

La testostérone compensait largement la fourberie qui manquait à Hooker.

- Arrête, lui dis-je en me détachant du baiser et en reculant d'un bond.

- Ça t'a plu.

- Non !

- O.K., laisse-moi réessayer. Je peux mieux faire.

- Non ! (Je me retournai et me protégeai les yeux de la main, cherchant le port) Quel est le bateau de Huevo ?

- Le gros au bout de la jetée, juste après le bureau du maître de cale.

- Celui avec le triple pont ?

- Ouais.

- Pas d'hélicoptère, constatai-je. Huevo a joué les radins.

- C'est juste parce qu'il n'est pas sur le pont. Huevo possède une flotte d'avions et d'hélicoptères.

- Il a aussi des vigiles. Es-tu sûr de ne pas vouloir faire ça par téléphone ?

Hooker me prit la main et m'attira contre lui.

- Chérie, je ne fais jamais ça par téléphone.

Je n'y connais pas grand-chose en bateaux; de fait, je trouvais le yacht de Huevo immense et joli. Trois ponts de fibre de verre d'un blanc nickel, agrémentés d'une rayure bleue qui faisait toute la longueur du premier pont, les fenêtres en verre noir. Une passerelle allait du bateau au dock et un membre de l'équipage en uniforme montait la garde en haut de la passerelle.

Je suivis Hooker sur la passerelle et tâchai d'avoir l'air calme quand il annonça à l'homme que nous étions venus voir Ray Huevo. Au minimum, je redoutais que ce soit mortellement gênant. Au maximum, que ce soit fatalement la fin.

Ce matin, dans les mêmes vêtements que ceux dans lesquels j'avais dormi, je m'étais levée d'un bond et avais couru à la voiture. Je m'étais contentée de me coller une casquette sur la tête, sans penser à mon maquillage. J'avais le sentiment que je me sentirais bien plus courageuse si j'avais pris une bonne douche et enfilé un jean propre.

Ray possédait un bureau sur le deuxième pont. Il s'y trouvait et leva les yeux quand nous entrâmes. L'air pas lionne. Ennuyé, peut-être. Comme Ricky Ricardo quand Lucy a fait quelque chose d'idiot ! En fait, il ressemblait beaucoup à Ricky Ricardo. Même teint.

Cheveux foncés, épais. Bien charpenté. Difficile d'évaluer sa taille. Il nous fit signe de nous asseoir, mais Hooker et moi restâmes debout.

- Je cherche mon chien, annonça Hooker. L'avez-vous vu ?

- Je cherche quelque chose moi aussi, répliqua Huevo. Peut-être vaudrait-il mieux que la jeune femme attende dehors un moment.

Hooker me regarda et sourit. Agréablement calme.

- No problemo. Ça te dérange ?

Je sortis du bureau, fermai la porte derrière moi, restai de l'autre côté et tâchai d'écouter, mais je n'entendis pas grand-chose. Quelques minutes plus tard, quatre hommes baraqués passèrent devant moi d'un bon pas et entrèrent dans le bureau. Un instant plus tard, ils accompagnèrent Hooker dehors, le soulevèrent, le firent passer par-dessus bord et le jetèrent dans l'eau. Il atterrit dans un grand plouf et disparut sous la flotte.

Puis une main enserra ma nuque. Je poussai un cri perçant et me retrouvai nez à nez avec Cheval. Ses yeux étaient plissés et sa bouche se tordait en un sourire flipant et édenté. Il approchait de la cinquantaine et on aurait dit qu'il s'habillait chez Big and Tall. Ses lèvres étaient épaisses et ses yeux rapprochés. Ses cheveux foncés étaient coupés court.

Comme je l'avais vu avec des jumelles sur le circuit, je savais qu'il avait un tatouage dans la nuque. Un serpent, je crois.

- Eh bien, regardez qui est là ! lança-t-il. J'étais censé partir à ta recherche, mais tu montes à bord avec ton petit ami. La jolie petite mouche qui vole droit dans la toile d'araignée.

J'essayai de reculer, mais son étreinte se resserra.

- Que se passe-t-il ? fit-il. Tu veux t'en aller ? Tu ne m'aimes pas ? Il faut peut-être que tu apprennes à me connaître, c'est tout. Et si l'on allait sous le pont pour faire connaissance ?

J'entendis Hooker refaire surface et patauger péniblement à côté du bateau. Je tournai la tête pour le voir ; Cheval colla sa main dans

mes cheveux et ramena ma tête vers lui d'un coup sec.

- Regarde-moi quand je te parle, dit-il. Personne ne t'a appris les bonnes manières?

- Lâche-moi.

- Et si je te les apprenais, les bonnes manières? En fait, c'est l'une de mes spécialités.

Tout le monde sait que je sais m'y prendre avec les femmes. Je sais les faire supplier.

Bien sûr, au début, c'est douloureux. Tu aimes souffrir?

J'ouvris la bouche pour hurler et il tira de nouveau ma tête d'un coup sec.

- Personne ne viendra si tu cries. Il n'y a que l'équipage à bord. Tous les invités sont partis faire le tour du port dans le bateau de plaisance. Voilà comment nous allons procéder. Je vais te faire très mal et tu vas cracher le morceau. Tu vas me dire tout ce que je veux savoir. Et si tu es très gentille avec moi, je te laisserai partir quand j'en aurai fini avec toi.

Des sueurs froides me provoquèrent un violent mal de ventre et je vomis d'un jet sur Cheval. La seule fois de ma vie où je vomis en fusée.

- Oh merde, dis-je. Je suis vraiment désolée.

Cheval recula d'un bond.

- Qu'est-ce que c'est que cette merde?

- Céréales et bananes.

- Espèce de salope ! Tu vas le payer !

Mon cœur barbota dans ma poitrine, puis l'instinct, poussé par la terreur, prit le dessus.

Sans réfléchir, je me retournai, enjambai la rambarde et sautai. Je coulai et bus une bonne tasse avant de me propulser à la surface et de me retrouver d'un coup à côté de Hooker.

Mon jean et mes tennis m'alourdissaient sévèrement.

- À l'aide ! haletai-je en recrachant l'eau de mer. j'coule !

Hooker m'attrapa par le devant du T-shirt et me remorqua de l'autre côté du bateau. Nous passâmes péniblement devant la proue et nous accrochâmes au dock en reprenant notre souffle. Une échelle se trouvait plus loin et nous pûmes sortir de l'eau.

Mes cheveux et mes vêtements étaient collés à moi. Mes lunettes de soleil et mon chapeau flottaient à la surface. Mon téléphone portable, encore accroché à ma ceinture, dégoulinait.

- Je déteste ça ! hurlai-je à Hooker. Je ne sais pas pourquoi je suis venue avec toi. Je savais qu'il allait se passer ce genre de chose. J'ai failli me faire torturer par le monstre à la bite de cheval! Mon portable est foutu. J'ai perdu ma casquette et mes lunettes de soleil. Et mes tennis sont trempées. C'étaient mes préférées ! Et j'aurais pu me noyer !

Hooker regardait fixement mon T-shirt trempé et souriait

- Sympa, observa-t-il.

La vie est simple quand on est un garçon. Au bas mot, tous les problèmes du monde peuvent être provisoirement oubliés en présence d'un T-shirt mouillé et de mamelons durcis par le froid. Je poussai un soupir et me frayai un chemin jusqu'au 4 x 4. Quand j'arrivai devant la voiture, je regardai par la vitre arrière vide, les dents enfoncées sur ma lèvre inférieure.

Hooker passa un bras sur mes épaules et m'enlaça.

- A moi aussi, il me manque, dit-il. (Il déposa un baiser fraternel sur le sommet de ma tête) Ne t'inquiète pas. Nous le retrouverons.

- En fait, je ne l'aimais pas autant quand il était avec nous. Mais là, je me sens supermal.

- Parfois, on ne se rend pas compte de ce que l'on a tant qu'on ne l'a pas perdu, décréta Hooker.

Chez les Ibarra, tout le monde était parti travailler à l'étal de fruits, y compris Gargantua.

Hooker et moi étions seuls à la table de la cuisine et mangions les restes de la veille. Après une bonne douche, j'avais enfilé ma seule tenue propre : un short kaki, un T-shirt blanc et des tennis blanches.

Hooker était en short, T-shirt et gongs empruntées.

- Il faut que je m'arrête quelque part pour acheter quelque chose, autre que des tongs, dit-il. Difficile d'assurer en tongs.

- Tu ne m'as pas dit ce qui s'était passé dans le bureau de Huevo.

- Il m'a demandé pourquoi j'avais volé ses voitures. J'ai dit que je ne les avais pas volées. Il m'a demandé comment mon chien avait pu atterrir dans le salon du camion si je n'avais pas volé ses voitures. J'ai dit que quelqu'un avait volé mon chien et l'avait collé dans le camion. Il a dit qu'il voulait récupérer ses voitures, j'ai dit que je voulais récupérer mon chien. Il a dit que s'il ne récupérerait pas ses voitures avant ce soir, il allait me couper les couilles et les donner à manger à mon chien. J'ai dit que moi, au moins, j'en avais des couilles. Et là, il m'a fait passer par-dessus bord.

- Bien dit.

- Dans le doute, mieux vaut tout nier.

Je le regardai fixement, songeuse.

- Je n'ai jamais nié avoir couché avec cette vendeuse, rétorqua-t-il. Je ne m'en souviens pas, c'est tout.

- As-tu des projets pour que ton anatomie reste intacte ?

- Je ne me fais pas trop de souci. J'imagine qu'il va me casser la gueule, mais il ne me coupera probablement pas les couilles parce que, dans ce cas-là, je mourrai et il ne retrouvera jamais ses voitures. Et il tient absolument à les récupérer.

- Tant que j'y pense pourquoi ne proposes-tu pas à Huevo de payer

ses voitures en échange de Beans?

- Ouais, ça m'a l'air équitable. Un million et quelques contre un saint-bernard dont le seul talent est de baver.

- Ce n'est pas son seul talent. Il dit bonjour en faisant tomber les gens. Il sait tenir debout sur trois pattes et se gratter l'oreille avec la quatrième. Et il a de jolis yeux noisette.

- Comme moi, lança Hooker. Sauf que je ne sais pas me gratter l'oreille avec la patte.

- Ouaip. Beans et toi formez le couple idéal.

Hooker m'adressa un grand sourire et attrapa son portable pour appeler Huevo, mais de l'eau s'en écoula.

- Il est mort, constata-t-il. Noyé.

- Tu ne peux pas récupérer le numéro de Huevo dans le répertoire ?

- Non, mais je peux sûrement le demander à Butch.

Dix minutes plus tard, Hooker reposait le téléphone des Ibarra sur le support du comptoir de la cuisine.

- Alors? fis-je.

- Huevo a dit qu'il ne voulait pas d'argent. Il veut les voitures.

- Peut-être que c'est la puce qu'il veut. Peut-être que tu devrais le rappeler et la lui proposer.

Hooker s'amusait avec le petit bouton du levier de vitesse que nous avions sorti de la 69. Il le retournait dans tous les sens tout en l'examinant.

- C'est une oeuvre d'art, constata-t-il. L'atelier d'usinage de Huevo a conçu cette pièce de sorte qu'elle soit solide et agréable au toucher, tout en pesant un poids minimum.

Il la déposa sur la table, côté fileté à l'envers, et il s'ensuivit un plink ! à peine audible. Un minuscule disque de métal s'en était dégagé et se trouvait sur la table.

Je le poussai avec mon doigt. Il était en argent et légèrement plus petit qu'une lentille de contact.

- On dirait une pile de montre, mais il n'a pas de marques, dis-je à Hooker. Et je ne sais pas ce qu'il fichait à l'intérieur d'un bouton de levier de vitesse.

- C'est peut-être le machin de contrôle de traction.

- Impossible. Il n'est connecté à rien. J'ai coupé le levier de vitesse en deux. Pas de fils.

Le microprocesseur doit envoyer de l'électricité dans une partie mécanique pour faire ralentir le moteur. Nous ne connaissons que deux moyens d'envoyer de l'électricité. L'un par un fil électrique. L'autre, par la foudre.

- Alors, qu'est-ce que c'est?

Je le retournai dans ma paume.

- Je ne sais pas. J'aimerais bien voir à l'intérieur, mais j'ai peur de le détruire si j'essaie de l'ouvrir. Ça ne poserait pas de problème si nous étions à Concord.

- Je ne veux pas aller à Concord. Je pense que Beans est à Miami et je ne partirai pas tant que je ne l'aurai pas retrouvé.

- Alors repérons une bijouterie.

Une demi-heure plus tard, on était au-dessus d'un présentoir de bracelets en diamants.

- La plupart des femmes me pardonneraient si je leur offrais un bracelet comme celui-ci.

- Ne te voile pas la face ! Elles prendraient peut-être le bracelet, mais elles ne te pardonneraient pas.

- Ça explique bien des choses, dit Hooker.

- Tu as gaspillé ton argent pour un tas de bracelets en diamants ?

Il se fendit d'un sourire penaud.

- J'en ai acheté quelques-uns.

J'étais avec le bijoutier qui trimait sur le petit bouton de métal. Il l'avait posé dans un étau miniature et essayait un tas de choses, mais aucune ne fonctionnait.

Il finit par le sortir de l'étau, repoussa ses minuscules outils prit le bouton entre le pouce et l'index et y donna un grand coup de marteau. La coquille de métal s'ouvrit brusquement révélant l'intérieur du bouton.

- Qu'est-ce que c'est? demanda Hooker.

J'empruntai la loupe du bijoutier et examinai le bouton.

- On dirait un circuit imprimé... soudé à quelque chose qui ressemble à une pile miniature.

- Donc ça pourrait être ça, en déduisit Hooker. Sauf qu'il n'est relié à rien.

- Ouais. Mais peut-être qu'il communique avec la puce qui était collée au moteur.

Je sortis le sachet plastique de ma poche, posai le bidule endommagé sur le comptoir et le regardai au microscope. C'était bien une puce. Je pouvais en distinguer les circuits.

- C'est une puce, annonçai-je à Hooker. En revanche, je ne comprends pas pourquoi elles sont au nombre de deux. J'aurais cru que la puce du moteur était suffisante.

Je rangeai les deux puces dans le sac plastique, glissai ce dernier dans ma poche et nous sortîmes de la bijouterie pour nous rendre au centre commercial à pied.

On était dans un coin touristique de Miami, au bord de l'eau, avec des magasins et des échoppes de plats à emporter donnant sur une marina. C'était tropical, coloré. On pouvait y acheter des cendriers décorés de flamants roses, des alligators en caoutchouc fabriqués en

Chine, des serviettes de plage, des T-shirts, des lampes en forme de palmiers, des lunettes de soleil, des écrans solaires, des pare-soleil et des sachets de coquillages qui avaient dû être ramassés en Chine. Ignorant les babioles, on acheta de nouveaux téléphones portables, des chaussures de sport pour Hooker, et des jumelles.

L'après-midi touchait à sa fin. Notre plan était de poser nos fesses sur les tabourets de la terrasse au bar tiki du Monty's et d'espionner le bateau de Huevo.

L'endroit était sympa et Hooker ne risquait pas trop de s'y faire trancher les dorades.

Après avoir commandé des nachos et de la bière, nous sortîmes nos mini-jumelles. Nous en avions chacun une paire. Pas aussi puissantes que celles auxquelles j'étais habituée, mais plus faciles à transporter. Nous bénéficîâmes d'une bonne vue du bateau.

- À Beans, dit Hooker.

Et nous entrechoquâmes nos verres de bière.

Je braquai les jumelles sur la jetée qui menait au bateau de Huevo, et une femme apparut à l'image.

- Ouh, ouh, fis-je. Qui est-ce?

La femme ressemblait à Blond Bitch Bimbo. A Cruella d'Enfer en blond platine. Elle portait des talons de dix centimètres et un tailleur griffé qui la moulait comme une seconde peau. Elle arborait suffisamment de diamants pour que leurs reflets me filent la cataracte.

Ses cheveux étaient attachés dans sa nuque et son visage, figé dans une expression d'émerveillement perpétuel, yeux grands ouverts. Elle avait une démarche tout en jambes et trémoussement de fesses qui l'amena au bas de la jetée, sur l'échelle de coupée du bateau.

Le garde en uniforme à bord se réveilla immédiatement quand il l'aperçut et se précipita pour l'aider à porter son unique sac, mais elle le chassa d'un geste de la main. Une petite tête de chien touffu surgit du sac.

Je jetai un œil à Hooker et le vis en train de régler ses jumelles.

- Tu fais la mise au point sur ses fesses? lui demandai-je.

- Ce sont des fesses tout à fait convenables. On dirait des fesses StairMaster. Ça alors, son cul est si tendu que l'on pourrait y faire rebondir une pièce de vingt-cinq cents.

- Tu aimes?

- J'aime n'importe quel cul qui... (Il s'arrêta en plein milieu de sa phrase. Il eut une révélation. Une illumination. Un flash. Il abaissa ses jumelles et me regarda.) J'aime ton cul.

D'accord, celui-ci n'était pas parfait, mais il se donnait du mal.

J'avais repris mes jumelles et observais la femme entrer dans le salon principal et disparaître de ma vue.

- Sais-tu qui c'est?

- Chérie, c'est Mme Oscar Huevo, la toute jeune veuve.

- La vache !

- Exactement. C'est son épouse numéro uno et elle veille au grain.

Dix minutes plus tard, numéro uno sortit du salon d'un pas majestueux, traversa le pont et descendit l'échelle de coupée en tortillant des fesses. Elle ajusta ses lunettes de soleil, rangea le chien dans le sac et avança sportivement sur la jetée.

Je jetai mes jumelles dans mon nouveau fourre-tout.

- Tu restes là et tu surveilles le bateau, ordonnai-je à Hooker. Je vais la suivre.

Hooker me donna les clés du 4 X 4.

- Dans un petit coin sombre de mon cerveau, il y a la peur qu'une fois que je ne te verrai plus, tu sautes dans un avion et rentres à la maison sans moi, me dit-il.

6.

Je courus au 4 x 4 et me glissai derrière le volant juste au moment où la veuve Huevo entra dans le parking à grandes enjambées et montait dans une limousine qui l'attendait.

Je mis le contact et la suivis à distance.

Le chauffeur prit la 5e Rue puis au nord sur Collins.

Plusieurs pâtés de maisons plus tard, il tourna dans l'entrée soignée du Loews Miami Beach Hotel. Mme Huevo descendit, toujours munie de son doggie bag. Le coffre de la limousine s'ouvrit d'un coup et des groomes se bousculèrent pour décharger ses bagages. Ceux-ci furent déposés sur un chariot et emportés à l'hôtel, derrière les fesses de Mme Huevo qui se trémoussaient.

J'avais Hooker au téléphone.

- Elle se présente à la réception du Loews et elle a des tonnes de bagages.

- C'est le genre à prendre trois malles de paquebot pour une nuitée.

- Je vais rester ici un moment pour voir s'il se passe quelque chose d'intéressant.

- Cinq sur cinq.

Le Loews est un hôtel spectaculaire, agrémenté de kilomètres de marbre, de superbes divans et de palmiers en pots. Ses terrasses ont tout d'un croisement entre un film de Fred Astaire et le tombeau de Toutankhamon.

Il donne sur les longues plages de sable blanc de South Beach et sur l'Atlantique houleux.

Je confiai le 4 x 4 au voiturier et pénétraï dans le hall super-climatisé. Il faisait si froid que mes mamelons durcirent et que le bout de mes doigts vira au bleu. Je ne suis pas du genre à faire des achats frivoles, mais pour le bien-être de mes nichons, je claquai trente dollars à la boutique de l'hôtel où j'achetai un sweat-shirt.

Je pris place sur l'un des divans, d'où je surveillai l'ascenseur. La veuve Huevo me semblait être le genre de femme à avoir besoin d'un verre, et j'imaginai qu'une fois installée dans sa chambre elle ne perdrait pas de temps avant de descendre au bar. Mon plan était d'attendre une heure. Si rien ne se produisait, je rejoindrais Hooker. Elle sortit de l'ascenseur dix minutes plus tard et se dirigea droit vers le bar. Il était vide. Mme Huevo prit l'une des petites tables et chercha des yeux une serveuse. Impatiente. Vraiment besoin d'un verre.

Elle avait encore le doggie bag avec elle, mais le chien y était enfoui bien au fond. Devait probablement geler. Dès que l'animal sortirait la tête, ce serait à moi de jouer.

Ni barman ni serveuse en vue. Personne dans le coin à part Mme Huevo et moi. Je fis craquer mes articulations et remontai la fermeture de mon sweat-shirt, Mme Huevo ôta la veste de son tailleur. Bouffée de chaleur, sans doute. Je vis alors le chien passer la tête dehors et regarder autour de lui avant de disparaître immédiatement dans le sac. Ça me suffisait.

J'abordai Mme Huevo et me penchai vers le sac.

- Je suis désolée de vous déranger, dis-je, mais il fallait absolument que je vienne voir votre chien. Il vient de sortir la tête et il avait l'air si adorable !

Ce qui est bien chez les gens qui trimballent leur chien partout, c'est qu'ils l'adorent. Et ils adorent parler de lui.

Il devient donc possible d'aborder une parfaite inconnue, de s'extasier devant l'animal et de devenir instantanément les meilleures amies du monde.

La veuve Huevo me lança un regard plein d'espoir.

- Vous ne travailleriez pas ici, par hasard ? Bon Dieu, comment boire un verre dans ce boui-boui ?

- J'ai l'impression que le bar n'est pas encore ouvert. J'allais essayer l'une de ces tables dans la véranda. Tout le monde est installé là-bas, apparemment.

La veuve Huevo tendit le cou pour voir.

- Vous avez raison ! Elle s'était levée et ses longues jambes engloutissaient déjà le tapis à motifs art nouveau du Loews. Je faisais deux pas quand elle en faisait un, tâchant de suivre le rythme.

- Bon Dieu, dis-je, comment pouvez-vous marcher toussa vite ?

- La colère.

Je tentai de ne pas trop sourire. « ça allait marcher comme sur des roulettes », songeai-je.

Nous trouvâmes une table dans le patio qui surplombait la piscine et l'océan. Le chien n'y était sûrement pas admis, mais personne ne risquait de le dire à Huevo la garce. Elle posa le doggie bag sur ses genoux et pivota vers moi, entrouvrant légèrement le sac.

- Voici Crotinette, annonça-t-elle. Elle a trois ans et c'est la plus gentille des petites filles.

Crotinette surgit, regarda sa maîtresse, et Huevo se transforma instantanément en mère-chien gaga de chez gaga.

- C'est qui, la plus mimi ? la plus gentille ? C'est qui, la petite chérie à sa maman ?

demanda Huevo à Crotinette.

Les yeux de trottinette sortirent de sa minuscule tête et elle vibra d'excitation. C'était un «

quelque chose » miniature, suffisamment petit pour tenir dans une main de femme. De la taille d'un rat, mais pas aussi musclé.

Ses poils marron ternes étaient longs, mais pas particulièrement drus. Si Crotinette était une femme, elle serait sous Rogaine. Les poils sur sa tête étaient attachés en houppette avec un micro-ruban de satin rose.

Je passai ma main dans le sac en hésitant et Crotinette se lova dedans. Son nid était confectionné avec un châle de soie. Elle avait chaud, et ses poils en bataille étaient aussi doux que les fesses d'un bébé.

- Waouh, murmurai-je, sincèrement conquise par le chien. Elle est si soyeuse. Si jolie.

- C'est le bébé à sa maman. Pas vrai? Pas vrai ? gazouilla Huevo.

Un serveur s'approcha de notre table, maman Huevo referma partiellement le sac et Crotinette s'installa bien confortablement dans son cachemire.

- Martini dry, demanda Huevo au serveur. Trois.

- Thé glacé, dis-je.

La veuve Huevo me regarda sans ciller.

- Soyez sérieuse !

- Je conduis.

- Je ne peux pas boire des martinis avec quelqu'un qui carbure au thé glacé. Pourquoi pas une margarita ? Il y a du jus de fruits dedans. Ça ne compte presque pas. Vous pourrez faire comme si c'était le petit déjeuner. (Huevo jeta un coup d'oeil au serveur) Donnez-lui une margarita. Cabo Wabo, avec des glaçons et ne lésinez pas sur le Cointreau.

Une poignée de gens très bronzés flânait près de la piscine. Pas d'enfants. Personne dans la piscine. Une légère brise soufflait, mais le soleil était encore chaud et il faisait quatre degrés de plus que dans le hall de l'hôtel. Je sentis le sang regagner le bout de mes doigts et mes mamelons se détendre. J'ôtai le sweat-shirt et m'affalai dans ma chaise. La veuve Huevo ne s'affala pas. Elle était au garde-à-vous, les mains agrippées au-dessus de la table.

- Alors, dis-je. Qu'est-ce qui vous amène à South Beach?

- Les affaires.

Nos boissons arrivèrent et Huevo descendit le premier martini, expirant quand l'alcool envahit son estomac.

Je tendis la main.

- Alexandra Barnaby.

- Suzanne Huevo.

Sa poignée de main était ferme. Ses mains étaient comme de la glace. Clairement besoin d'un autre remontant.

Je levai mon verre de margarine.

- A Crotinette.

- À elle, dit Suzanne.

Et elle descendit le deuxième martini d'un trait.

Je laissai une minute à la nouvelle gorgée d'alcool pour faire son effet, puis allai directement au cœur du sujet.

Au rythme où Suzanne descendait ses martinis, je craignais qu'elle ne frise l'incohérence.

- Connaîtriez-vous par hasard l'homme qui s'est fait assassiner? Je crois qu'il s'appelait Huevo.

- Oscar Huevo. Mon connard de mari.

- Hou ! la, la, je suis désolée.

- Moi aussi. Quelqu'un a tué ce salaud avant que je ne puisse le faire. J'avais tout planifié moi aussi. J'allais l'empoisonner. Ça allait être sympa et douloureux.

- Vous plaisantez.

- Ai-je l'air de plaisanter? J'ai été mariée à cet enfoiré pendant vingt-deux misérables années. Je lui ai donné deux fils. Je me suis sacrifiée et j'ai souffert pour lui. À mon actif j'ai suffisamment d'heures de StairMaster pour me rendre deux fois sur la lune.

Je me suis fait liposucer les cuisses et regonfler les lèvres. J'ai assez de Botox injecté dans le visage pour tuer un cheval. J'ai des implants doubles bonnets D et des fausses dents plein la bouche. Et comment me remercie-t-il de mes efforts? En me troquant contre un top modal plus neuf !

- Non !

Elle mangea quelques olives.

- Il allait le faire. M'avait remis les papiers du divorce Et il est mort avant que je les signe Pour une justice.

- Savez-vous qui l'a tué?

- Non, malheureusement. Sinon Je lui enverrais une corbeille de fruits. Et ensuite je lui casserais la gueule pour m'avoir volé le plaisir de voir Oscar mourir devant moi.

(Elle chercha une carte) Je meurs de faim. Nous devrions commander quelque chose à manger. Des frites. Je n'ai pas mangé de frites depuis 1986.

- Oscar Huevo n'était-il pas mexicain; Vous n'avez pas l'air mexicaine.

- Je viens de Détroit. J'ai rencontré Oscar à Vegas à l'époque où Vegas était encore Vegas. J'étais showgirl.

J'attrapai ma margarita et constatai que mon verre était vide. Suzanne héla un serveur qui passait.

- - Hé ! Une margarita et apportez-moi d'autres martinis avec des frites, des rondelles d'oignon en beignets, et des macaronis au fromage.

- Je ne suis pas du genre à boire deux verres, dis-je à Suzanne Elle fit un geste dédaigneux.

- Ce n'est que du jus de fruits.

Je léchai quelques grains de sel sur le bord de mon verre.

- êtes-vous venue pour les funérailles?

- Non. Les obsèques auront lieu au Mexique la semaine prochaine
Ils n'ont pas encore rendu le corps. Je suis venue harceler Ray. Il
squatte le yacht comme s'il lui appartenait.

- Il ne lui appartient pas?

- Il appartient à Huevo Enterprises. Oscar était Huevo Enterprises.
Et quand la succession sera réglée, le bateau reviendra à mes deux fils.

- Quel âge ont-ils ? Ils doivent être sous le choc.

- Ils sont étudiants, et ils font avec.

- Laissez-moi deviner. Vous êtes ici pour vous assurer que personne
ne roue vos fils ?

Ne leur pique une partie de leur héritage?

- Ray est une ordure. Je veux m'assurer que le yacht ne disparaîtra
pas mystérieusement. Être sûre que rien ne disparaîtra.

Les plats arrivèrent, les boissons aussi. Suzanne expédia son
troisième martini et s'attaqua aux beignets d'oignon. Son oeil droit, à
moitié fermé, ne cessait de tomber. Je tâchai de ne pas le regarder,
mais c'était plus fort que moi.

- Quoi ? dit-elle.

- Euh, rien.

- C'est mon oeil, hein? Il tombe, non? Foutu Botox! Peux même pas
me bourrer la gueule sans que rien ne parte en vrille.

- Il vous faudrait peut-être un couvre-œil. Comme un pirate.

Suzanne cessa de manger, de boire et me regarda, bouche bée. Elle
s'esclaffa de bon cœur, et le rire fit le tour du patio à toute allure.
C'était un rire profond, qui venait du ventre et qui donnait un aperçu
d'une Suzanne plus heureuse, moins en colère et moins botoxée.

- Oh, bon Dieu ! fit-elle en se tamponnant les yeux avec sa
serviette. Mon mascara coule?

C'était difficile de dire si son mascara coulait car j'avais réussi, je
ne sais comment, à boire à grand bruit ma deuxième margarita, et
Suzanne était devenue extrêmement floue.

- C'est gênant, dis-je, mais j'ai l'impression d'être saoule. Et vous
êtes une grosse tache floue. Ne le prenez pas pour vous.

- C'bon. Vous êtes floue, vous aussi.

- V'saiezpas quand ça vous arrive?

Elle mangea des frites. Reprit des beignets d'oignon.

Puis elle s'écroula sur sa chaise et s'endormit.

J'appelai Hooker.

- J'ai un problème, annonçai-je. Je suis au restaurant du Loews et
trop ivre pour bouger. Pire encore, je suis avec Suzanne Huevo, et elle
s'est endormie comme une masse, ivre morte. J'espérais que tu

pourrais venir me sauver sur ton cheval blanc.

Je mangeai les macaronis au fromage, finis les frites et avalai une cafetière entière de café.

Des gens allaient et venaient dans le restaurant, autour de la piscine.

Suzanne et Crottinette roupillaient paisiblement.

J'allais recommander du café quand Hooker débarqua, Il traversa la salle d'un pas nonchalant et s'affala sur la chaise à côté de moi.

- Quel est son problème? me demanda-t-il.

- Quatre martinis Peut-être cinq. J'ai perdu le fil.

- Comment es-tu venu?

- En taxi. (Hooker me considéra, tout sourires. Chérie, tu es bourrée.

- Qu'est-ce qui me trahit?

- Pour commencer, ta main est sur ma jambe.

Je baissai les yeux. En effet, ma main était sur sa jambe.

- Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ne va pas te faire d'idées, lui dis-je.

- Trop tard. J'ai des tas d'idées.

- J'espère que l'une d'entre elles concerne la façon de monter

Suzanne dans sa chambre.

Hooker mangea un beignet d'oignon froid.

- Et si on la laissait là tout simplement?

- On ne peut pas faire ça. Elle se donnerait en spectacle.

- Et alors?

- Je l'aime bien. On est devenues plus ou moins copines.

- As-tu essayé de la réveiller?

- Ouais. Elle est HS.

- O.K., ne bouge pas, je reviens de suite.

Quelques minutes plus tard, Hooker appliquait avec un fauteuil roulant.

- C'est une idée de génie, lui dis-je.

- Parfois, c'est comme ça que je ramène mon équipe le soir. Le chariot à bagages marche bien aussi.

Nous installâmes Suzanne dans le fauteuil roulant, déposâmes sa veste et le doggie bag sur ses genoux, et Hooker se mit à la pousser vers la porte. Je le suivis, fis un faux pas et allai m'écraser contre une table inoccupée.

je m'accrochai à la nappe de lin blanc afin de retrouver l'équilibre et entraînai tout ce qui se trouvait sur la table dans ma chute. Tasses, sous-tasses, assiettes, argenterie, serviettes et le petit vase de fleurs. J'étais étendue sur le dos, bras et jambes écartés, la nappe et la vaisselle gisant à côté de moi. Au-dessus, le visage de Hooker flottait indistinctement.

- Tu vas bien? me demanda-t-il.

- J'ai du mal à faire la mise au point. J'ai envie de vomir. Tu ne te moques pas de moi, hein?

- Peut-être un peu.

- J'ai l'air bête.

- Ouais, acquiesça-t-il, un sourire dans la voix. Mais je m'en fiche. J'aime bien quand tu es sur le dos.

Il se pencha, m'aida à me relever, me tint tout contre lui et enleva la vaisselle cassée de mes cheveux. J'entendais des serveurs s'affairer autour de moi pour tout remettre en ordre. «

Elle va bien? demandaient-ils. Pouvons-nous faire quelque chose ? A-t-elle besoin d'un docteur? »

- Juste perdu l'équilibre, expliqua Hooker en me positionnant derrière le fauteuil roulant, les mains sur les poignées. Problème d'oreille interne. Maladie de Ménière.

Ne peux pas la laisser conduire. Très triste comme cas. (Il avait mis sa main dans mon dos) Pousse le fauteuil, chérie. Nous devons ramener la gentille dame endormie dans sa chambre.

Dans l'ascenseur, Hooker fouilla dans le sac de Suzanne, trouva la clé de sa chambre et le numéro de sa chambre.

La suite de Suzanne donnait sur l'océan. Déco moderne South Beach, style Loews. Tissus pastel clair et bois clairs.

Rideaux vaporeux à la fenêtre du balcon. Les bagages de la veuve, non défaits, gisaient par terre, en plein milieu de la pièce.

Je mis le doggie bag à mon épaule et Hooker extirpa la dame du fauteuil puis la laissa tomber sur le lit.

- Mission accomplie, déclara-t-il. Saute dans le fauteuil et je te fais sortir d'ici.

- Et Crotinette ?

- Qu'est-ce qu'une Crottinette?

J'ouvris le sac et la minuscule tête du chien apparut.

- Qu'est-ce que c'est que ça? s'enquit Hooker.

- Un chien.

Hooker regarda la touffe coiffée du petit nœud rose.

- Chérie, ce n'est pas un chien. Beans est un chien. Il prendrait ce truc pour un snack.

- C'est un « quelque chose » miniature.

Je posai le sac par terre, Crottinette en sortit d'un bond et se mit à fureter partout.

Le Loews avait installé un centre d'accueil pour chiens : set de table, écuelles, friandises, os à mâchouiller et carte pour se rendre au parc à chiens.

Hooker remplit une écuelle d'eau et mit des friandises dans une autre.

- Ça devrait faire tenir cette chose jusqu'à ce que sa maitresse se réveille, déclara-t-il.

- Donne-moi un coup de fourchette, dis-je. Je ne suis pas loin de l'état de Suzanne Huevo.

- Pas question que je retourne à Little Havana, déclara Hooker. Apparemment c'est ici, à South Beach, que ça se passe. Je vais prendre une chambre pour toi à l'hôtel et ramener la voiture à la marina pour que l'on puisse surveiller le bateau.

Avant même d'ouvrir les yeux, j'étais désorientée. Trop de changements de chambre. Le motel de Homestead, la chambre d'amis chez Felicia, et voilà encore autre chose de différent. Grand lit, très confortable, un corps chaud près du mien, un bras lourd sur ma poitrine. Je regardai le bras. Bronzé. Poils blonds. Zut. J'étais au lit avec Hooker. Je jetai un œil sous les couvertures. Je portais un T-shirt et une culotte. Hooker était en boxer. Bleu avec des flamants roses. Mignon.

- 'jour, dit Hooker.

- Que fais-tu dans mon lit?

- Je dors ?

- Pourquoi n'as-tu pas ton lit à toi?

Il remonta sa main sous ma poitrine.

- Tu ne te souviens pas?

Je repoussai sa main.

- Non.

- Tu m'as supplié de dormir avec toi.

Je roulai hors du lit et me concentraï.

- Je ne crois pas. J'étais saoule. Je n'étais pas folle.

- J'ai surveillé le bateau jusqu'à minuit, mais je n'ai pas vu Beans.

Je ne crois pas qu'il soit dessus. As-tu appris quelque chose de la veuve explorée ?

- La seule chose qu'elle déplore, c'est de n'avoir pas pu tuer Oscar elle-même. Et elle ne pense pas du bien de Ray. Il squatte un bateau dont ses fils sont censés hériter.

Elle m'a dit que Huevo Enterprises possédait le bateau et que Oscar était Huevo Entreprises.

- J'ai parlé à des gens hier soir pendant que je traînais dans la marina. On raconte que la part du lion revient aux deux garçons, mais Ray est l'exécuteur testamentaire jusqu'à ce qu'ils aient trente ans. Ce qui laisse dix ans.

- - Personne ne sait ce que Suzanne va récupérer?

- D'après les bruits qui courent, ce... ne sera pas grand-chose.

Quelques millions peut-

être. Le gros du capital se trouve au Mexique. Pas de biens communs.

- Je vais me doucher et ensuite je descends prendre le petit déjeuner.

- Je descends prendre le petit déjeuner avec toi, annonça Hooker. Au cas où tu aurais besoin d'un café.

Une heure et des tas de pancakes plus tard, Hooker et moi étions dans l'entrée et attendions l'ascenseur en ne sachant que faire par la suite. Les portes s'ouvrirent et deux hommes en sortirent. Ils étaient hispaniques et portaient des costumes foncés. L'un devait faire un mètre quatre-vingts, mince, chauve et visage vérolé, traits anguleux, yeux vifs d'oiseau. L'autre était énorme et effroyablement familier. Cheval et Crâne d'œuf. Ils ne regardèrent pas dans notre direction. Pressés, ils se dirigeaient vers l'entrée principale de l'hôtel.

- C'est eux, dis-je à Hooker. C'est Cheval et Crâne d'œuf.

- En es-tu sûre? Mon estomac était serré en un nœud douloureux.

- J'en suis sûre.

Nous les suivîmes et les regardâmes monter dans une BMW noire. Hooker héla un taxi et demanda au chauffeur de suivre la voiture. Ce ne fut pas long. Cheval et Crâne d'œuf se garèrent dans le parking de la marina.

- Waouh, quelle surprise ! lança Hooker.

Il était trop tôt pour le bar tiki du Monty's et nous nous installâmes sur l'un des bancs qui bordaient le passage piétons de la marina. Cheval et Crâne d'œuf s'approchèrent de la passerelle de Huevo et montèrent à bord. Ils se rendirent tout droit dans le salon du premier pont, où ils disparurent.

Au bout d'une demi-heure d'attente, Hooker montra des signes d'impatience.

- Je déteste rester assis comme ça sans rien faire, déclara-t-il. C'est d'un ennui !

- J'en conviens. Relayons-nous. Je prends le premier quart et toi tu peux rentrer à l'hôtel pour récupérer nos affaires. Il nous faut une voiture, de toute façon, au cas où nous voudrions suivre quelqu'un. Peut-être que l'un de ces types est le kidnappeur de Beans.

Le soleil commençait tout juste à réchauffer Miami.

L'eau dans la marina était d'huile. Pas de vent. Pas de brise pour faire bruisser les feuilles des palmiers. Les bateaux se réveillaient tout doucement. L'odeur du café matinal qui se préparait dans les coqueries se mélangeait à l'odeur plus forte d'eau salée.

J'observai Hooker se diriger vers le parking, m'étirai sur le banc, et songeai que tout cela serait incroyablement génial... si Beans était là. Et si je n'étais pas poursuivie par un maniaque sadique à la quéquette surdimensionnée. Il me semblait que Ray Huevo se remettrait de la disparition de ses voitures. Je me disais que si nous réchappions à cela, nous serions tirés d'affaire dans un jour ou deux. Les voitures

avaient toujours été le cadet des soucis de Ray Huevo. Et Huevo avait plus que les moyens d'en faire fabriquer deux autres. Même s'il avait installé une technologie illégale sur la 69 il comprendrait qu'il ne se ferait pas choper pour cela.

On aurait pu croire que le plus préoccupant, c'était Oscar Huevo, empaqueté et fourré dans un local de stockage. Quelqu'un savait que le corps avait été découvert et déplacé. Si cette personne faisait partie des intimes de Ray Huevo, alors elle savait que Hooker avait déplacé le corps. Mais bon, l'assassin ne faisait peut-être pas partie des intimes.

Un homme et une femme en uniforme blanc bordé de bleu installaient le petit déjeuner sur le deuxième pont.

Deux femmes à la blondeur parfaite flânaient, comme si le monde était ce qu'il y avait de meilleur pour leur blondeur parfaite. Elles avaient sur elles des trucs très amples, style caftans, que seuls les gens très gros et les femmes « passagères de bateau » portaient. Le petit déjeuner qui se préparait allait être solide. Heureusement que mon estomac était plein, sinon je me serais sûrement sentie exclue.

Tout le monde tourna en rond quelques instants puis Ray Huevo apparut. Il prit place et tous suivirent son exemple. Cheval et Crâne d'œuf ne comptaient pas parmi les invités.

À la moitié du repas, Sadix jeta un coup d'œil dans ma direction et je vis qu'il me reconnaissait. Il se pencha vers la gauche pour attirer l'attention de Ray Huevo et des paroles furent échangées. Huevo se tourna vers moi et je sentis les racines de mes cheveux se réchauffer. Le croisement de regards fut bref. Huevo me fixa à peine, Ignorant immédiatement ma présence et reprenant son rôle d'hôte génial qui mangeait son omelette tout en souriant à la blonde à ses côtés.

Les serveurs en uniforme blanc resservirent du café et du jus de fruits tandis que le chef proposait des crêpes.

Le soleil s'éleva dans le ciel. Le petit déjeuner semblait interminable.

J'appelai Hooker.

- Où es-tu donc ?

- Chez Felicia. Je suis allé récupérer nos affaires. Je crois qu'il vaut mieux que nous restions à South Beach.

- Et Gargantua? Que fait-il?

- Il regarde la télévision. Je lui ai demandé de rester chez Felicia.

- Je meurs ici. Il me faut mon iPod. Il me faut des lunettes de soleil et un écran solaire.

- Compris, dit Hooker avant de raccrocher.

Je laissai échapper un soupir et me vautrai un peu plus sur le banc.

Crâne d'œuf apparut sur le pont et mon souffle se coinça dans ma poitrine. Il se pencha pour parler à Huevo, qui hocha la tête. Oui, oui, oui. Il regarda dans ma direction. Zut.

Huevo reporta son attention sur son petit déjeuner convivial. Crâne d'œuf quitta le bateau et avança vers moi. Il s'arrêta devant mon banc.

- Mademoiselle Barnaby?

- Oui.

- M. Huevo aimerait vous convier au petit déjeuner.

- Merci, mais j'ai déjà pris le mien.

- Alors je vous raccompagne à votre voiture.

- Je n'ai pas de voiture.

Il se balançait d'un pied sur l'autre. Je ne lui facilitais pas les choses.

- On m'a demandé de vous faire partir de ce banc. Je préférerais que nous restions polis.

- Moi aussi, répondis-je.

Et je le pensais. Je n'étais pas franchement Batman. Je n'étais même pas Bruce Willis.

J'étais une petite poltronne blond décoloré.

Crâne d'œuf tendit le bras vers moi et je repoussai sa main.

- Ne me touche pas ! lançai-je.

- Il faudra donc que l'on t'aide à descendre de ce banc.

- Flash infos : je ne quitterai pas ce banc. Je dois retrouver un ami ici. Il est très gros et très cruel. Et il a un chien méchant.

- Allez jeune fille, arrête ton char. Si tu ne coopères pas, je vais devoir t'aider à te relever, t'emmener loin et te tuer.

- Touche-moi et je hurle.

- Nom de Dieu ! s'écria Crâne d'œuf. Je déteste les journées qui commencent comme ça.

Il me prit par le bras, me fit me relever de force, et je poussai un petit cri. Je me débattis et hurlai. Une volée de mouettes et deux pélicans s'envolèrent. Une assiette tomba et se brisa sur le pont du bateau.

- A l'aide ! Au viol ! hurlai-je.

Une rougeur colora le visage de Crâne d'œuf. Des gens sortaient de leurs bateaux. Un vigile émergea du bureau du maître de cale. Crâne d'œuf finit par me relâcher et recula d'un pas.

- Bon, très bien. Bon Dieu, ferme-la, dit-il. Je ne fais que mon boulot.

- Tu devrais en changer. Parce que celui-là est nul.

Je me rassis sur le banc et croisai les jambes. Très jeune fille distinguée. Je ne bougerai pas.

J'étais calme. Imperturbable. Je baissai les yeux sur ma poitrine. Je voyais mon cœur battre.

Baboum, baboum, baboum.

Tout le monde sur le bateau me regardait. Je leur fis un petit geste du doigt et souris. Ils retournèrent à leur petit déjeuner. Excepté Sadix. Celui-ci continua à me regarder fixement.

Enfin, Delores lui donna un coup de coude et il détourna les yeux.

Je respirai plusieurs fois et jetai un œil autour de moi.

Crâne d'œuf était invisible. Au bout d'une demi-heure, Hooker arriva.

- Alors, dit-il. Comment ça se passe?

- Crâne d'œuf est passé et a essayé de me virer, mais je lui ai dit que je t'attendais.

Hooker mit ma casquette sur ma tête et glissa mes lunettes de soleil sur l'arête de mon nez.

- Il voulait te virer, pourquoi donc?

- Ray organisait un petit déjeuner convivial et il trouvait que je faisais désordre.

- Cet homme n'a pas de goût, déclara Hooker. Tu embellis toujours tout. (Il me donna mon iPod et un tube d'écran total. Il sortit du baume pour les lèvres de sa poche et l'ajouta à l'iPod et à l'écran total) Tes lèvres doivent rester douces... au cas où.

- Ça cogite dur là-dedans, rétorquai-je.

Il se tapota la tête avec son index.

- Ce n'est pas de l'herbe qui pousse là-dedans.

- Je me levai et m'étirai.

- J'ai besoin d'une pause. Je vais me balader.

- Si tu vas en direction de l'épicerie, tu peux me ramener un soda. Peut-être un sandwich. Et des confies.

7.

Je pris un pack de six cannettes de soda light un sachet de cookies et deux sandwiches jambon fromage. Une fois devant le banc, je ne vis pas de Hooker. Je regardai vers le bateau. Personne sur le pont. Deux possibilités : soit Hooker était parti à la recherche de toilettes, soit, il avait décidé de suivre quelqu'un. Quoi qu'il en soit j'étais étonnée qu'il ne m'ait pas appelée pour me prévenir.

J'empruntai le passage piétons qui conduisait au parking et cherchai le 4 x 4. Le parking était plutôt bondé pour la journée. Personne qui entrait ou sortait. J'entendis alors une conversation derrière une camionnette verte. On aurait dit la voix de Hooker. Je contournai la camionnette et trouvai Hooker par terre, Cheval et Crâne d'œuf penchés au-dessus de lui. Occupés à le frapper, ces deux-là ne regardaient pas dans ma direction. Crâne d'œuf était sur le côté, Cheval me donnait le dos.

- Hé ! criai-je en m'approchant de Cheval.

Celui-ci se tourna vers moi et je lui envoyai un coup au visage avec les cannettes de soda.

S'ensuivit un craquement. Du sang jaillit du nez de Cheval. Il resta planté, hébété, un moment, et je lui collai un pain sur le côté de la tête. Puis je m'éloignai d'un bond avant que l'un des deux ne m'attrape, courus à l'entrée du parking en hurlant : « Au feu ! Au feu ! »

J'entendis des portières s'ouvrir et se fermer d'un coup, un moteur démarrer. Je me précipitai vers Hooker et vis la voiture des hommes de main sortir du parking à toute allure.

Hooker était sur les mains et les genoux. Il se releva non sans mal et secoua la tête pour se remettre les idées en place.

- Eh bien, c'est foutrement embarrassant, déclara-t-il. Une femme et un pack de soda viennent de me sauver la vie.

- Que faisais-tu ici avec eux ?

- Ils ont dit qu'ils voulaient me parler.

- Et ils ne pouvaient pas le faire sur le banc ?

- Avec du recul, .

J'enlevai une cannette de soda du pack de six et la lui tendis.

- Comme tu es naïf ! Si tu étais une femme, tu ne tiendrais pas dix minutes ! J'imagine que Huevo veut que personne ne s'assoie sur ce banc.

- C'est les voitures. Il veut ses voitures. Pendant qu'ils me donnaient des coups de pied, ils voulaient savoir où j'avais planqué les voitures.

- Tu le leur as dit ?
- Bien sûr ! Ils me donnaient des coups de pied !
- Tu vas bien ?
- Tu te souviens du jour où je suis rentré dans le mur à Talladega et où j'ai fait quatre tonneaux ? Je suis juste un tantinet plus mal.

- Côtes fêlées ?
- J'en crois pas.
- Hémorragie interne ?
- Difficile à dire, mais je ne crache pas de sang donc c'est bon signe. Ils auraient pu frapper beaucoup plus fort. Ils ne voulaient pas me tuer. Ils voulaient simplement attirer mon attention et me dire que Huevo ne plaisantait pas.

- On devrait partir. Je ne voudrais pas qu'ils réfléchissent et reviennent pour vérifier ce que je sais, moi. Déjà donné, merci.

Hooker boitilla jusqu'au 4 x 4 et se hissa, la mort dans l'âme, sur le siège passager. Je m'installai au volant, verrouillai automatiquement les portières et démarrai.

- On devrait rentrer à l'hôtel pour se détendre, dis-je à Hooker. Et j'ai réfléchi à propos de la puce. Il y a peut-être des gens qui pourraient pénétrer dans les circuits et trouver à quoi elle sert précisément.

- Je croyais que nous le savions.

- J'aimerais qu'elle soit un outil de technologie illégal, et pourquoi pas un contrôle de traction, mais je ne peux pas dire que je sache à quoi elle sert. Le fait qu'elle se trouve dans le bouton sans être connectée à aucun système électronique me dépasse complètement. Et je ne sais pas pourquoi il y avait deux puces.

- Connais-tu quelqu'un qui pourrait le savoir ?

- Oui, mais personne à Miami.

Je venais de tourner sur la 4e, en direction de Collins.

Je tachai de ne pas montrer à Hooker combien je paniquais, ni de fondre en larmes parce qu'il était blessé. Je m'arrêtai à un croisement et regardai à droite. Une voiture avançait à l'intersection. Hooker et moi contemplâmes le véhicule devant nous d'un air absent. C'était une autre BMW noire. Absolument passe-partout... à l'exception du gros museau de chien collé contre la vitre arrière.

- Beans ! hurla Hooker.

J'étais déjà sur le coup. J'avais mis mon clignotant gauche et agrippai le volant comme une folle, la main blanche. Je dus laisser passer deux voitures avant de progresser. Je pris le virage, et nous nous avançâmes tous deux sur nos sièges, les yeux collés à la BMW. Je la suivis sur trois pâtés de maisons, sans la perdre de vue.

Elle passa au feu orange, la voiture devant moi s'arrêta au rouge et la BMW disparut.

Je fis de mon mieux pour la retrouver une fois que le feu fut vert, mais je n'eus pas de chance. Elle avait disparu vers le nord.

- Au moins nous savons que Beans va bien? dit Hooker.

On ne pouvait pas en dire autant de lui. Son œil gonflait et un bleu magenta bien brillant fleurissait sur sa joue. J'abandonnai la recherche de Beans et repartis en direction de l'hôtel.

- Tu pourrais mettre de la glace, lui suggérai-je.

- Ouais, et je ne serais pas contre un peu de Jack Daniel's, répondit Hooker les yeux fermés, la tête posée sur l'appuie-tête.

Je rentrai à l'hôtel le cœur brisé et le cerveau qui bossait dur pour essayer de faire le tri dans le méli-mélo de déveines et d'événements terribles qui s'étaient accumulés ces quatre derniers jours. Il fallait que j'arrive à comprendre et à réparer tout cela.

Je trouvai le chemin du Loews confiai le 4 x 4 au voiturier et aidai Hooker à monter dans la chambre. Nous n'avions pas de suite comme Suzanne, mais la chambre était jolie, avec un lit king size, un secrétaire, une chaise et deux fauteuils club entre lesquels se trouvait une petite table.

Hooker s'installa dans un fauteuil club. Je lui donnai un sandwich jambon fromage et concoctai une poche de glace pour son œil. Je m'installai dans l'autre fauteuil et entrepris d'attaquer un sandwich identique.

- D'après toi, Ray Huevo savait-il que son frère était planqué dans le camion?

demandai-je à Hooker.

- Il n'a donné aucune indication sur ce qu'il savait, mais ça ne m'étonnerait pas. Sa mort n'a pas eu l'air de trop l'anéantir.

Je me tenais à la fenêtre et regardais la piscine quand un éclair marron, blanc et noir attira mon attention.

- Oh, là, là ! m'exclamai-je. Beans !

Hooker retomba en arrière dans son fauteuil.

- Je sais. Je m'en veux beaucoup pour Beans. Je ne sais pas par où commencer.

- Par la piscine.

- La piscine?

- Ouais, je crois que Beans est en bas, près de la piscine.

Hooker se rendit à la fenêtre et regarda au-dehors.

- C'est mon chien ! Il se rua vers le sac marin qu'il venait d'acheter et se mit à fouiller dedans.

- Que fais-tu? m'enquis-je.

- Je cherche mon revolver. Je récupère mon chien.

- Tu ne peux pas aller là-bas avec un revolver ! Il faut qu'on ruse.

J'ai l'impression qu'ils traversent le coin piscine pour se rendre dans le parc pour chiens. Je descends dans l'entrée pour les suivre jusqu'à leur

chambre. Ensuite nous attendrons que le type s'en aille, et nous sauverons Beans.

- Je t'accompagne.

- Tu ne peux pas m'accompagner. Tout le monde te connaît. Reste ici et garde la glace sur ton œil.

Je descendis le couloir en courant, appuyai sur le bouton de l'ascenseur et, quelques secondes plus tard: je me trouvais dans l'entrée, cachée derrière un palmier en pot.

J'appelai Hooker de mon portable.

- Les vois-tu? lui demandai-je.

- Non. Ils sont passés devant la piscine et ils ont disparu. Attends une minute, les revoilà. Ils refont la route en sens inverse. Ils sont sur le point de rentrer à l'hôtel.

J'entendis Beans souffler avant même de le voir. Ce n'était pas un chien de grande chaleur.

Il marchait à côté d'un type en short cargo kaki et T-shirt en maille avec un col. Ils s'arrêtèrent devant l'ascenseur et le type appuya sur le bouton. Quand les portes s'ouvrirent je me précipitai et me glissai dedans avec eux. Deux autres personnes suivirent.

Les oreilles de Beans se dressèrent instantanément, ses yeux s'illuminèrent et il se mit à sauter partout et à faire sa danse de joie. Le type essayait de le maîtriser, mais Beans n'en avait rien à faire. Il me bouscula, renifla ma jambe, laissa un sillage de bave de mon genou à mon entrejambe.

- D'habitude il sait se tenir, m'informa le type. Je ne sais pas ce qui lui prend.

- Les chiens m'aiment bien, répondis-je. Ça doit être à cause de mon parfum. Eau de rôti à la cocotte.

L'ascenseur s'arrêta au sixième étage et le type sortit, mais Beans refusait de me quitter. Il avait les quatre pattes vissées au sol et les quatre griffes enfoncées dans la moquette. Le type tira sur la laisse, mais le chien s'assit. Difficile de se déplacer quand Beans s'est mis dans la tête de ne pas bouger.

- Je devrais peut-être l'adopter, fis-je. Voulez-vous que je vous en débarrasse?

- Jeune fille, je perds ce chien et ma vie n'a plus aucune valeur. Je sortis de l'ascenseur, et Beans se leva et marcha à mon côté.

- Ce n'est pas mon étage, mais je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre, dis-je au voleur. Votre chien s'est attaché à moi.

- Je n'ai jamais rien vu de tel. On dirait qu'il vous connaît.

- Ouais, c'est bizarre, ça m'arrive tout le temps.

Nous prîmes le couloir jusqu'à la chambre du kidnappeur, qui inséra sa clé magnétique afin d'ouvrir la porte.

Je lui montrai du doigt la pancarte qui fendillait au bouton de

porte.

- Je vois que vous avez une pancarte : « Ne pas déranger ».

- Ouais, je la laisse pour que la femme de ménage n'entre pas. Je ne peux pas courir le risque que quelqu'un laisse le chien se sauver par mégarde. (Il entra et tira sur la laisse) Entre, mon bonhomme. Sois un bon chien.

Beans se colla à moi et je lui caressai la tête.

- Je ne crois pas qu'il veuille entrer dans la chambre.

- Il n'a pas le choix. J'ai des choses à faire et je ne peux pas l'emmener avec moi.

- Je pourrais aller le promener à votre place.

- Merci de votre proposition, mais il vient de se promener et il a tout fait, si vous voyez ce que je veux dire. (Il fouilla dans ses poches et sortit un biscuit pour chiens) Je les garde pour les urgences. Je ne lui en donne pas trop car je ne veux pas qu'il grossisse.

Il jeta le biscuit dans la chambre. Beans courut après et la porte se referma d'un coup.

Je restai dehors et écoutai. Un moment plus tard, j'entendis un ouaf. S'ensuivirent le bruit d'un corps qui tombe par terre et des jurons.

Je rentrai dans l'ascenseur, retournai dans l'entrée et appelai Hooker.

- J'ai un plan. Retrouve-moi dans l'entrée. Et tâche de ne pas te faire remarquer.

Une demi-heure plus tard, Hooker et moi étions sur un divan, le nez fourré dans un journal, les yeux rivés sur l'ascenseur. Nous observions les gens aller et venir, mais aucun d'eux n'était le Beans-nappeur. Puis le voilà, qui sortait de l'ascenseur. Il téléphonait en se dirigeant vers la porte. Il quitta l'hôtel et monta dans une voiture déposée par le service voiturier.

- Le connais-tu? demandai-je à Hooker.

- Roger Estero. Il travaille pour Huevo. Son poste officiel, c'est relations publiques, mais c'est une vraie baby-sitter pour Sadix. Il essaie de l'empêcher de casser la gueule aux photographes, il organise des soirées pizzas et prépare des tournées de Pepto-Bismol. Je crois qu'il a un lien de parenté avec Huevo. Neveu, quelque chose comme ça. Pas très futé-futé. Quand on est un tout petit peu intelligent, on n'accepte jamais de baby-sitter Sadix.

Nous filâmes au septième étage. Je trouvai la chambre de Beans et ôtai la pancarte « Ne pas déranger ».

- Bien, dis-je à Hooker. Tu appelles le service d'étage et tu leur dis que tu veux qu'ils fassent ta chambre. Puis dès que la femme de ménage apparaît et met la clé dans la serrure, tu la distrais et je rentre en douce.

Hooker appela, et nous nous postâmes chacun à un bout du couloir. La porte menant à l'ascenseur de service s'ouvrit et je me cachai au coin. Hooker était dans le couloir en train de tripoter sa carte magnétique.

J'entendis rouler le chariot de la femme de ménage.

J'entendis qu'elle était à la porte d'Esterro. J'entendis Hooker s'approcher d'elle.

- Salut, chérie, dit-il.

Ça m'embête de l'avouer, mais si j'avais été la femme de ménage, je lui aurais consacré toute mon attention.

Hooker lui sortit un baratin comme quoi il n'arrivait pas à ouvrir sa porte. Il se mit à parler espagnol et je fus perdue. Je jetai un œil et constatai que la porte était entrouverte. La femme de ménage me tournait le dos et gloussait à ce que venait de lui dire Hooker.

Je poussai la porte d'Esterro et me faufilai à l'intérieur.

Beans était sur le lit, prêt à attaquer, me gratifiant de son regard de chien méchant. C'était le regard qu'il lançait toujours avant de me faire tomber à terre. Je filai dans la salle de bains et fermai la porte.

Quelques instants plus tard, la femme de ménage revint. J'entendis ouvrir la porte puis Beans sauter du lit et galoper dans la chambre. Puis un halètement audible, et la porte de la chambre se referma d'un coup.

Hooker frappa trois fois puis deux. Notre code. J'ouvris la porte de la salle de bains et regardai Beans. Il était debout, museau collé au bas de la porte d'entrée, humant l'odeur de Hooker. Il bavait et gémissait. Je sortis de la salle de bains, ouvris la porte à Hooker qui entra dans la chambre. Beans le renversa aussitôt et s'assit sur lui.

Content, le chien. Content, Hooker.

- J'imagine que la femme de ménage a décidé que la chambre d'Esterro n'avait pas besoin de ménage, lançai-je à Hooker.

- Je te raconterai bien ce qu'elle a dit quand elle était dans le couloir, mais c'était en espagnol et je ne suis pas sûr de la traduction. Je crois que cela avait un rapport avec les parties intimes et les rôdeurs.

Après avoir appelé le service voiturier pour qu'il nous rapproche la voiture, nous attachâmes la laisse au collier de Beans et sortîmes du Loews Hotel avant de monter dans le 4 x 4 qui nous attendait.

- Je vais chercher une cachette, déclara Hooker. Tu prends tout dans la chambre et tu règles la note et je te retrouve ici dans une demi-heure.

Le 4 x 4 démarra et une longue limousine noire se gara. Les grooms se mirent immédiatement au garde-à-vous et Suzanne Huevo sortit allègrement ses fesses de l'hôtel avec son trémoussement habituel. Elle portait un tailleur noir et des talons sellettes noirs.

Sa jupe arrivait juste au-dessus de ses genoux et la fente sur le devant montait bien plus haut. Elle portait Crottinette dans un sac léopard à l'épaule et une broche en vrais diamants à son revers.

- Hou ! la, la ! s'écria-t-elle dès qu'elle me vit. C'est comment-tu t'appelles-dél'à ?

- Barney.

- Ouais, Barney. La dernière fois que je t'ai vue, j'avais le nez dans mes macaronis au fromage. Comment t'as fait pour me monter dans ma chambre?

- Fauteuil roulant.

- Futé. Je me suis donnée en spectacle?

- Mon ami nous a sauvées. C'est lui qui a eu l'idée du fauteuil roulant. Et j'ai emporté toute une table avec moi quand je me suis levée. Personne ne t'a remarquée dans le fauteuil roulant.

- Très bien. Si tu es là vers six heures, on pourra de nouveau se bourrer la gueule.

Comme tu peux le voir, je suis la veuve éplorée aujourd'hui. Un rendez-vous avec l'avocat, une putain de messe du souvenir, et ensuite, je chercherai un bar.

- Désolée, mais je vais régler la chambre. Combien de temps restes-tu ici à Miami? –

- Aussi longtemps qu'il le faudra. Au moins tout le week-end. Ils gardent Oscar dans de la glace.

Je montai dans la chambre à toute allure, rassemblai nos affaires, les rangeai dans nos deux sacs de voyage et réglai la chambre. Je pris place sous la porte cochère, juste à côté de l'entrée de l'hôtel. J'avais nos sacs à la main. Je faisais mentalement craquer mes articulations, priant pour que Hooker n'arrive pas en même temps que Roger Estero. Je poussai un soupir de soulagement lorsque je vis le 4 x 4. Hooker s'arrêta devant moi et Beans me dévisagea. Il laissa échapper un ouaf ! bruyant et la voiture trembla.

J'ouvris la portière et jetai les sacs sur la banquette arrière. Je refermais la portière et allais monter à côté de Hooker lorsqu'on me tira par la sangle de mon sac à main. C'était Estero, et il n'était pas content.

- J'aurais dû savoir que le comportement du chien avec vous était louche, lança-t-il.

Je tirai sur la sangle.

- Lâchez mon sac.

- Je veux le chien.

- C'est le chien de Hooker. Si vous ne me lâchez pas, je vais me mettre à hurler.

- Hooker sera un homme mort dès que j'aurai reçu l'ordre de le liquider. Et je me fiche bien que vous hurliez. Je vais récupérer ce

chien. (Il planta ses doigts dans mon bras et m'entraîna à l'arrière du 4 x 4.) Ouvrez la porte ! Je me mis à hurler et Estero plaqua une main sur ma bouche. Je le mordis et il l'ôta d'un coup, emportant mon sac avec lui.

J'entendis quelqu'un appeler la sécurité. Beans aboyait.

Hooker me criait de monter dans le 4 x 4. Estero hurlait des menaces et essayait d'attraper mon T-shirt. Un groom s'interposa entre Estero et moi, je m'enfonçai dans le 4 x 4 et Hooker démarra alors que ma portière était encore ouverte.

Je la fermai et me tournai dans mon siège pour regarder l'hôtel.

- Il a mon sac à main.

- Veux-tu que je retourne le chercher?

- Non ! Je veux que tu t'en ailles d'ici.

- La Caroline du Nord, ça te dit?

- Ça me dit.

- As-tu des projets pour Thanksgiving?

J'eus une illumination : demain c'était Thanksgiving.

J'avais complètement oublié.

- Non, dis-je. D'habitude je rentre chez mes parents pour Thanksgiving, mais ils sont en croisière cette année. Mon père l'a gagnée à une tombola de son syndicat. Et toi?

- Mes parents sont divorcés et les fêtes sont toujours l'occasion d'une lutte féroce entre eux. Je les évite quand je peux. J'avais l'intention de décongeler une pizza de Thanksgiving et de regarder un match de base-ball avec Beans. Tu es la bienvenue si tu veux te joindre à nous.

- Je n'arrive pas à croire que j'avais oublié Thanksgiving !

- Quand je suis retourné chercher nos affaires chez Felicia sa cuisine était remplie de femmes qui préparaient des tartes. Elle nous a invités à rester, mais Gargantua doit rentrer chez lui. Il va voir ses enfants pour l'occasion. C'est hyper-important pour lui.

- Ça doit être dur d'être séparé de ses enfants.

- Comme de perdre Beans ajouta Hooker.

Voyager en jet privé est bien commode. Pas de file d'attente. Pas d'histoires avec la sécurité.

Pas de gamins qui donnent des coups de pied dans le dos de votre siège.

Le Citation de Hooker était blanc avec une petite bande noir et or qui courait tout du long.

« Hooker » était inscrit sur la queue. Très classe. L'intérieur était en cuir crème et moquetté de beige, avec un petit bar à l'avant et des toilettes, étroites mais confortables, à l'arrière. Il y avait trois chaises capitaine d'un côté de l'allée et deux autres plus un lit de fortune pour chien de l'autre côté. J'étais assise de l'autre côté de l'allée de Hooker.

Il avait mis un film, mais j'avais la tête ailleurs. C'était le début de soirée et nous nous envolions pour Concord, en Caroline du Nord. Une fois sous la couverture nuageuse, des paysages familiers apparurent. La campagne était émaillée de maisons rassemblées autour de lacs. Nous survolâmes Kannapolis. C'était la patrie de Dale Earnhardt.

Beaucoup d'espaces ouverts et une petite ville délabrée.

Un grand centre commercial à une extrémité de la ville.

Le lac Norman qui s'étend vers l'ouest. Mooresville à l'extrémité nord-ouest du lac et Huntersville, à l'extrémité sud-est. Beaucoup de pilotes et de chefs mécaniciens habitaient à Huntersville et Mooresville. Il y avait des complexes immobiliers, des maisons haut de gamme et des terrains de golf des bars de péquenauds, de jolis centres commerciaux et des restaurants de friture.

Le Citation atterrit et rase l'asphalte. Un kilomètre et demi de long. C'était un petit aéroport qu'utilisaient uniquement les avions privés. Des hangars bordaient tout un côté, avec l'aérogare au milieu. Celui de la Nascar se trouvait tout au bout. Une pancarte sur l'aérogare indiquait que c'était la patrie de la Nascar. Et c'était vrai. Les fans de la Nascar étaient partout, mais l'on ne pouvait pas faire un pas sans en rencontrer un à Charlotte, en Caroline du Nord. La Nascar ornait les autocollants sur des pare-chocs, les plaques d'immatriculation personnalisées, les T-shirts, les casquettes, les drapeaux, les colliers de chiens, les vestes, les lampes, les pendules, les boxers, les figurines humoristiques et les pyjamas.

La Chevrolet Blazer noire de Hooker était garée près du hangar de la Stiller Racing. Nous installâmes Beans dans le coffre et regardâmes Gargantua se diriger vers une Jeep toute rouillée.

- Qu'est-il arrivé à ta Corvette ? demanda Hooker.

- Ma femme l'a récupérée dans la répartition des biens. Peinte en rose.

- Ouille ! lança Hooker.

- J'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi, reprit Gargantua. Je suis désolé de vous avoir entraînés dans ce merdier. Je ne pensais pas que ça dégénérerait. (Il fouilla dans le sac marin à son épaule d'où il sortit la télécommande) Je l'ai conservée. Il vaut peut-être mieux que vous la gardiez... au cas où il m'arriverait quelque chose.

Hooker rangea la télécommande dans sa poche. Nous montâmes dans la Blazer et sortîmes du parking derrière Gargantua,

- Tu crois qu'il va s'en sortir ? demandai-je à Hooker.

- Non, j'ai l'un de ces pressentiments à la Felicia. À mon avis, ses problèmes ne sont pas terminés.

Le siège social de bon nombre des écuries est adjacent au petit aérodrome. Hendrick, Penske, Roush, Huevo, et Stiller ont des campus qui hébergent les ateliers de mécanique, les bâtiments de fabrication,

les centres de R&D, les garages des transporteurs, les musées, les bureaux et les principaux halls d'assemblage où l'on monte les voitures de course.

La Stiller fait courir trois voitures de la Cup Series à plein temps et deux voitures de la Bush Series. À tout moment, il y a soixante voitures de course dans l'atelier et deux cents nouveaux moteurs prêts à courir.

L'éclairage est plus vif que la lumière du jour, les sols immaculés, le stock époustouflant.

La saison étant terminée jusqu'à la mi-février, le complexe commercial était une ville morte.

- As-tu besoin de quelque chose à l'atelier? me demanda Hooker.

- Rien qui ne puisse attendre. J'ai hâte de rentrer chez moi.

Hooker prit la 85 nord et la sortie Huntersville. Si Gap avait construit Disneyland, cela ressemblerait à mon quartier de Huntersville. C'est une ville qui manque de naturel, avec des magasins et des restaurants au rez-de-chaussée et des appartements au-dessus. Des immeubles en copropriété entourent la ville. C'est un lieu où il fait bon vivre. La blague qui court dans les ateliers : c'est l'endroit où se réfugient les pilotes quand leurs femmes les ont fichés à la porte.

Hooker se gara sur le parking derrière mon immeuble et son téléphone sonna. La conversation fut brève, et il n'avait pas l'air heureux quand il raccrocha.

- C'était Ray Huevo, m'annonça-t-il. On lui a remis ton sac à main, il a trouvé le bouton de levier de vitesse et comme il dit... il manquait quelque chose.

- Cela répond à quelques questions.

- Ouais. Ray savait que la puce était dans le bouton. Et il veut la récupérer. Il a dit que nous pourrions la lui rendre sans poser de problème ou en en posant.

- A-t-il développé le « en posant des problèmes »?

- Non, mais je crois que ça pourrait faire couler beaucoup de sang.

- Nous devrions peut-être lui donner la puce.

- ça n'empêchera pas le sang de couler. C'est allé trop loin et nous en savons beaucoup trop. Non seulement nous sommes au courant pour la puce, mais aussi pour Oscar.

- Je n'aime pas la tournure que prend cette conversation.

- Je crois que nous avons de gros problèmes. Nous devrions découvrir comment fonctionne la puce puis l'apporter à la Nascar et à la police. Mieux vaut un vendeur de chaussures vivant qu'un pilote automobile mort.

- On a fait de la rétention d'informations au sujet d'un homicide.

- Nous assumerons.

- Je connais un type à l'université de Charlotte qui pourrait peut-

être nous aider. Ce type est un taré de l'informatique. Il serait ravi de jeter un œil à un nouveau joujou.

Ça fait un moment que je ne l'ai pas vu, mais il habite sûrement à la même adresse.

C'est un type super, mais il mourrait de faim s'il n'y avait personne pour s'occuper de lui. J'ai son numéro de téléphone en haut.

- Je vais promener Beans pendant que tu passes ton coup de fil.

Je vis au deuxième étage d'un immeuble de trois étages. Un fleuriste habite juste en dessous de chez moi et Dan Cox, au-dessus. Cox est un journaliste sportif qui couvre la Nascar. C'est un type vraiment sympa. Et il ressemble à Gumby. Parfois, tard le soir, j'entends des tapotements au-dessus de ma tête et je me dis que c'est Pokey, le cheval de Gumby, qui court partout.

Mon appartement comporte deux chambres et une salle de bains et demie. Mes appareils électroménagers sont neufs et la salle de bains principale arbore un comptoir en marbre.

Les pièces viennent d'être repeintes en crème et le tapis n'a pas une seule tache. Les fenêtres de ma chambre donnent sur un petit patio et, derrière, un parking; celles de mon séjour, sur Main Street, USA.

En face, il y a Topper's. Nourriture correcte et bière glacée à la pression. Sa déco est un mélange entre un club de chasse et un speed park. Grandes alcôves en cuir, un tas de tables de bar, et un long et beau bar en acajou.

Quand je m'assieds à mon bureau, je regarde Topper's par la fenêtre. La plupart des soirs, il est bondé, mais nous étions la veille de Thanksgiving et c'était plutôt mort.

Je n'eus aucun mal à amadouer Steven Sikulski pour qu'il se rende dans le labo d'informatique. Je connaissais ses deux seules faiblesses : un nouveau problème informatique à résoudre et du cheesecake. Sikulski était un gros bonhomme assez en forme qui aurait pu installer des fruits dans un supermarché. A cinquante ans, son visage ne portait pas une seule ride et il avait perpétuellement l'air de n'avoir aucun souci. Peut-être était-ce le cas.

Je lui apportai l'offrande. Hooker et moi fîmes les cent pas dans le dos de Sikulski, en attendant qu'il résolve l'énigme de la puce.

- La petite puce a manifestement été endommagée, annonça-t-il. C'est un microprocesseur avec une capacité sans fil, et j'imagine que la partie abîmée contient du plomb pour contrôler une sorte de processus mécanique. Les circuits ne sont pas compliqués, mais la miniaturisation est impressionnante. C'est tout ce que je peux vous dire en la regardant rapidement. La seconde puce est bien plus intéressante.

Elle peut envoyer et recevoir sans fil. Le fait qu'elle ait été enfermée dans une coque est fascinant. Cela prouverait qu'elle n'était

reliée à aucun système de câblage.

Qu'elle peut exécuter ses fonctions sans fil. C'est peut-être une espèce de relais. Le cerveau principal dans un système de routage complexe. Les circuits sont bien plus sophistiqués que ceux de la puce endommagée. Une fois de plus, elle est microminiaturisée. Et voilà qui est intéressant... elle transporte son propre bloc d'alimentation. Sur un enduit qui semble faire office de mon domaine de batterie. Ce n'est pas spécialisation, mais je pense que la batterie est la partie la plus excitante de cette petite chérie. Si j'avais plus de temps, je pourrais décortiquer les circuits et vous en dire davantage.

- Malheureusement nous n'avons pas le temps. Y a-t-il autre chose que tu puisses nous apprendre?

- Comme je connais l'emplacement des puces et leur utilisation supposée, je suis en mesure de vous présenter une situation hypothétique. Un pilote peut régler la fonction mécanique d'une voiture, telle que la vitesse du moteur, avec une télécommande. D'ailleurs, n'importe qui sur la piste pourrait agir sur la carte de circuit imprimée. C'est comme ces voitures télécommandées pour enfants, mais cette puce contrôle une vraie voiture. L'énigme, c'est qu'il y a deux puces. Il semble que la petite puisse faire l'affaire.

- N'importe qui sur le circuit pourrait contrôler ce machin? demanda Hooker. Pas obligatoirement le pelote?

- J'émet des hypothèses, répondit Sikulski. La télécommande serait un simple interrupteur. Il n'y a aucune raison pour qu'on n'arrive pas à la faire fonctionner des tribunes.

- Y aurait-il un avantage à ce qu'un membre de l'écurie la fasse marcher? Un spotter par exemple ?

- J'imagine qu'un spotter serait le mieux placé pour savoir quand l'allumer et quand l'éteindre. (Sikulski ferma le fichier) Vous comprenez, cette technologie sans fil pourrait avoir des tas d'autres utilisations. Ce sont de grosses conneries à la James Bond, à la Mission Impossible.

Hooker et moi nous trouvions dans sa maison de Mooresville, devant son écran plasma, en train de regarder un match de base-ball et de manger une pizza de Thanksgiving. Beans, avec nous sur le divan, attendait des bouts de croûte, ravi d'être à la maison.

J'étais ravie d'être à la maison moi aussi, mais je ne parvenais pas à me débarrasser de l'angoisse qui, de temps en temps, tourbillonnait dans ma poitrine. Aider Gargantua nous avait paru la chose à faire. Et si je devais tout recommencer, j'essayerais encore de l'aider.

Je regrettais simplement que ça ne se soit pas mieux passé. Si seulement nous n'avions pas laissé Beans dans le camion...

- J'étais trop fatiguée, dis-je. Je n'avais pas les idées claires.

Hooker me jeta un coup d'œil.

J'ai loupé la première partie, fit-il.

- Je suis inquiète.

Il passa un bras sur mes épaules.

- Ça finira par s'arranger. J'ai un pressentiment.

- Encore un? Tu as des tas de pressentiments, ces jours-ci.

- Tu n'en connais pas la moitié. Je suis un foyer de pressentiments.

Si tu cessais de m'en vouloir, je t'en expliquerais certains.

- Je ne t'en veux pas. Je suis déçue. Tu m'as brisé le cœur.

- Je sais. Je suis désolé. Veux-tu le dernier morceau de pizza? Cela nous mettrait-il à égalité ?

- Tu as couché avec une vendeuse ! Ça ne se compare pas à un morceau de pizza !

- Tu n'y connais pas grand-chose, rayon hommes, décréta Hooker.
Et ce n'est pas n'importe quelle bonne vieille pizza. C'est une maxi-fromage-peperonni.

8.

- Il n'y a pas grand monde qui travaille le lendemain de Thanksgiving, observa Hooker en regardant par-dessus mon épaule.

Je me trouvai à mon bureau du centre de Recherche et Développement de Stiller Racing, et j'étais la seule âme dans le bâtiment jusqu'à ce que Hooker se pointe.

- Comment as-tu deviné que j'étais là?

- Par élimination. Tu n'étais pas chez toi et, à cette heure-là, les magasins ne sont pas encore ouverts.

- Je désirais visionner des vidéos de course. Et il y a des modèles que je voulais inspecter.

- Pour essayer de réunir des preuves ?

- oui.

- On a de la chance?

- J'ai examiné la voiture de Shrin et j'ai trouvé une puce sur le moteur. Elle est dans un pire état que celle que j'ai extirpée de la 69 mais j'espère que Steven pourra en tirer quelque chose. Je l'ai regardée au microscope, mais je n'ai vu que les restes de circuits de base.

- Et la seconde puce? La sœur de celle que tu as trouvée dans le bouton de levier de vitesse?

- Je n'ai pas désassemblé la voiture de Nick, mais j'ai regardé là où il fallait et je n'ai pas trouvé de seconde puce.

- Nous devrions peut-être la démonter.

Je n'avais pas arrêté de me tourner et de me retourner dans mon lit toute la nuit, repassant une longue liste de crimes dans ma tête. De multiples chefs d'accusation de vol de voitures, destruction de propriété personnelle, rétention de preuves, coups et blessures, mutilation de cadavre ! Je ne tenais pas à rallonger la liste.

- Ce serait bien si nous avions l'autorisation, dis-je à Hooker.

- Je vais appeler Bingo. Ça ne devrait pas poser problème. La voiture est morte de toute façon.

Bingo est le chef d'équipe de Hooker. Il a trois enfants géniaux, une gentille femme et il devait probablement petit-déjeuner et terminer des restes de tarte à la citrouille.

Je sauvegardai mon programme et fis pivoter ma chaise, attendant que Hooker raccroche.

- Bingo veut être là quand tu démoliras la voiture.

- Non, pas question. Il a une famille et il vaut mieux qu'il ne soit pas mêlé à cela. Dis-lui que si on trouve quelque chose, on le lui dira dès qu'il n'y aura plus de risque pour lui.

A midi, j'étais quasi sûre qu'il n'y avait pas de deuxième puce. Soit

elle avait été enlevée, ou, pour une raison quelconque, elle ne faisait pas partie du programme.

Hooker m'aidait à nettoyer.

- La plupart des pilotes s'y connaissent en voitures, fit-il. Moi, je sais seulement piloter. Je peux changer l'huile, je connais le langage et un peu de mécanique, mais je suis incapable de remonter un carburateur. Non pas que ça m'embête de le faire, c'est juste que je n'ai jamais été amené à le faire. Je conduisais les bagnoles, et les gars avec qui je traînais allaient boire une bière.

Ensuite, ils réparaient ma voiture et c'est moi qui buvais une bière.

- Tu étais pour le partage des tâches.

- Ouais. Chacun son domaine de spécialisation, répondit Hooker, tout sourires.

Je remontai non sans mal le dernier pneu sur la voiture et serrai les vis sans tête.

- J'adore tout ce qui est mécanique. Je travaille sur les voitures depuis toujours. J'aime la façon dont elles s'assemblent. J'aime leur bruit, j'aime leur odeur. J'adore mon boulot dans la R&D, mais, parfois, ça me manque de ne plus travailler dans le garage de papa.

- Pourquoi supposes-tu que la voiture de Shrin n'a pas de seconde puce?

Je fis descendre la voiture sur le cric.

- Je ne sais pas. J'imagine que quelqu'un a pu l'y enlever, mais cela voudrait dire qu'un troisième employé de la Stiller est impliqué et j'ai du mal à y croire. L'équipe a immédiatement chargé la voiture dans le camion, je doute que Cheval ou Crâne d'œuf y aient eu accès. Je suppose donc que, quelle qu'en soit la raison, on n'avait pas besoin de la deuxième puce.

- Je retrouve Steven à quatre heures. J'espère qu'il pourra m'apprendre quelque chose d'intéressant. Et cette fois, rappelle-moi d'apporter la télécommande. Je me suis dit que ça pourrait être utile de la montrer à Steven.

- Très intéressant, déclara Sikulski en examinant la nouvelle puce. C'est diabolique.

On dirait que cette petite-merveille s'est autodétruite.

Il examinait les trois puces au microscope ainsi que les boyaux de la télécommande. Il reporta son attention sur la puce que j'avais enlevée du moteur de la 69.

- Les deux puces semblent identiques. Même taille et mêmes matériaux, reprit-il. Elles sont toutes les deux trop endommagées pour qu'on lise correctement les circuits.

Voyez-vous cette petite bosse juste là, sur la puce du moteur d'origine ? Je pense qu'il s'agit de la charge d'autodestruction. Elle n'était pas activée. La télécommande que vous avez apportée ne parle

pas à cette puce. Je pourrais probablement faire exploser la charge manuellement, mais cela ferait fondre ce, qu'il reste et vous ne voulez sûrement pas que je le fasse tout de suite.

Nous quittâmes Steven avec plus de questions que de réponses et ne trouvâmes pas grand-chose à dire sur le chemin du retour à Huntersville.

- Te sentirais-tu plus en sécurité chez moi? me demanda Hooker.

- Oui, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Il me déposa devant chez moi et s'en alla. Je montai en traînant les pieds et me rendis à mon bureau pour lire mes e-mails. Peu après sept heures, je marquai une pause et regardai par la fenêtre. Tout le monde était rentré de cette période de fêtes et le bar se remplissait.

Je pensais que Sadix viendrait ce soir pour jouir de sa gloire. C'était l'endroit où Hooker ne risquait pas de se montrer, mais je me dis que Sadix se donnant en spectacle devait valoir le coup d'œil. Au minimum, cela me distrairait de mes pensées qui n'aboutissaient à rien.

Je mis du mascara et du gloss à la va-vite, vaporisai un peu de laque sur mes cheveux, traversai la rue jusque chez Topper's d'un pas léger et piquai le tabouret de bar à côté de Dan, mon voisin du dessus.

- Il est arrivé ? m'enquis-je.

- Sadix? Non. Il attend pour faire son entrée. Il sera là vers huit heures, quand il sait l'endroit bondé. Tu es venue assister au spectacle?

- Je me suis dit que ça pourrait être drôle.

- Ça va être dur, oui. J'ai dû me bourrer la gueule avant de pouvoir écrire l'article sur la dernière course. Quand je pense que ce type a gagné ! Il n'y a pas de justice en ce monde ! Je le jure, au milieu de la saison on aurait dit que la 69 se conduisait toute seule.

- Huevo avait fait de bons réglages sur cette voiture.

- Huevo avait fait des réglages magiques, oui. (Cox regarda autour de lui.) Où est Hooker? D'habitude, il est un centimètre derrière toi.

- Il ne sort pas ce soir.

- Deux types le cherchaient tout à l'heure. Pas du coin, mais je crois que je les ai vus à Homestead. On aurait dit qu'un train avait roulé sur la tête de l'un d'eux.

Zut ! Je commençais à me détendre quelque peu, et voilà que revenait cette sensation horrible de creux dans l'estomac et que mon cœur battait un peu trop vite.

- Le deuxième type était-il plus petit et chauve ? Et le grand avait-il un serpent tatoué sur la nuque?

- Ouai. Des amis à toi?

- Non. Pas des amis.

Hooker est la rock-star de la Nascar. Quand il court, les caméras

sont constamment braquées sur lui et les fans le suivent partout. Hooker aime sincèrement la presse et les fans, mais, par moments, il suscite un tantinet trop d'enthousiasme et finit par se faire arracher la moitié de ses vêtements. Et parfois, dans un état d'adoration mal ajusté, le fan se transforme en harceleur. Cette année, après qu'une admiratrice bien intentionnée est entrée par effraction dans son appartement et a mis accidentellement le feu à sa cuisine en tâchant de préparer un petit déjeuner romantique pour deux, Hooker a déménagé de Huntersville pour acheter une grande maison sur une vaste étendue de terre coupée du monde à Mooresville. Et il y a quelques mois, après qu'une excursion est passée devant chez lui et y a déposé trente personnes pour prendre des photos, Hooker s'est fait installer un portail de sécurité, a mis en place dans la maison du gardien un gorille fou bourré de stéroïdes, et a entouré sa propriété d'une clôture électrique. Je ne craignais donc pas que les deux hommes de main de Huevo le prennent au dépourvu.

Quoi qu'il en soit, je l'appelai pour le prévenir.

- Je suis au Topper's. Et Dan m'a appris que Cheval et Crâne d'œuf te cherchaient tout à l'heure.

- Je vais gonfler la clôture de quelques volts supplémentaires. J' imagine que tu es accoudée au bar pour voir Sadix se donner en spectacle.

- Ouai. Dommage que tu loupes ça. Ce sera affreux.

- Chérie, tu n'étais jamais tombée aussi bas, côté loisirs.

Je poussai un soupir parce que c'était la vérité. Je raccrochai et commandai une bière.

Une demi-heure plus tard, Sadix et Delores honorèrent la salle de leur magnificence.

Comme il fallait s'y attendre, la moitié du bar les applaudit et l'autre moitié les hua, Dan et moi ne fîmes ni l'un ni l'autre.

Dan avala une poignée de noisettes.

- Je vais vomir.

- Tu ne peux pas vomir. Tu es un journaliste impartial.

- Pas pour ça. Ce con a mis un chapeau mou. Pour changer de sujet, que penses-tu du meurtre de Huevo?

Je scrutai ma bière.

- Je n'y ai pas beaucoup réfléchi. Et toi, ton point de vue?

- Je pense que tout ce que j'ai entendu jusque-là est faux. Les morsures intriguent tout le monde, mais je ne crois pas qu'elles aient quelque chose à voir avec le meurtre. Le légiste a indiqué qu'elles étaient survenues plus tard, alors que Huevo était déjà mort. Je crois qu'elles sont accidentelles. Je crois que quelqu'un a tué Huevo et l'a emballé pour le garder dans de la glace. S'est probablement servi de ce qu'il avait sous la main. Ce qui me conduirait à penser que ce n'était

pas planifié.

- Quelqu'un avait donc, comme par hasard, des kilomètres de film étirable ?

Dan haussa les épaules.

- C'est un article ménager commun, et certaines personnes en gardent des stocks entiers. Si tu fais tes courses dans de grandes enseignes, tu en achètes de grosses quantités pour faire des économies. C'est ce que font tout le temps les équipes. Enfin bref, ma théorie est que quelqu'un a tué Huevo et avait besoin que tout soit nickel, voilà pourquoi ils l'ont enveloppé dans du film étirable. Ils l'ont assis dans un coin, ont attendu qu'il fasse nuit pour se débarrasser du corps et leur chien a décidé que Huevo était appétissant.

- Donc l'assassin a un gros chien ?

- C'est ce que je pense, oui. Et c'est quelqu'un de la maison qui a dû monter le coup, car on a trouvé Huevo dans le camion de Sadix. Quelqu'un voulait faire passer un message. Au fait, si je savais qui était l'assassin je lui enverrais bien une bonne boîte de chocolats. Mettre Huevo dans le nouvel Avalanche de Sadix était une idée de génie ! Il paraît que Sadix a vomi quand il l'a vu. De plus, ils ont saisi le camion comme preuve.

- Quel genre de message a voulu faire passer l'assassin, d'après toi ?

- Sais pas. Parfois des gens commettent des crimes et veulent se faire choper, donc ils laissent des preuves. D'autres fois, c'est pour flatter leur amour-propre et ils veulent laisser une carte de visite. Ou alors, il s'agit d'un crime de vengeance. Peut-être que quelqu'un était énervé que Sadix ait gagné. À sa place, j'aurais tué Sadix et je l'aurais laissé dans la voiture de Huevo, mais c'est juste mon point de vue.

- Rien d'autre ?

- Selon la police, ils ont passé le parking au peigne fin et n'ont trouvé aucune preuve du meurtre. Huevo et sa suite séjournaient dans l'un de ces gros hôtels sur Brickell.

Il avait un petit déjeuner d'affaires prévu, mais n'y est jamais allé.

- Je vois que cela te fascine, dis-je à Dan.

- Il y a de quoi ! Nous voyons juste la partie visible de l'iceberg. Et je ne crois pas que le chien soit lié au meurtre, mais je pense que c'est par lui qu'il faut commencer. Si nous nous en tenons à la supposition que c'était un coup monté par la maison, alors nous n'avons qu'à dresser une liste de tous ceux qui ont un chien assez gros pour avoir des dents de monstre des marécages.

- As-tu commencé la liste ? Dan rougit.

- Oui, mais jusqu'ici, je n'ai qu'un seul nom.

- Il faut probablement que tu bosses plus.

- C'est exactement ce que je pensais. Il y a sûrement des tonnes de gens qui ont d'énormes chiens avec d'énormes canines. Il faut juste que

je les déniche.

A l'autre bout du bar, Sadix et Delores posaient pour des photos et signaient des autographes. Hooker avait eu des prises de bec avec Sadix, mais ma relation avec lui était bien plus distante et cordiale. Jusqu'à ce que je trouve la puce, je n'avais aucune raison de détester Sadix ou Delores. Et d'ailleurs, je n'en avais toujours pas. Au dire de Steven Sikulski, on pouvait communiquer avec la puce depuis n'importe où sur le circuit. Mais en restant réaliste, il n'y avait que deux personnes capables de contrôler efficacement la vitesse du moteur. Le pilote et le spotter. J'aurais parié que c'était le spotter. Je ne pensais pas Sadix assez intelligent pour tricher à ce niveau-là.

- Si c'est quelqu'un de chez Oscar Huevo, il va falloir ratisser large, dis-je à Dan. À ce que je vois, il n'était pas très aimé. Sa femme le haïssait. Son frère n'a pas l'air trop mort de chagrin. Et il a empiété sur beaucoup de plates-bandes dans deux pays. Et désolée de te mettre les bâtons dans les roues, mais je ne crois pas à ton histoire de chien. Si les Huevo sont mêlés à ça, il s'agit sûrement d'un tueur à gages. Les Huevo n'ont pas l'air d'être du genre à se salir les mains.

Dan fit signe à la serveuse qu'il voulait une autre bière.

- Ray Huevo ne louerait les services de personne. Certains dans sa société se chargeraient volontiers de ce boulot.

Je pris une poignée de noisettes.

- Es-tu en train d'insinuer que Ray est un peu louche ?

- Ray est très louche. J'ai écrit un article sur la famille il y a un an. Il était presque impossible d'obtenir des informations sur lui. Il ne parle à personne et possède des bureaux dans un immeuble à part, à huit cents mètres de Huevo Enterprises. J'ai fini par obtenir l'autorisation de pénétrer dans le bâtiment, mais je ne suis jamais monté au-delà du premier étage. C'est le secteur de R & D de Huevo et Dieu seul sait ce qu'ils développent là-dedans. Ceux qui ont réussi à pénétrer dans l'immeuble m'ont raconté qu'il était rempli de labos de chimie et d'autres conneries informatiques ressemblant à de la science-fiction. Au final je n'ai rien écrit sur lui car je ne pouvais rien vérifier hormis son adresse professionnelle. Ce que je crois, c'est que chaque fois qu'il se passe quelque chose de louche, c'est canalisé vers Ray. Ce dernier détient des fonds de développement qui pourraient acheter un pays du Tiers-Monde, et la moitié des politiciens du nôtre.

- À ton avis, Ray est-il assez louche pour tuer son frère ?

- Je pense qu'il est assez louche pour faire n'importe quoi, mais je ne vois pas quelle serait sa motivation pour tuer. J'ai le sentiment que Ray possède son propre petit empire.

Les choses commençaient à revenir à la normale autour de Sadix et Delores. La foule s'était dispersée et il ne restait plus que quelques parasites. Delores était nerveuse, comme si elle avait hâte de rentrer

chez elle et de retrouver ses fouets et chaînes pour flanquer une bonne dégelée à Dickie.

- Je vais leur adresser mes félicitations, annonçai-je à Dan. Tu viens ?

- Je leur ai parlé sur le circuit. Je ne me sens pas capable de le faire une deuxième fois.

Je laissai un billet de cinq dollars sur le bar et me dirigeai vers Sadix. Je tendis la main et souris.

- Félicitations, tu as fait une très bonne course.

- Merci, dit-il. Où est Hooker? Je voulais le féliciter d'être arrivé deuxième.

- Je lui transmettrai le message. Je devrais probablement enlever les balles de son revolver au préalable.

- Je vous ai vus assis sur le dock. Que faisiez-vous donc?

- On traînait, c'est tout.

- On aurait dit que vous nous espionniez.

- Pas du tout. On traînait juste.

Delores leva le nez de son cosmo.

- Ah ouais ? Alors pourquoi t'es-tu mise à hurler quand l'assistant de Ray est venue t'inviter au petit déjeuner? C'était vraiment mal poli de ta part d'être là, alors que Dickie et moi étions invités sur le yacht. Nous savions ce que tu faisais. Tu essayais de gâcher le bon moment que l'on passait. Tu étais jalouse parce que tu n'étais pas sur un yacht, parce que des losers qui arrivent deuxièmes ne se font pas inviter sur un yacht.

Voilà pourquoi tout le monde aime Delores. Je voulais parler seul à seul à Sadix, mais Delores ne s'éloignait jamais plus de dix centimètres. C'était un miracle qu'elle le laisse piloter sa voiture de course sans elle.

- Waouh ! dis-je à Delores. Tu as une grosse graine noire entre tes deux dents de devant. Tu as dû manger ces petits crackers aux noisettes? Delores passa la langue sur ses dents.

- Elle est partie.

- Non. Tu devrais aller aux toilettes y jeter un œil. Elle est énorme et toute noire.

- Beeeeuh, fit-elle.

Et elle s'en alla aux toilettes pour dames.

- Je n'ai pas vu de graine, observa Sadix.

- Je voulais te parler. Seul à seul.

- Je croyais que tu étais la nana de Hooker.

- Je suis son spotter. Et je n'ai pas aimé ce que j'ai vu dimanche.

- Tu veux dire, que j'aie gagné?

- Non. Que tu aies triché. Il y avait un contrôle de traction sur la

- J'ai juste poussé la bagnole à fond. Et c'était on ne peut plus légal.
- Rien n'était légal. La 69 avait une puce informatique cachée dans le bouton du levier de vitesse, et la puce réglait la vitesse du moteur.
- Ouais, c'est ça, et Batman sera mon chef d'équipe l'an prochain. Tu es timbrée. Tu devrais arrêter de prendre autant de médicaments.
- Interroge donc Ray Huevo à ce sujet. Et si ce n'était pas toi qui contrôlais la vitesse du moteur, alors tu devrais aussi parler à ton spotter.

- Qu'est-ce que Bernie a à voir là-dedans ?
- C'est une télécommande qui contrôle la puce. Et Bernie et toi êtes les seuls qui puissiez faire efficacement fonctionner la télécommande.
- Je n'interrogerai personne à ce sujet, décréta Sadix. Ils me prendraient pour un fou.

Et comment sais-tu tout cela?

J'étais quasi certaine d'avoir accompli ma tâche.

Aucun moyen d'en être sûre à cent pour cent, mais j'aurais parié que Sadix n'était pas au courant de l'existence de la puce. Je sortis du bar et traversai la rue jusqu'à mon appartement. Je mis la clé dans la serrure et la porte s'ouvrit d'un coup. Elle n'était pas fermée à clé.

Si cela m'était arrivé il y a un an, je n'y aurais pas prêté attention. Il y a dix mois, j'avais reçu une éducation de première main en matière d'effractions. Mon frère s'était attiré des tas de problèmes, j'étais partie à sa recherche en Floride et j'étais tombée sur son appartement mis à sac. Tomber sur ma porte non fermée à clé alors que j'étais sûre et certaine de l'avoir verrouillée me donnait une impression de déjà-vu.

Je repartis et appelai Hooker de mon portable.

- C'est sûrement stupide, lui dis-je, mais je rentre du bar et la porte de mon appartement est ouverte, et je suis presque certaine de l'avoir fermée à clé.

- Retourne au bar et attends-moi là-bas.

Une demi-heure plus tard, Hooker débarqua au bar. Il ne restait qu'une poignée d'habités.

La plupart regardaient du hockey à la télévision au-dessus de nos têtes.

Hooker ne risquait pas de faire sensation parmi eux.

Nous sortîmes et levâmes les yeux en direction de ma fenêtre. Pas de silhouette floue passant derrière les stores. Nous jetâmes un œil au parking. Pas d'artilleur qui attendait, moteur tournant.

- O.K., dit Hooker. Allons-y. Montons voir s'il y a quelqu'un chez toi.

- C'est plutôt dangereux, non? Et s'il y avait vraiment quelqu'un là-haut?

- Je ne le supporterais pas. J'avais l'intention de passer pour un

héros qui n'a aucun contact avec des méchants.

Hooker me poussa dans l'obscurité et me fit signe de me taire. La porte de mon appartement s'ouvrit en grand, et Cheval et Crâne d'œuf en sortirent. Ils se dirigèrent vers le parking et montèrent dans une voiture. Elle démarra, sortit du parking et disparut dans la nuit.

- J'ai une crampe à un endroit très gênant, déclara Hooker. L'idée de Gargantua de déménager en Australie commence à me plaire.

Je sortis de l'obscurité, approchai furtivement de ma porte et entrai. Quand je posai le pied sur la première marche, Hooker m'attrapa par le bras et me tira brusquement en arrière. Il avait son revolver à la main.

- Laisse-moi entrer en premier.

Dix mois plus tôt, quand Hooker et moi avions été mêlés à la disparition de mon frère, nous avions découvert des choses sur nous. L'une d'elles, c'était que nous pouvions tous les deux jouer les héros si nous y étions obligés... mais nous nous en passions bien volontiers.

Ça ne me dérangeait absolument pas de laisser entrer Hooker le premier. Après tout, c'était lui qui était aux manettes. Et il avait le revolver.

Je le suivis à l'étage en retenant ma respiration. Il marqua une pause quand il arriva en haut puis regarda autour de lui. Il me fit signe de ne pas bouger et passa de pièce en pièce pour s'assurer que personne ne rôdait par-là.

- On dirait qu'il n'y a que toi et moi, dit-il en revenant. S'ils cherchaient quelque chose, ils ont été très soigneux. On dirait que rien n'est dérangé.

Je remplis un fourre-tout et quelques sacs d'épicerie marron de vêtements et autres basiques. Éteignis les lumières d'une pichenette et donnai un des sacs à Hooker.

- à ce que je vois, ils ont fait une fouille convenable.

Des choses étaient dérangées dans les tiroirs. Mon lit, défait.

- Ils cherchaient la puce, déclara Hooker.

- Heureusement que je l'ai dans ma poche.

- Il est temps de demander de l'aide. On aurait sûrement dû le faire hier, mais j'espérais que tout disparaîtrait. Je crois que nous devrions aller chez moi ce soir.

Nous y serons en sécurité. Demain dès l'aube, nous appellerons Skippy pour voir s'il peut nous envoyer un avocat de la Nascar ou au minimum un type des R.P. quand nous parlerons à la police.

Gus Skippy est vice-président d'un tas de trucs. À l'origine, il bossait dans la presse; à présent il résolvait les problèmes de la Nascar et était le psy, la baby-sitter, le spin doctor, l'icône de la mode et le gourou des communications d'entreprise qui, à coups de culot et de coups de pied au cul, tirait la Nascar du million de situations difficiles

qui se présentaient. Il sortait avec un gros bonhomme du nom de Herbert, le maire honoraire de la Nascar.

C'étaient de bons vieux garçons de Caroline et quand vous les mettiez ensemble, ils formaient un couple improbable.

Nous descendîmes et verrouillâmes la porte derrière nous. Hooker avait pris la précaution de se garer-loin de mon immeuble. A l'intérieur de la Chevrolet Blazer noire, Beans attendait le museau collé à la vitre arrière.

Il se dirigea au nord de Mooresville et emprunta une série de petites routes de campagne qui menaient à sa propriété. Il possédait près de cinquante demi-hectares et avait fait construire sa maison en plein milieu, juste derrière un bosquet de pins. Les voitures qui passaient ne voyaient que partiellement la maison. Quand il l'avait achetée, il avait combiné des parcelles de terrain et trois petits ranchs étaient fournis avec le terrain. Deux étaient loués aux membres de son équipe. Le troisième, au bord de l'allée faisait office de maison du gardien.

Butchy Miller y résidait.

D'après la légende, Butchy était la star du football local du lycée, qui était tombée dans un flacon de stéroïdes, en avait usé et abusé jusqu'à s'en injecter sous la peau, avait rétréci sa saucisse jusqu'à ce qu'elle devienne parfaitement inutile et était sujet à des problèmes de gestion de colère. Il perdait invariablement au poker, et il fichait une trouille bleue à tout le monde. Hooker le considérait comme le vigile idéal et l'avait installé dans la maison du gardien, non pas parce qu'il avait besoin d'un vigile, mais parce qu'il avait fréquemment besoin d'une main supplémentaire pour jouer au poker.

Il s'arrêta au bord de la route et regarda la maison du gardien.

- Les lumières sont éteintes.

- Il est tard. Butchy doit probablement dormir.

- Butchy a peur du noir. Il dort les lumières allumées. Quand il sort, il laisse les lumières pour qu'il ne fasse pas noir quand il rentre.

Hooker détacha sa ceinture.

- Ne bouge pas. Je vais jeter un œil.

Il trotta sans un bruit vers la maison et disparut dans l'obscurité. Il réapparut de l'autre côté et je vis qu'il regardait par les fenêtres et avançait pas à pas. Il se rendit à la porte d'entrée, l'ouvrit et entra. Quelques minutes plus tard, il ressortit, ferma la porte, courut vers la Chevrolet et monta dedans.

- Butchy est mort, annonça-t-il en démarrant. Une balle dans la tête. Comme Huevo.

- Oh non, je suis désolée. C'était ton ami.

- - Nous n'étions pas vraiment amis. Difficile d'être l'ami de Butchy. C'était comme avoir un rottweiler parano de cent trente kilos chez

soi. Mais je suis triste qu'il soit mort. Surtout que c'est probablement de ma faute.

- Était-il enveloppé dans du film étirable?

- Non. Il était étendu de tout son long dans le séjour.

Il avait un arsenal dans cette maison, on a dû le prendre par surprise. Ou peut-être que c'est quelqu'un qu'il connaissait qui l'a tué.

- Quelqu'un comme Bernie Miller?

- Je ne crois pas qu'il connaissait Bernie. La bande à Huevo a tendance à rester entre elle. Et Bernie est nouveau dans le coin. Il a fait son apparition de spotter de Sadix en début de saison, comme toi. Il courait dans des modifiées, a eu un grave accident l'an dernier et s'est bousillé le genou. Ne pouvait plus conduire. A trouvé un boulot de spotter pour Huevo et la voiture 69.

Nous foncions sur une route de campagne enténébrée.

- Où allons-nous ? demandai-je à Hooker.

- Je ne sais pas. Je voudrais mettre de la distance entre la scène de crime et nous. J'ai délibérément déclenché l'alarme silencieuse en partant. S'il y a quelqu'un dans la maison principale, la police tombera dessus quand elle viendra enquêter.

- Et elle trouvera Butchy?

- Ouais, la police trouvera Butchy et s'occupera de lui. C'était un garçon du coin. Tout le monde connaît Butchy.

- Tu ne crois pas que l'on devrait faire demi-tour et attendre la police?

- Chérie, en ce moment, j'ai plus peur de l'homme au revolver que de la police. Une chose en amènera une autre et la police voudra que l'on reste dans le coin. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. J'ai bien peur que ce ne soit un combat perdu d'avance.

Hooker se gara devant un motel bon marché à Concord. Je réservai sous un faux nom, payai en liquide, et espérai que personne ne verrait Hooker et Beans entrer. C'était une chambre de motel de base, avec un tapis foncé grand passage, un dessus-de-lit à fleurs sombre, conçu pour cacher les taches de vin bon marché.

On ne consommait pas de Childress Vineyards par ici.

C'était le genre de chambre où l'on buvait du vin au cubi. J'avais l'impression d'avoir séjourné un milliard de fois dans ce genre d'endroit depuis le début de la saison.

Nous trouvâmes un seau à glace en plastique que nous remplîmes d'eau pour Beans.

Hooker et moi, on se glissa au lit. Impossible de fermer l'œil. Nous abandonnâmes à l'aube.

Heureusement, il y avait les informations locales à la télévision.

Les cameramen étaient installés chez Hooker, devant la maison du gardien entourée d'un ruban jaune de scène de crime. Celui-ci coupait

l'entrée de l'allée, limitant la circulation. Le reporter à l'antenne parlait de Butchy.

Une balle dans la tête. Trouvé dans son séjour. Personne dans la maison principale. La police recherchait Sam Hooker. Pour l'interroger.

Hooker avait la tête entre les mains.

- Je m'en veux vraiment pour Butchy.

Je me penchai vers lui.

- Tu as été sympa avec lui. Tu l'as hébergé alors qu'il n'avait pas d'argent. Tu lui as donné du boulot alors que personne ne voulait de lui. Tu l'as convié à tes parties de poker.

- Je l'ai fait tuer.

- Tu ne l'as pas fait tuer.

- J'ai mis les choses en branle.

Je voulais reconforter Hooker, mais je n'avais pas de réponse satisfaisante à lui offrir. J'étais incapable de penser intelligemment. J'étais fatiguée. Perdue. Terrorisée.

Je sortis une casquette en tricot de l'un de mes sacs de vêtements et la collai sur ma tête.

- Je vais promener Beans et ensuite je nous remonterai le petit déjeuner.

Je fermai une veste d'hiver sur mon T-shirt à manches longues et empochai la carte magnétique de la chambre ainsi que les clés du 4 x 4. Je passai la laisse à Beans, pris le couloir et sortis dans l'air vif du matin.

Le ciel était d'un bleu clair parfait. Le soleil, pas encore visible. Il faisait suffisamment froid pour que mon souffle forme des nuages de gel et je sentis l'air glacé m'éclaircir les idées, faire démarrer mon cerveau.

Beans et moi étions seuls sur le parking. Nous le traversâmes jusqu'à un misérable champ herbu et en fîmes plusieurs tours jusqu'à ce que le chien se soit vidé. Je le fis monter dans le 4 x 4 et démarrai, à la recherche d'un café.

9.

Hooker était douché et rasé quand je remontai dans la chambre d'hôtel.

- J'espère que ça ne te dérange pas, me dit-il. Je t'ai emprunté ton rasoir rose flua en lâchant des tas de grossièretés pendant que je me rasais.

- Pour le rasoir, passe encore. Quand tu te mettras à emprunter mes sous-vêtements, il faudra que l'on parle.

Je déballai deux tasses de café et deux gobelets en plastique de jus d'orange et j'avais un deuxième sac rempli de sandwiches pour le petit déjeuner. J'en tendis un à Hooker en gardai un pour moi et donnai le reste à Beans.

- Tout ce dont tu pourrais rêver pour le petit déjeuner, excepté les pancakes, dis-je à Hooker. Un oeuf, une rondelle de saucisse, du fromage et un biscuit.

- Miam, fit Hooker.

Et il le pensait sincèrement. La nourriture raffinée le laissait froid.

Je terminai mon sandwich, mon jus de fruits et mon café et pris une douche. Hooker avait rallumé la télévision quand je sortis de la salle de bains.

- C'est mauvais, dit-il. Ils racontent que l'arme du crime qui a tué Butchy est la même que celle utilisée pour Oscar Huevo. La police locale et la police de Miami, maintenant, me recherchent pour m'interroger. Et ça m'embête beaucoup de te le dire, mais ils te recherchent aussi.

- Moi?

Comme par enchantement, mon portable se mit à sonner au même moment. C'était ma mère.

- Je viens de rentrer de croisière et j'ai entendu ton nom à la télévision, m'annonça-telle. Ils disent que tu es recherchée pour avoir assassiné deux hommes.

- Non, juste pour être interrogée. Et tout cela est un malentendu. Ne t'inquiète pas, je vais bien.

- Ne les laisse pas te mettre en prison. J'ai vu une émission là-dessus, une fois. Ils te regardent sur un téléviseur quand tu vas aux toilettes.

Tout à fait le genre d'informations dont j'avais besoin en ce moment.

- Ma mère, dis-je à Hooker quand je raccrochai. Elle me suggérait de ne pas aller en prison. Elle pense que ça ne me plairait pas.

- Si tu ne veux pas aller en prison, nous avons intérêt à partir de ce

motel. C'est trop facile de repérer mon 4 x 4 sur le parking. Il y a une usine vide à vendre sur la route de Kannapolis. Ça fait plus d'un an qu'elle est inoccupée.

Je l'ai visitée il y a deux mois, pensant que je l'achèterais peut-être pour en faire un atelier.

Pour assembler mes propres voitures un jour. Ça ne convenait pas pour faire office d'atelier, mais ça pourrait nous servir de cachette pendant que nous réfléchirons à tout cela.

Il n'y a pas de système d'alarme, donc ce sera facile d'y entrer. Et elle se trouve sur une portion de route coupée du monde.

J'ajoutai l'effraction à ma liste de crimes mentale.

A l'origine, l'endroit était une usine d'outillage. Lorsqu'elle s'était cassé la figure, elle avait été pillée et utilisée pour stocker de l'huile de vidange et d'autres produits d'entretien de voitures. Depuis, ces produits avaient été déplacés, et nous nous retrouvions dans un énorme bunker en parpaing, enténébré et humide. Il n'était pas fermé à clé, et comme l'une des portes roulantes était restée ouverte, nous ne nous rendions pas coupables d'effraction.

Hooker entra le 4 x 4 dans le bâtiment et se gara près du mur, où nous n'étions pas visibles de l'extérieur.

- Pendant un bref instant, j'ai cru que les choses allaient redevenir normales, confiai-je à Hooker. Mais elles sont encore pires qu'avant.

- Un pas en avant, deux pas en arrière... Mettons plusieurs hypothèses au banc d'essai.

Nous savons que Ray se servait d'une technologie illégale pour tricher. Nous ne savons pas pourquoi Ray n'avait jamais eu l'air de s'intéresser à la course automobile.

Nous savons aussi qu'il emploie deux hommes de main pour tuer des gens. Et nous n'en sommes pas absolument sûrs, mais apparemment il savait que son frère se trouvait dans le local de stockage. En fait, il y a de fortes chances que Ray ait tué Oscar.

- Il y a de gros enjeux dans tout cela, répondis-je. Que nous ne comprenons pas. Il doit s'agir de bien plus que de tricher à une course.

- Je suis d'accord. Je crois que nous devons découvrir pourquoi Ray a tué son frère.

- - Tu croyais que madame Irma et sa boule de cristal nous le diraient?

- Je croyais que Ray nous le dirait. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est le kidnapper et lui flanquer une belle dérouillée jusqu'à ce qu'il nous parle.

Je sentis ma bouche s'ouvrir en grand et j'imagine que je dus avoir l'air aussi horrifiée que je l'étais intérieurement.

- Quoi ? fit Hooker.

- As-tu un autre plan?

- Pas pour l'instant.
- Qu'est-ce qui te fait croire qu'il parlera si nous le frappons ?
- On m'a beaucoup frappé et j'ai toujours parlé.
- Supposons que la puce ait un rapport avec les meurtres. Ray tient vraiment à la récupérer.

- Si nous remettons la puce à la Nascar, il pourrait perdre le championnat, lança Hooker.

- Ouais, mais il ne s'est jamais préoccupé de l'aspect « voiture » de la société, jusqu'alors. Pourquoi s'intéresse-t-il autant au championnat aujourd'hui? Et son frère mort porterait le chapeau. Ray rétorquerait qu'il n'en savait rien. Il s'en sortirait les mains propres. Et de toute façons la Nascar prendrait des sanctions à leur rencontre et les condamnerait à une amende, mais ne les retirerait pas du championnat. Ils devraient annuler trop de choses déjà en branle. Des séances photos, des tournées radio satellite et des apparitions à la télé. Sans parler de petites faveurs pour le banquet de la semaine prochaine.

- Donc?

- Je pense que la puce épouse d'autres intérêts.

- Du style « elle possède une espèce de code secret à la James Bond dont on pourrait se servir pour détruire le monde » ?

- Rien d'aussi glamour. Je pensais plus à ce que nous a dit Steven... une découverte capitale dans le domaine de l'informatique. Ou une nouvelle et meilleure batterie.

Hooker eut l'air perplexe.

- Crois-tu que l'on commettrait un meurtre pour une meilleure batterie ?

- Une meilleure batterie pourrait valoir beaucoup d'argent.

Hooker m'embrassa dans la nuque.

- Que fais-tu? lui demandai-je.

- Je me permets des familiarités.

- Il n'y a aucune raison de se permettre des familiarités. Plus de ça entre nous.

Hooker était un bon amant pour la même raison qu'il était un bon pilote automobile. Il n'abandonnait jamais.

Qu'il se rapproche de la voiture de tête ou qu'il ait vingt tours de retard, il déployait les mêmes efforts. Et s'il était en mode vitesse de croisière, c'était pour se ménager et se réorganiser. Hooker n'était pas du genre à baisser les bras... ni en voiture ni au lit. Et apparemment, cette caractéristique s'appliquait aussi quand il s'agissait de ne pas abandonner les relations friteuses. Tiens, tiens ! Peut-être ne s'était-il pas assez cocooné dans la salle de bains ce matin?

- Et si nous allions en prison? Et si les méchants nous retrouvaient et nous tuaient? Tu ne veux pas connaître un dernier orgasme? me

demanda Hooker.

- Non !

Il m'embrassa et, pour une raison ou une autre, comme je ne faisais pas attention, sa main s'était aventurée sur ma poitrine. Il s'avère que le « non » ce n'est pas le truc des pilotes automobiles. « Non » c'est un mot qu'ils ne comprennent pas très bien.

- Pas devant le chien dis-je à Hooker en repoussant sa main.

- Le chien ne regarde pas.

- Le chien regarde.

Beans avait sauté de l'arrière du véhicule et s'était assis sur la banquette arrière. Je sentais son souffle dans ma nuque.

- Et si le chien ne regardait pas ? me demanda Hooker.

- Pourrais-tu s'il te plaît mettre ta libido en mode « pause »? J'ai des idées qui me viennent : nous pourrions parler au spotter de Sadix.

- Tu veux dire, lui casser la gueule?

- Ouais, si tu veux, nous pourrions lui casser la gueule. Enfin bref, apparemment il y a un bon potentiel d'informations. Ou bien encore pénétrer par effraction dans le R&D de Huevo...

- Il se trouve au Mexique, m'informa Hooker. Non pas que ce soit impossible d'y aller, mais la police retient probablement mon avion au sol. Nous devrions prendre un vol commercial. Toutefois ce serait risqué.

- Et les résidences ? Ray Huevo a-t-il une maison à Concord?

- Oscar en avait une à Lake Norman. J'ignore s'il s'y rendait souvent. Je sais que Mme Oscar n'était pas amoureuse de la Caroline du Nord. Parfois, j'entendais dire qu'Oscar était en ville, mais je ne l'ai jamais vu dans le coin. Je crois que c'était...

pour s'occuper des affaires et sortir de Ploucland. Je ne crois pas que Ray possède quoi que ce soit ici. Il doit avoir un appartement de fonction quelque part.

- Est-ce que je loupe quelque chose ?

- Les gorilles. Cheval et Crâne d'œuf. Les acolytes de Huevo Nous pourrions essayer de leur tirer les vers du nez.

- Tu veux dire, les pousser à avouer qu'ils ont commis deux meurtres?

- Ouais. Bien sûr, nous devons leur casser la gueule.

- J'ai déjà entendu ça quelque part.

- Mes talents sont limités, je sais. En fait, je n'excelle que dans trois domaines : je sais conduire une voiture, je sais casser la gueule aux gens, et tu connais la troisième chose. Ça suppose beaucoup de gémissements de ta part.

- Je ne gémis pas !

- Chérie, tu gémis.

- Comme c'est gênant. Retournons à nos cassages de gueules. Par

qui aimerais-tu commencer?

- Le spotter, Bernie Miller. (Hooker composa un numéro sur son portable) J'ai besoin d'aide, dit-il. Non. Pas ce genre-là, mais merci j'en aurai peut-être besoin plus tard.

Pour l'instant, il me faut juste des informations. L'adresse de Bernie Miller, le spotter de Sadix.

Hooker coinça le téléphone entre son épaule et son oreille tout en fouillant dans la boîte à gants et dans le vide-poches de la portière. Il en sortit un stylo et une serviette toute froissée du Dunkin'Donuts, me les donna et me répéta l'adresse. Puis il raccrocha et mit la voiture en prise.

- Miller vient de divorcer. Donc, avec un peu de chance, il est seul chez lui.

- Qui as-tu appelé?

- Nutsy. Il m'a proposé de me servir de son avion si jamais j'avais besoin de sortir rapidement du pays. Nutsy pilote la voiture Krank's Beer. C'est l'un des pilotes les plus âgés et c'est un chic type. Il connaît tout le monde et a sûrement oublié plus de choses sur les courses que je pourrais en apprendre.

- - Cette adresse que tu m'as donnée, c'est sur le lac, dis-je à Hooker. C'est un quartier plutôt chérot pour un spotter.

- Il pourra peut-être te donner des conseils financiers pendant que nous le frapperons, me lança Hooker en démarrant.

En termes de kilomètres, la route n'était pas longue pour nous rendre chez Bernie Miller, mais j'eus une crise d'angoisse et le voyage me sembla interminable. Il était midi quand nous arrivâmes tranquillement dans son coin. La maison avait l'air neuve. Pas plus de deux ans.

Le jardin était bien entretenu, avec des parterres de fleurs taillés et des buissons pas encore très luxuriants.

Une Taurus grise était garée dans l'allée.

- Alors comment s'organise-t-on pour cette histoire de cassage de gueule? demandai-je à Hooker. Est-ce que nous sonnons et lui filons un pain quand il ouvre?

Hooker me gratifia d'un grand sourire.

- Tu t'y fais à cette mentalité de brute, hein?

- Je me demandais, c'est tout. Peut-être que cette approche serait trop agressive pour un type qui a une Taurus grise garée dans son allée. Sans doute est-ce l'abord qui conviendrait à un type en mobile home.

- J'ai vécu dans un mobile home, déclara Hooker.

- Et alors ?

- Je disais ça comme ça, c'est tout.

- As-tu reçu beaucoup de pains dans la gueule?

- Non. J'ouvrais la porte un revolver à la main.

Je regardai la maison.

- ça risquerait de ralentir l'avancée de notre entrevue. Difficile de casser la gueule à un type qui ouvre la porte un revolver à la main.

Nous étions à l'arrêt en plein milieu de la route, pas devant chez Miller mais une maison plus bas. Hooker passa doucement devant chez lui et continua jusqu'au coin de la rue. Il tourna à un virage, reprit la rue dans l'autre sens et se gara le long du trottoir. Nous nous trouvions alors de l'autre côté de la rue, en face de chez Miller; et une fois de plus, une maison plus bas.

- Tu n'as pas l'air d'avoir trop envie de le faire, dis-je à Hooker.

- J'tâte le terrain, rétorqua-t-il.

- Tu as les chocottes?

- Je n'ai jamais les chocottes. Un scrotum plein de fourmillements et un sphincter tendu, oui. Souvent. Diarrhée, parfois. Les chocottes, jamais.

Beans se leva, se retourna deux fois et retomba sur la banquette dans un grand soupir.

- Attendons-nous que ton sphincter se détende? lui demandai-je.

- Je le sens mal. Je n'aime pas que la voiture soit garée en plein milieu de l'allée. Je sais que des tas de gens n'utilisent jamais leur garage, mais ça me semble bizarre et je vois mal Bernie au volant d'une Taurus grise.

La porte du garage de Miller s'ouvrit soudain et nous nous tassâmes dans nos sièges. Un bruit de moteur se fit entendre. Cheval en sortit et monta dans la Taurus.

Celle-ci démarra, quitta l'allée et tourna au ralenti devant la maison de Miller. Une berline Lexus bleue émergea du garage, la porte se referma et la Lexus passa devant la Taurus.

Bernie ne conduisait pas la Lexus. C'était Crâne d'œuf.

- Ça n'arrange pas l'état de mon sphincter, annonça Hooker. En fait, mes noix viennent de remonter.

Nous suivîmes les deux véhicules en direction du sud sur Odell School Road. Au bout de quelques kilomètres, les voitures empruntèrent un chemin de terre qui disparaissait dans les bois. Le genre d'endroit où les jeunes boivent de la bière, fument de l'herbe et où les filles tombent subitement enceintes. Hooker se gara dans une allée qui menait à une petite maison jaune et blanc, style ranch. Il y avait un vélo et un bassin en plastique dans le jardin de devant. Nous étions en novembre et le bassin était vide. Nous devions nous trouver à deux cents mètres derrière le sentier.

- Et maintenant? dis-je.

Hooker pivota dans son siège et regarda derrière lui.

- On attend. Je ne pense pas que ce sentier mène quelque part.

Dix minutes plus tard, les deux voitures réapparurent, tournèrent dans Odell, et continuèrent vers le sud, passèrent devant nous sans un seul regard. Hooker démarra et les suivit.

Il faisait toujours frais, mais le ciel n'était plus bleu.

Des nuages s'étaient imposés au-dessus de nos têtes, augurant de la pluie. La Lexus emprunta Derita Road, suivie de la Taurus. Nous passâmes devant l'entrée de l'aéroport. Le siège social de la Nascar se trouvait sur notre droite. Les deux voitures continuèrent et finirent par tourner sur Concord Mills Boulevard et, quelques minutes plus tard, pénétrèrent dans le petit parking.

Concord Mills est un centre commercial monstrueux.

Plus de deux cents magasins, un cinéma de vingt-quatre salles, des simulateurs de courses automobiles, une piste de karting intérieure et extérieure. C'était samedi, nous étions en début d'après-midi et le parking était plein à craquer. Le chauffeur de la Lexus ne se donna pas la peine de chercher une place. Il se rendit directement au bout d'une rangée de voitures où il y avait la place de se garer. La Taurus se rangea à côté de lui, les deux hommes descendirent, et ils s'en allèrent en direction du centre commercial.

Nous nous trouvions une file derrière eux.

- C'est curieux, observa Hooker, les acolytes de Huevo conduisent deux voitures, dont l'une, j'imagine, appartient à Bernie, et ils vont faire du shopping?

- Et si ce n'était pas la voiture de Bernie ? Peut-être que ces deux types séjournent chez lui et qu'ils conduisent leur propre véhicule. Peut-être que Bernie est mouillé jusqu'au cou, plus que nous ne le pensions.

Une bruine avait commencé à embuer le pare-brise.

Hooker tenait son téléphone à la main, la serviette du Dunkin'Donuts dans l'autre, avec l'adresse de Miller et son numéro de téléphone. Il composa le numéro de Miller et attendit.

- Pas de réponse, finit-il par dire.

Nous gardâmes les yeux rivés sur la Lexus.

- Peut-être que Miller sous-loue sa maison aux gorilles, lançai-je.

Hooker opina.

- C'est possible.

Nous détachâmes nos ceintures de sécurité, descendîmes du 4 x 4, nous approchâmes de la Lexus pour regarder à l'intérieur. Rien d'anormal. Nickel.

- Belle voiture, constatai-je en l'inspectant. Sauf qu'elle a une goutte à l'arrière. (Je me penchai pour mieux voir.) Oh, oh !

- Quoi, « oh, oh » ?

- La goutte est rouge. Et je pense qu'elle provient de l'intérieur du coffre.

Hooker me rejoignit et s'accroupit à côté de moi.

- Oh, oh ! (Il se leva et tapa sur le coffre) Y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Il passa les doigts sur le coffre.

- Il faut que nous l'ouvrions.

J'essayai la portière conducteur. Ces crétins ne l'avaient pas verrouillée. Je passai la main à l'intérieur et ouvris le coffre d'un coup.

- Double oh, oh ! lança Hooker quand le coffre se releva.

Les gouttes rouges appartenaient à Bernie Miller. Il était roulé en boule dans le coffre et criblé de balles... partout.

- J'aimerais bien ne pas regarder ça, dis-je à Hooker.

- Tu ne vas pas hurler, t'évanouir ou devenir hystérique, n'est-ce pas? Je mordillai ma lèvre inférieure.

- Peut-être que si.

- Regarde le bon côté des choses. Un type de moins à qui casser la gueule.

- Ouais, mais c'est un crime contre nature de faire ça à une Lexus : la garniture du coffre est foutre.

C'était le maximum de bravade dont je pouvais faire preuve.

L'alternative, c'était de pleurer sans pouvoir m'arrêter.

Hooker referma le coffre.

- C'est du nettoyage intensif. Vu que ces types ont chargé Bernie dans sa voiture et qu'ils l'ont descendu en dehors de chez lui, j' imagine qu'ils vont le faire disparaître.

La question du jour est... pourquoi ont-ils garé la bagnole ici? Je jetai un œil à l'entrée du centre commercial juste au moment où Cheval et Crâne d'œuf en sortaient. Chacun portait un gobelet de café à emporter.

- On dirait qu'ils ont fait une pause pour aller prendre leur cappuccino triple shot dis-je à Hooker.

Il ne bruinaît plus, il pleuvait à verse. Et les hommes s'approchaient de nous à toute vitesse, tête baissée, trempés. On s'abrita derrière une camionnette.

- Tu devrais arrêter ces individus selon le droit commun, murmurai-je à Hooker. C'est la chance de notre vie. Nous pourrions les prendre la main dans le sac. Où est ton arme?

- Dans le 4 x4.

Les hommes de Huevo se trouvaient entre le 4 x 4 et nous.

- Avons-nous un plan sans arme? s'enquit Hooker.

- Tu pourrais appeler la police.

Hooker jeta un œil au 4 X 4 et sa bouche se serra un peu.

- Avons-nous un plan sans téléphone?

Les deux hommes de Huevo montèrent dans leurs voitures et s'en allèrent. Quelques secondes plus tard, nous étions sur la route et

roulions dans la même direction que la Lexus.

La pluie tombait obliquement, balayée par l'essuie-glace. Zéro visibilité.

- Je les ai perdus, annonçai-je à Hooker. Je ne distingue rien sous la pluie.

Hooker était coincé dans les bouchons.

- Je ne les vois pas non plus et je ne peux pas avancer.

Un peu de pluie et tout le monde pète un plomb.

Le téléphone à la main, j'hésitai à appeler la police. Je n'avais pas de numéro de plaque d'immatriculation à lui transmettre. Et je n'étais absolument pas crédible. La pluie nettoyait le sang sur le trottoir.

Beans, debout, haletait. Hooker baissa les vitres, mais le chien continuait de souffler.

- Il a peut-être envie de faire pipi, dis-je à Hooker.

Ou pire.

Hooker reprit Concord Mills Boulevard et s'arrêta quand il eut repéré un îlot d'herbe. Cinq minutes plus tard, Beans et Hooker remontaient en voiture, trempés.

- Ça craint ! lança Hooker. Il faut absolument que nous fassions quelque chose pour renverser la situation. Tout ça ne fait qu'empirer et je perds ma bonne humeur.

- Tu as peut-être besoin de déjeuner.

Manger résolvait tous les problèmes dans ma famille.

Le Concord Mills Boulevard traversait la Route 85 pour devenir le Speedway Boulevard.

Toute chaîne de fast-food qui se respectait possédait son restaurant sur cette portion de route. Hooker nous conduisit dans un drive-in où nous commandâmes des tas de trucs à manger. Puis on se planqua derrière les vitres embuées et les trombes d'eau.

Je remplis d'eau le seau à glace que nous avions volé pour Beans au motel et lui donnai des hamburgers.

Hooker et moi engloutîmes quelques milk-shakes, frites et hamburgers.

Hooker finit ses frites et but son milk-shake à grand bruit.

- Stupéfiant comme le fait d'ingurgiter de grosses quantités de sel et de graisse qui bouchent les artères a le don de me rendre heureux, constata-t-il.

- Ne te réjouis pas trop vite. Nous avons des tas de problèmes.

- Il faut que nous retrouvions ces deux types.

- Et comment? Nous ne savons même pas comment ils s'appellent.

Hooker rappela Nutsy.

- Il me faut d'autres informations. Il y a deux types qui me cherchent. Ce sont des employés de Huevo. Travaillent probablement pour Ray. Du muscle en costume. Un des types est gros et a un serpent

tatoué sur la nuque. Des cheveux foncés coupés court. S'est fait défoncer le crâne. L'autre est chauve. Je veux savoir qui ils sont, et ça me serait bien utile si je savais où les trouver.

Nous garâmes le 4 x 4 dans le parking du centre commercial, histoire de passer inaperçus.

Hooker et Beans s'endormirent; moi je restai éveillée. Mon esprit refusait de s'arrêter. Il dressait des listes. Passer chez le teinturier. Acheter un cadeau pour la baby-shower de Nancy Sprague. Essayer de dire moins de gros mots. Appeler ma mère plus souvent.

Pardonner à Hooker. Faire réviser la voiture. Poser un verrou sur la porte d'entrée de mon appartement. Adopter un chat. Nettoyer le placard de l'entrée à fond. Me faire une manucure.

Deux heures plus tard, je réveillai Hooker pour qu'il change de place dans le parking.

- Tu crois que l'on va s'en sortir? lui demandai-je.

- Blen sûr, répondit-il.

Et il se rendormit.

Ce fut peu après quatre heures que Nutsy appela.

Hooker mit le haut-parleur pour que j'entende.

- Ces types s'appellent Joseph Rodriguez et Phillip Lucca, dit Nutsy. Le gros au tatouage, c'est Lucca. Le petit chauve, c'est Rodriguez. Ils font partie de la bande de Huevo. Détachement de sécurité. Voyagent habituellement avec Ray, mais celui-ci est à Miami. Je ne sais pas ce que cela signifie. J'imagine que cela ne présage rien de bon, vu que tu es dans la merde jusqu'au cou et que tu as besoin de ces renseignements.

- J'veux juste leur faire livrer des bonbons avec un petit message personnel, répondit Hooker. Ils ont été sympas avec moi.

- Ouais, je n'en doute pas. Je ne sais pas où ils séjournent. Ils font bande à part, ici.

J'imagine qu'ils ont pris une chambre dans l'une de ces chaînes à Concord.

Hooker raccrocha et se mit à contacter les hôtels, demandant à parler à Joseph Rodriguez.

Il décrocha le gros lot à la cinquième tentative. La réception appela la chambre, mais personne ne répondit.

- Probablement partis à nos troussees, dis-je à Hooker. Il leur reste quelques balles avec nos noms dessus.

- Il nous faut changer de voiture, décréta Hooker. La police nous recherche, les méchants aussi, et tout le monde doit connaître ma plaque d'immatriculation.

Je détestai cette idée. La voiture était sûre et confortable.

- Il nous faut plutôt changer de plaque d'immatriculation. Échanger la nôtre contre celle d'une autre voiture.

Hooker fouilla dans la boîte à gants d'où il sortit un petit tournevis. Un quart d'heure plus tard, nous avions une nouvelle plaque, et Hooker était de retour dans la voiture trempé jusqu'aux os. Il jeta le tournevis dans la boîte à gants et mit le chauffage à fond.

- Si je ne sèche pas vite, je vais commencer à moisir.

Il démarra et traversa la route jusqu'au parking du motel. Il gara le 4 x 4 sur une place tout au bout, d'où nous bénéficions d'une bonne vue sur le parking et la porte arrière de l'hôtel.

La meilleure planque que nous puissions trouver.

Nous venions de nous installer quand la Taurus se pointa. Pas de Lexus. Hooker avait sorti son arme.

Rodriguez et Lucca descendirent de leur véhicule et se voutèrent sous la pluie. Hooker mit la main sur la poignée de la portière. Une autre voiture apparut et se gara. Hooker enleva la main de la poignée.

- C'est comme quand tu passes un examen, que tu ne connais pas la moitié des réponses, et que l'alarme d'incendie se déclenche, fit-il. Tu es plus ou moins sauvé, mais tu sais qu'en fin de compte tu devras repasser l'examen et que tu te planteras.

Rodriguez et Lucca traversèrent le parking et disparurent dans l'immeuble. Ils étaient trempés, boueux.

- On dirait qu'ils viennent de creuser un trou dans la terre, observai-je.

- Ouai, ils ont été occupés, ces garçons.

- Tu crois qu'ils ont aussi enterré la voiture?

- Elle se trouve probablement au fond du Lake Norman.

Son téléphone sonna. C'était Nutsy.

- Tu sais, cette propriété que tu as achetée pour en faire un atelier? dit Nutsy dans le haut-parleur.

- Sur Gooding Road?

- Ouais. Je suis passé devant tout à l'heure pour déposer mes gosses chez un copain.

Bref, je crois que les types sur lesquels tu m'as interrogé se trouvaient sur ta propriété. Je ne peux pas être sûr et certain que ce soient eux, avec la pluie et tout, mais ils semblaient correspondre à ta description. Le gros avait la tête défoncée. Ils étaient debout à côté de leurs voitures. J'imagine qu'ils te cherchaient.

- Quel genre de voitures ?

- Une Taurus et une Lexus bleue.

Hooker raccrocha et se cogna la tête sur le volant.

- Quoi? fis-je (Puis je pigeai) Oh, non ! tu ne crois pas qu'ils ont enterré Bernie chez toi? Comment sauraient-ils que c'est chez toi, d'ailleurs ?

- Tout le monde le sait. Je n'ai pas acheté l'usine d'outillage, mais j'ai acheté l'entrepôt.

Je n'ai pas commencé à construire, mais il y a une grosse pancarte qui annonce que ce sera le futur siège de Hooker Motor Sports. (Il démarra) Allons y jeter un œil. Ce serait futé de leur part d'enterrer Bernie chez moi. Tout concorderait parfaitement.

Il y a trois cadavres. L'un a des marques de dents qui correspondent à celles de mon chien. Les deux autres, on les trouvera sur mes terres. Tous sans aucun doute tués avec la même arme. Et je serai trop mort pour me défendre.

Nous parcourûmes un kilomètre et demi, et Hooker pénétra dans une zone commerciale dominée par un supermarché Wal-Mart.

Il se gara et me donna une liasse de billets.

- Achète une pelle... au cas où. J'irais bien, mais j'ai peur que l'on me reconnaisse.

Vingt minutes plus tard, je sortis du magasin en poussant un chariot sous la pluie. J'avais deux pelles, une lampe torche et une boîte de sacs-poubelles géants.

Tout cela au cas où. J'avais aussi un sac de nourriture pour chiens et dix litres d'eau pour Beans, plus des vêtements secs pour Hooker. Puis j'ai acheté un poulet rôti dans la zone «

alimentation », des biscuits, et un pack de six bières. Je chargeai le tout sur la banquette arrière et remontai en voiture d'un bond.

J'ouvris un sachet de biscuits et en donnai un à Hooker.

- J'espère que nous n'aurons pas à nous servir de la pelle. Enterrer un cadavre détrempé ne fait pas partie de mes activités préférées.

10.

La pluie n'était plus qu'un crachin régulier, le ciel était extrêmement couvert, et la lumière oscillait entre pénombre et crépuscule. La propriété de Hooker se trouvait sur une route de campagne émaillée de petits ateliers et autres entreprises. L'entrepôt en parpaing était classique, plus petit que celui où nous nous étions rendus auparavant. Il était entouré d'une aire de stationnement en ciment qui menait vers trois portes roulantes à l'arrière et une porte au-devant. Au-delà, ce n'était que terre tassée et broussailles, et puis des bois.

Hooker alla se garer au fond. Nous arpentâmes le lieu.

Dans un coin, de la terre venait d'être retournée. Ça formait un petit tas à l'odeur fraîche. Il y avait des traces de pas et de pneus dans la boue autour. La pluie avait déjà effacé les détails.

- Merde ! lança Hooker.

Plus un soupir qu'un juron.

J'étais entièrement d'accord.

Hooker se retourna et pataugea dans la gadoue jusqu'au 4 x 4. Je le suivis, de la boue plein les chevilles. Mes cheveux qui avaient succombé à la bruine impitoyable me collaient au visage. Mon jean était trempé, ainsi que mes sous-vêtements. Et j'étais transie de froid.

Beans surgit dès que Hooker ouvrit la portière. Il affichait son expression : « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » comme s'il voulait participer à l'aventure.

- Désolé, mon gros, lui dit Hooker. Trop de boue. Tu vas devoir rester dans la voiture.

L'ironie de l'histoire : le chien aurait adoré se rouler dans la boue et il devait rester dans la voiture. Je voulais rester dans la voiture et je devais me vautrer dans la boue.

J'attrapai une pelle et une lampe torche et je suivis Hooker jusqu'à la tombe. Je pris place, enfonçai la pelle dans la terre et jetai cette foutue terre trois mètres à côté de moi. Je continuai ainsi plusieurs fois, levai les yeux et surpris Hooker en train de me regarder.

- Continue à creuser comme ça et tu vas te casser quelque chose, me dit-il. Et, vu ta tête, on dirait que ta culotte remonte.

- Je porte un string. Il remonte tout le temps.

- Tu n'aurais pas dû me le dire. Maintenant je ne vais plus penser qu'à ça.

- Eh bien, je suis ravie de faire diversion, la situation n'est pas folichonne.

En vérité, je creusais comme une forcenée car j'étais furieuse. Il n'y

avait aucune justice en ce monde. Tout avait commencé comme une bonne action et les bonnes actions n'étaient pas censées se terminer ainsi. Je fourrai ma pelle dans la terre et heurtai quelque chose de dur.

Pas une pierre. Une pierre aurait tinté. Là, il s'agissait d'un bruit sourd et étouffé. Je retirai ma pelle : un bout de tissu en lambeaux resta accroché au bout.

Sous le choc, je restai figée sur place, la pelle à trente centimètres du sol, Une horreur glaciale se glissa dans mon ventre, mon poulx battait dans mes oreilles puis ce fut l'extinction des feux. J'entendis quelqu'un appeler Hooker. Ça devait être moi.

Quand je repris connaissance, je me trouvais à l'arrière du 4 x 4 et Beans haletait au-dessus de moi. Le visage de Hooker flottait à côté de la grosse tête du chien. Tous deux avaient l'air inquiet.

- Je crois que j'ai trouvé Bernie dis-je à Hooker.

- Je sais. Tu es devenue blanche et tu es tombé dans la boue la tête la première. Tu m'as fichu une de ces trouilles ! Tu vas bien?

- Je ne sais pas. Ai-je l'air d'aller bien?

- Plutôt. Un peu boueuse, mais nous allons te nettoyer et tu seras comme neuve. Tu peux respirer par le nez, hein?

- Ouais. Maintenant que nous l'avons trouvé, qu'allons-nous faire de lui?

- Nous allons le déplacer.

- C'est horrible ! La pluie, la boue, le corps mangé par les vers !

- Je suis quasi sûr que c'est trop tôt pour les asticots, mais il y a de bons vers de terre dans le coin. De gros suceurs.

Les cloches se remirent à sonner dans ma tête.

- J'ai l'impression d'être un déterreur de cadavres murmurai-je.

- Chérie, nous lui rendons service. Il n'aurait pas voulu être enterré sous mon atelier.

Il ne m'aimait pas. Nous le mettrons dans un joli sac-poubelle tout propre et l'emmènerons dans un meilleur endroit. Nous pourrions même lui acheter des fleurs.

- Des fleurs, ce serait sympa.

Je crus voir Hooker rouler les yeux, mais je pouvais me tromper. J'étais encore plus ou moins dans le cirage.

- Reste ici avec Beans, me dit-il. Je peux finir le boulot.

Je restai allongée, immobile, ordonnant à mes idées de s'éclaircir. Beans s'affala à mon côté, présence chaude et réconfortante. Lorsque je recouvrai des sensations dans les lèvres et au bout des doigts, je me glissai hors du 4 x 4. Il faisait encore noir et il bruinaît toujours. Pas de lune. Pas d'étoiles. Pas de lampadaires. Juste quelques nuances de gris pour distinguer le ciel du bâtiment.

J'entendis Hooker avant de le voir. Il tirait Bernie. On aurait dit

qu'il le traînait par les pieds, bien que ce fût difficile à vérifier, vu que Bernie était ensaché et enveloppé de caoutchouc pour saut à l'élastique.

- C'est une forme bizarre pour un corps, dis-je à Hooker.

- Ouais, je ne sais pas ce qu'il a fait pour devenir comme ça. On a dû le plier dans le coffre quand il a atteint la rigidité cadavérique. Ses bras ont dû surgir d'un coup quand il s'est mis à bouffir.

Je collai une main sur ma bouche et me dis que ce n'était pas le bon moment pour devenir hystérique. Je péterai un câble plus tard, quand je serai aux toilettes et que la chasse d'eau étouffera mes hurlements.

Beans dansait et aboyait à l'arrière du 4 x 4, les yeux rivés sur hernie.

- Nous ne pouvons pas le mettre à l'arrière, dis-je à Hooker. Beans voudra jouer avec lui.

Nous levâmes les yeux sur la galerie du toit puis les reposâmes sur Bernie. Ce dernier n'était qu'angles bizarres à l'intérieur des sacs en plastique noirs et brillants.

- Il est lourd, observa Hooker. Tu vas devoir m'aider à le monter là-haut.

La mort dans l'âme, je touchai le sac.

- Je crois que c'est sa tête, me dit Hooker. Ce serait mieux si tu venais par ici et lui prenais le pied.

Je serrai les dents et attrapai ce que j'espérais être un pied. Après force manœuvres, nous hissâmes Bernie sur la galerie. Pas sûr que nous ayons réussi à le faire s'il n'avait pas été aussi rigide. Hooker sécurisa le corps avec les élastiques.

- Ce n'est pas si mal, lança Hooker. Impossible de deviner que c'est un corps. On dirait que l'on a emballé un vélo ou autre chose. Regarde, ça ressemble à un guidon, tu ne trouves pas ? Je collai de nouveau ma main sur ma bouche.

Hooker rangea les pelles dans le coffre et ferma la portière.

- Allons-y.

Dix minutes plus tard, nous roulions encore, sans incident. Les sacs-poubelles s'agitaient au vent, mais les élastiques tenaient le coup. Nous prîmes les petites routes, évitant les grandes voies. Hooker argua que ce serait plus facile de récupérer Bernie sur une route de campagne si jamais il s'envolait du toit.

- Où allons-nous? lui demandai-je.

- On rentre à Concord. Mon plan initial était de le laisser quelque part où l'on était sûr de le trouver. Devant la porte de Huevo Corporate, ou peut-être le ramener chez lui. Mais maintenant je pense qu'il ne faut pas qu'on le retrouve tout de suite. Avec la chance que j'ai, Rodriguez et Lucca le dénicheront, et ils le réenterreront

sûrement. Je ne veux pas avoir à le déterrer une deuxième fois. J'aimerais pourtant le laisser sur les terres de Huevo, quelque part où il serait au frais pour un moment.

Dans un de nos autocars aménagés, par exemple; ils sont branchés à l'électricité.

L'air y circule tout le temps pour que ça n'empeste pas à l'intérieur. Nous pourrions le mettre dans celui de Sadix, il ne s'en servira pas avant février. On n'aura qu'à baisser la température.

Je fixai Hooker, la bouche ouverte de stupéfaction.

- Quoi? fit-il As-tu une meilleure Idée?

Le campus de Huevo est immense. Des hectares de pelouse aménagée et une foule de bâtiments à deux étages d'un blanc étincelant, parfaitement entretenus, qui hébergeaient les bureaux de Huevo, ses voitures, transporteurs et ateliers. Nous nous frayâmes un chemin entre les bâtiments jusqu'au garage et, exactement comme l'avait prédit Hooker, six autocars étaient garés là, reliés à l'électricité. Aucune lumière n'était allumée à l'intérieur, pas même les feux de stationnement. Il y avait des projecteurs de sécurité sur les bâtiments, mais peu de lumière éclairait l'endroit.

Hooker se gara et nous descendîmes du véhicule. Le voyage n'avait pas l'air d'avoir aggravé l'état de Bernie.

Les sacs-poubelles étaient encore intacts.

- Tu enlèves les plastiques et je vais chercher une serviette, dis-je à Hooker. Je ne voudrais pas que Bernie mouille le car de Sadix.

Les autocars ont des verrous à code, mais tout le monde sur le parking des pilotes utilise le même code universel. J'espérais que cela était aussi valable quand les véhicules étaient entreposés. Je tapai le 0 et poussai un soupir de soulagement quand la portière s'ouvrit.

J'allumai ma lampe torche, entrai et trouvai mon chemin jusqu'aux toilettes du fond.

J'attrapai deux grandes serviettes, en laissai une sur le lit et emportai l'autre.

- O.K., allons-y, dit Hooker.

Nous tirâmes sur Bernie, et il dégringola. Bien plus facile de le faire descendre que de le monter. Hooker prit ce qu'il croyait être sa tête, j'attrapai son pied et nous essayâmes de le faire entrer dans le car aménagé.

- La portière est trop petite, annonçai-je à Hooker après plusieurs tentatives. Essaie de le tourner encore.

- Chérie, nous l'avons tourné dans tous les sens possibles.

- C'est ce truc qui dépasse. Ça doit être son bras. Il ne passe pas par la porte.

- Entre et regarde si tu trouves quelque chose pour le lubrifier. Peut-être que s'il était tout glissant...

Je pris la lampe torche et fouillai les meubles de rangement, mais ils avaient tous été vidés.

J'étais en train d'inspecter le réfrigérateur quand j'entendis un bruit semblable à un coup de batte de base-ball sur un tronc d'arbre.

Je me rendis à la porte du car et regardai Hooker.

- Qu'est-ce que c'était?

- Je ne sais pas, mais je pense qu'il va passer maintenant.

- Que caches-tu dans ton dos?

- Une pelle.

- C'est dégoûtant. C'est de la profanation de cadavre.

- Je suis un homme désespéré.

Non sans mal nous fîmes passer Bernie par la porte.

Je séchai de mon mieux le sac-poubelle dans l'escalier et nous emportâmes Bernie dans la chambre pour le déposer sur le lit.

- Nous devrions peut-être enlever le sac, dis-je. Ça m'embêterait que quelqu'un le trouve et croie que ce sont des ordures.

- Non ! s'écria Hooker. Fais-moi confiance, il est bien mieux dans le sac. Bien mieux.

Il régla la température et nous fermâmes la porte sur Bernie. Après avoir fait faire une promenade à Beans, nous nous entassâmes dans le 4 x 4, direction l'usine abandonnée que Hooker n'avait pas achetée.

L'usine était exactement comme nous l'avions laissée. Pas de lumières stroboscopiques aveuglantes de la police, ni de ruban de scène de crime. La planque restait secrète. Dans le bâtiment, il faisait nuit noire et froid.

Au moins, il était sec et les toilettes fonctionnaient. J'y emportai mon sac rempli de vêtements et je me changeai.

Quand j'en sortis, Hooker était déjà habillé et donnait à manger à Beans.

Installés dans le 4 x 4, on mangea le poulet rôti en buvant de la bière, puis on fit un sort aux cookies.

- A-t-on un plan pour demain ? demandai-je à Hooker.

- Ouais. Kidnapper Rodriguez et Lucca et leur casser la gueule.

- Et pour quelle raison?

- Pour obtenir des renseignements; et une fois que nous les aurons obtenus, nous les pousserons à tout avouer. J'ai déjà tout calculé. Je peux régler mon téléphone en mode « vidéo » et envoyer leurs aveux à la police.

- Est-ce légal?

- Sûrement pas. La police devra extirper elle-même les aveux de Rodriguez et Lucca pour que ce le soit. Notre vidéo serait davantage un guide intitulé : Comment résoudre un crime sans arrêter injustement Hooker et Barney.

Je me réveillai coincée entre Beans et Hooker. L'éclairage était

ténu dans le garage, mais le soleil était vif derrière la porte roulante ouverte. Beans dormait encore, son gros dos chaud collé au mien: le souffle profond et régulier. Hooker me tenait par le cou. Sa jambe était sur la mienne, ses bras bien enveloppés autour de moi, ses mains sous mon T-shirt, dont l'une en coupe sur mon sein.

- Hé, dis-je, tu dors ?

- oui.

- Tu as les mains sous mon T-shirt... une fois de plus.

- J'avais froid aux mains, m'expliqua-t-il. Et tes seins sont jolis et chauds.

- L'espace d'une minute, j'ai cru que tu te permettais des familiarités.

- Qui? Moi?

Et il effleura délicatement mon mamelon du pouce.

- Arrête ! (Je me débattis pour m'extirper de sous lui, et me remis en position assise) Je meurs de faim.

Je me glissai hors du 4 x 4 et me nettoyai du mieux possible dans l'évier. Je me lavai les cheveux et les séchai en les peignant avec les doigts. Hooker se servit de ma brosse à dents, mais ne tenta pas une deuxième fois l'expérience du rasage avec mon rasoir rose. On aurait dit un homme des cavernes. Nous partîmes en direction du McDonald's de Concord pour nous sustenter, et quand Hooker prit les sacs de nourriture, la fille derrière la vitre le reconnut.

- Hou ! la, la ! Vous êtes Sam Hooker ! La police vous recherche.

Il me donna les sacs et les cafés.

- Désolé, dit-il à la fille. C'est mon cousin. Un air de famille. Ça arrive tout le temps.

Parfois je signe même des autographes à sa place.

- Il paraît que c'est un gros connard ajouta-t-elle, Hooker remonta sa vitre et s'en alla.

- Ça s'est bien passé, dis-je à Hooker.

Il coupa par Speedway Boulevard et chercha une place où se garer. C'était dimanche matin et le parking du centre commercial était vide. Pas bien pour passer inaperçus. Nous finîmes par nous installer sur l'un des parkings des chaînes de restaurants et attaquâmes notre petit déjeuner.

- Alors, qu'y connais-tu en interrogatoires ? demandai-je à Hooker.

- Je regarde CNN.

- C'est tout?

- Chérie, je pilote des voitures pour vivre. Je n'ai pas vraiment l'opportunité de me faire interroger.

- Ni de casser la gueule à des gens?

- Là, j'ai une certaine expérience, reconnut-il.

- Nous aurons besoin de matériel si nous voulons kidnapper Lucca

et Rodriguez. De la corde pour les attacher. Et des tuyaux en caoutchouc pour les frapper.

- Je n'ai pas besoin de tuyau en caoutchouc, mais la corde pourrait être utile. Et des beignets, ça ne ferait pas de mal non plus.

Hooker trouva un drive-in Dunkin' Donuts où il commanda une douzaine de beignets assortis. Quand il prit le sachet, on le reconnut de nouveau.

- Hé, vous êtes Sam Hooker ! dit la fille. Puis-je avoir un autographe ?

- Bien sûr.

Et Hooker de signer une serviette, de démarrer et de reprendra Speedway.

- On ne ressort pas la vieille rengaine du cousin? fis-je.

- Ça m'avait paru un bon baratin tout à l'heure.

Nous finîmes de manger et Hooker me déposa dans un magasin où j'achetai de la corde, des chaînes et des verrous, des taies d'oreillers - parce que CNN avait montré des terroristes qui se cachaient le visage sous des taies d'oreillers - et une deuxième lampe torche.

Quelques minutes plus tard, nous étions de retour sur le parking du motel, un œil sur la porte de derrière, l'autre sur la Taurus. Et rien ne se passait.

- Pourquoi ne sont-ils pas dehors en train de nous chercher? demanda Hooker.

- Peut-être qu'ils ne travaillent pas le dimanche ?

- On travaille le dimanche quand on est un tueur à gages, tout le monde le sait. Je pourrais faire beaucoup de dégâts un dimanche. Décider de me rendre à la police.

Parler à la presse.

- Tout cela parce que l'on ne s'est pas occupé de toi un dimanche?

- C'est possible, répondit Hooker.

- Tu devrais les appeler. Leur dire de ramener leurs culs de flemmards ici.

Hooker se fendit d'un grand sourire.

- Ça me plaît. Ce n'est pas une mauvaise idée.

Il appela l'hôtel et demanda à parler à Rodriguez.

- Hé, dit-il quand celui-ci décrocha. Comment va? Je me demandais ce que vous fichiez, vous deux? Vous n'êtes pas en train de me chercher? Ray ne va pas être content d'apprendre que vous vous la coulez douce.

- Qui est-ce? gronda Rodriguez.

- Mon Dieu ! fit Hooker. Combien de types recherchez- vous ?

- Où es-tu ?

- Au centre commercial. Avais envie de voir un film. De manger un bout de pizza.

- On se la joue, hein?
- Jusqu'à-là, je n'ai rien vu qui puisse m'inquiéter.
- Connard.

Hooker raccrocha.

- Quand deux personnes sur trois te disent la même chose, elles se trompent rarement dis-je à Hooker.

Nous attendîmes de voir si Rodriguez et Lucca allaient partir travailler. Difficile de croire que Hooker puisse regarder un film ou manger une pizza, mais à leur place, ma curiosité morbide m'aurait poussée à jeter un œil dehors.

En effet, cinq minutes plus tard, Rodriguez et Lucca surgirent par la porte de derrière, montèrent dans la Taurus et damassèrent.

- Ils sont sortis de l'hôtel et se sont dirigés tout droit vers leur voiture, observa Hooker. Sans même nous chercher.

- Ils nous croyaient probablement pas assez stupides pour rester assis ici.

- Ça m'arrive tout le temps. Les gens sous-estiment ma stupidité.

Le cinéma à salles multiples, qui comporte vingt- quatre écrans, fait partie du centre commercial. Hooker regarda la Taurus prendre la route de service et s'arrêter au feu. Puis elle traversa Speedway Boulevard.

- Et c'est reparti pour le centre commercial! lança Hooker en faisant démarrer le 4 x 4.

Il pourrait faire le chemin les yeux bandés, maintenant.

Rodriguez et Lucca étaient déjà descendus de voiture et se dirigeaient vers l'entrée du cinéma quand nous entrâmes dans le parking.

- Et maintenant? dis-je. Vas-tu les écraser? Ou les menacer de ton revolver?

- Les pilotes automobiles ne sont pas censés écraser des gens. Tu ne perds pas de points, tu risques seulement de choper une grosse amende et des travaux d'intérêt général.

- Mais tu peux les kidnapper sous la menace de ton revolver?

- En fait, le règlement n'englobe pas les kidnappings.

Hooker s'arrêta derrière la Taurus.

- Et si on empêchait leur voiture de démarrer?

- Bien sûr.

Je descendis et tentai d'ouvrir la portière de la Taurus.

Pas verrouillée. J'ouvris le capot et déconnectai un tuyau et des fils. Puis, je remontai dans le 4 x 4, et Hooker se gara plus loin.

- Ça fait partie de ton plan, non? Mettre leur voiture hors d'état pour qu'ils ne puissent pas s'enfuir? lui demandai-je.

- Chérie, je n'ai pas de plan. Je voulais juste me frotter à eux.

Une demi-heure plus tard, Rodriguez et Lucca s'éloignèrent en

papotent, un gobelet à la main. Lucca portait un carton de pizza. Ils montèrent en voiture et quelques minutes s'écoulèrent. Hooker souriait.

- Je n'arrive pas à croire que ça te fasse prendre ton pied ! La police nous recherche.

Nous sommes sur le point de kidnapper deux tueurs. Et tout cela t'amuse.

- Y a pas de petit plaisir, rétorqua Hooker. Et puis, cela leur change les idées.

Les portières de la Taurus s'ouvrirent, et Rodriguez et Lucca en descendirent. Ils soulevèrent le capot et jetèrent un œil sur le moteur.

- Ils sont sûrement incapables de reconnaître un joint de culasse d'une pompe à eau, déclara Hooker.

Les deux hommes refermèrent le capot d'un coup et regardèrent autour d'eux les mains sur les hanches, énervés.

Cela commençait à me plaire.

- On les oblige à réfléchir.

Rodriguez sortit son portable et passa un coup de fil.

S'ensuivirent beaucoup de hochements de tête. Il regarda sa montre, l'air mécontent. Lire sur les lèvres n'est pas dans mon domaine de compétences, mais ce qu'il disait au téléphone était évident.

- Mal vu, lança Hooker. Non seulement c'est physiquement impossible, mais le personnel roulant ne risque pas d'arriver de sitôt.

Rodriguez referma son téléphone d'une pichenette, et regarda une fois de plus autour de lui. Il sembla nous fixer un instant, et mon cœur loupait deux battements avant que l'homme ne détourne les yeux.

- Il ne nous a pas remarqués, dis-je.

- Ils ne doivent pas caracoler en tête du hit-parade des meilleurs tueurs à gages.

- Tu parles ! Ils ont tué deux hommes ! Probablement trois. Imagine combien de meurtres ils auraient pu commettre s'ils étaient vraiment doués ?

- Au moins trois de plus, lança Hooker.

Rodriguez passa la main sur son crâne chauve et consulta de nouveau sa montre. Une discussion s'ensuivit, il s'installa au volant et Lucca-la-bite-de-cheval repartit au centre commercial.

- Diviser pour mieux régner, dit Hooker. Ce sera plus facile d'en choper un seul.

Allons-y.

Nous descendîmes et nous dirigeâmes vers la Taurus.

Hooker avait un pistolet à la main et l'autre sur la poignée de la portière de la Taurus. Il l'ouvrit d'un coup et braqua son revolver sur Rodriguez.

- Descends, ordonna-t-il.

Rodriguez considéra Hooker puis son arme.

- Non, répondit-il.

- Comment ça, non?

- Je ne descends pas.

- Si tu ne descends pas, je te tue.

Rodriguez jaugea Hooker d'un coup d'oeil.

- Ça m'étonnerait. Tu n'as rien d'un tireur. Je parie que tu n'as jamais tiré sur personne.

- Je chasse, rebondit Hooker.

- Ah ouais? Et quoi donc ? Les poulettes?

- Parfois.

Je tachai de ne pas faire la grimace.

- C'est dégoûtant.

- Les femmes ne comprennent rien à la chasse, dit Rodriguez à Hooker. Tu dois avoir des cojones pour chasser.

Je roulai les yeux.

- Maintenant que vous avez sympathisé, messieurs les chasseurs, il s'agirait de descendre de voiture !

- Laisse tomber, répliqua Rodriguez.

- O.K., dis-je à Hooker. Tire-lui dessus.

Les yeux de Hooker s'ouvrirent en grand.

- Maintenant? Ici ?

- Tire-lui dessus, merde !

Hooker passa le parking en revue.

- Il y a du monde...

- Pour l'amour de Dieu, passe-moi le revolver!

- Non ! fit Rodriguez. Ne lui passe pas le revolver ! Je descends.

Bon Dieu, elle a failli tuer Lucca avec son pack de six !

Hooker et moi reculâmes d'un pas et Rodriguez quitta la voiture.

- Mains sur le capot, lui intima Hooker.

Rodriguez se retourna, mit les mains sur la voiture et je le fouillai. Je sortis un revolver d'un étui à la ceinture, un autre d'un étui à la cheville, et son portable.

Le téléphone de Hooker se mit à sonner.

- - Ouais? fit-il. Hun-hun. Hun-hun, hun. (Il se balançait de gauche à droite) Hun-hun.

Pas de problème. Je serai là. Je suis prêt à prendre l'avion.

- Qui était-ce? lui demandai-je quand il raccrocha.

- Skippy. Il voulait s'assurer que je n'avais pas oublié le banquet. Il m'a dit qu'être accusé de meurtre ne m'en dispensait pas.

C'était dimanche, et Skippy se trouvait déjà sûrement à New York où il se préparait pour une semaine entière de promotion de la Nascar avec les dix meilleurs pilotes.

Et il était à juste titre inquiet de n'avoir que neuf gars en sécurité

dans leur chambre du Waldorf. En ce moment même, ses pouces devaient sûrement survoler son Blackberry et rédiger un article pour limiter les dégâts sur Hooker et moi qu'il pourrait expédier aux médias d'une minute à l'autre.

Hooker passa la main dans la voiture et ouvrit le coffre de la Taurus.

- Entre là-dedans, dit-il à Rodriguez.

Celui-ci pâlit.

- Tu plaisantes?

Rodriguez devait penser à Bernie Miller. Il était facile de tuer un type dans un coffre. Et ça me plaisait bien de voir Rodriguez trembler à cette idée, Nous n'étions pas dans un film.

Nous étions dans la vraie vie. Et tuer des gens dans la vraie vie n'était pas cool. Surtout quand vous étiez celui qui se faisait tuer.

- Je pourrais te tirer dessus tout de suite, dis-je, et te fourrer dans le coffre avec deux balles dans la tête.

Je n'arrivais pas à croire que je disais ça. D'habitude, je demande à quelqu'un de tuer une araignée à ma place.

Et je déteste les araignées, c'est dire ! Non seulement je débitais toutes ces idioties... mais je les croyais presque.

Rodriguez regarda dans le coffre.

- C'est la première fois que je monte là. Je vais avoir l'air d'un idiot.

J'imagine que c'était l'une de ces situations où avoir des cojones ne sert pas à grand-chose...

Hooker montra des signes d'impatience, leva son arme, et Rodriguez monta dans le coffre la tête la première. Les fesses en l'air, il ressemblait à Winnie l'Ourson qui entre dans son terrier, et je faillis éclater de rire.

Non pas parce que c'était si drôle que ça, mais parce que je frôlais l'hystérie.

Une bande de lycéens passa à côté de nous pour se rendre au centre commercial.

- Hé, c'est Sam Hooker ! fit l'un d'eux. ça alors !

- Hé, mec, je peux avoir un autographe ?

- Bien sûr, répondit Hooker en me refilant le revolver. Tu as un stylo ? demanda-t-il au jeune.

- Il fiche quoi ce type dans le coffre? s'enquit un autre.

- Nous le kidnappons, expliqua Hooker.

- Génial! fit l'ado.

Les jeunes s'en allèrent et nous refermâmes le coffre sur Rodriguez.

- Tu conduis le 4 x 4 et moi, la Taurus, me dit Hooker. Nous l'emmenons à l'usine.

Je reconnectai le tuyau et les fils électriques sur la Taurus, trottai jusqu'au 4 x 4 ; Hooker fit marche arrière et nous filâmes.

11.

L'après-midi touchait à sa fin. Nous nous étions arrêtés à une épicerie où je fis des courses pendant que Hooker promenait Beans. Après l'épicerie, nous nous rendîmes dans l'usine abandonnée pour garer les deux véhicules, tout au fond. Derrière la Taurus, on se demandait ce qu'on allait faire de Rodriguez.

- Et si nous l'enchaînions à ce tuyau là-bas ? suggéra Hooker. Il aura la possibilité de bouger un peu, mais il ne pourra pas s'échapper.

Ce plan me convenait, je tins donc la lampe torche pendant que Hooker cherchait le loquet du coffre à tâtons. Il l'ouvrit, considéra Rodriguez, quand celui-ci le frappa en plein dans la poitrine avec les deux pieds et le fit tomber sur les fesses. Sans perdre une minute, Rodriguez sortit du coffre en trombe. Il essaya de me bousculer. Je lui assurai un grand coup de torche dans le genou et il s'affala comme un sac de sable.

À quatre pattes, chaîne à la main, Hooker essayait de l'enrouler autour de la cheville de Rodriguez, mais celui-ci roulait sur le sol, se tenait la jambe, jurait et ronchonnait. Je me jetai sur lui, et le clouai au sol suffisamment longtemps pour que Hooker sécurise la chaîne avec un cadenas.

Je regardai Hooker, toujours à quatre pattes.

- Tu vas bien ? Il se releva non sans mal.

- Ouais, à part les empreintes pointure 44 que j'ai sur la poitrine, j'ai la pêche. La prochaine fois que j'ouvrirai un coffre avec un tueur à l'intérieur, je penserai à reculer.

Une fois que Rodriguez arrêta de jurer et de se contorsionner, nous l'enchaînâmes au tuyau.

L'homme s'appuya au mur, genou tendu.

- Tu as cassé mon putain de genou, me dit-il.

- C'est juste un bleu, répondis-je. Si je l'avais cassé, tu le verrais enfler.

- Il est enflé.

- Je suis sûre que non.

- - Je te dis qu'il est enflé, bordel! Tu m'as cassé mon foutu genou !

- Hé ! fit Hooker, et si on oubliait le genou une minute? Nous sommes dans une situation fâcheuse et nous avons besoin que tu répondes à quelques questions.

- Je ne répondrai à rien du tout. Vous pourrez me couper les couilles que je ne répondrai à rien du tout.

- En voilà une idée, dis-je à Hooker. Je n'ai encore jamais coupé les couilles de personne. Ça pourrait être drôle.

- Salissant, répondit Hooker. Beaucoup de sang.
- Si nous le suspendons la tête en bas jusqu'à ce que tout le sang lui monte à la tête, nous pourrions lui couper les couilles sans trop de difficultés ?

Hooker me sourit.

- Pas bête.

Rodriguez mit sa tête entre ses jambes en grommelant.

- Je crois qu'il ne se sent pas bien, dis-je.

- On devrait peut-être lui ficher la paix, fit Hooker. Il n'est peut-être pas si mauvais que ça. Il ne fait que son boulot, après tout !

- Tu es trop gentil, soupirai-je.

- J'essaie d'être juste.

Je tenais encore la lampe torche que j'agitai doucement.

- On lui casse la gueule quand même?

- Je sais que c'était notre plan original, dit Hooker, mais je pense que nous devrions lui laisser une chance de sauver sa peau. Je parie qu'il pourrait nous apprendre des choses intéressantes.

Nous baissâmes tous deux les yeux sur Rodriguez.

- Merde ! s'exclama celui-ci. Vous me faites marcher.

- Exact, répondis-je. Mais cela ne signifie pas que nous ne te ferons pas très très mal si tu ne coopères pas.

- Et si je coopère?

- Aucun mal, dit Hooker.

- Que voulez-vous savoir?

- Je veux des renseignements sur Oscar Huevo.

- Ce n'était pas un si chic type que ça. Et maintenant il est mort, répondit Rodriguez.

- Je veux savoir comment il est mort.

- C'était un accident.

Ma lampe torche était braquée sur Rodriguez, que l'éclat aveuglant faisait loucher.

- Il avait un gros trou en plein milieu du front, dis-je à Rodriguez. Ça ne ressemblait pas à un accident.

- D'accord, ce n'était pas un accident. C'était plus un coup de chance. Oscar et Ray se sont disputés. Une grosse dispute. Je ne sais pas à quel sujet, mais Ray était comme fou et a décidé de se débarrasser d'Oscar. Lucca et moi avons été chargés du boulot. Le problème, c'est qu'Oscar a sa garde rapprochée et qu'il n'y a pas beaucoup d'opportunités de le faire disparaître avec grâce, si vous voyez ce que je veux dire, Nous avons surveillé Oscar pendant plusieurs jours, avant qu'on saisisse l'occasion : ça nous est tombé tout cuit dans le bec. Oscar avait une petite amie flanquée à South Beach, Il s'esquivait de son hôtel de Brickell pour passer la nuit avec sa nana, puis ce type, Manny, passait le prendre et le ramenait chez lui très tôt

le matin. Manny déposait Oscar à quelques rues de l'hôtel, c'était comme si Oscar était sorti faire de l'exercice. Il était coincé à cause du divorce. Manny était donc censé passer chercher Oscar, mais le problème c'était qu'il avait mangé de mauvaises palourdes, et qu'il était coincé aux toilettes. C'est comme cela que l'on nous a appelés, Lucca et moi, pour aller chercher Oscar. On se rend là-bas et ça se passe de mieux en mieux. Sa petite amie ouvre la porte et nous apprend qu'Oscar est aux toilettes parce qu'il a des problèmes. Il avait pris de ces trucs, vous savez, pour l'aider à... et il ne débandait pas. Il est nu comme un ver aux W.-C. et il ne débande pas. Alors on le tue.

- Ça explique tout, observa Hooker.

- Ouais, honnêtement je croyais que ça ferait avancer les choses, mais après lui avoir tiré dessus, il ne débandait toujours pas, expliqua Rodriguez. Je vous le dis, je ne prendrai jamais de ce truc-là.

- Et la petite amie ?

- On l'a tuée, elle aussi. L'une de ces malheureuses nécessités.

- Ça a dû être crado, dis-je.

- Lucca et moi sommes des professionnels. Nous ne faisons pas les choses bêtement.

Nous les avons tués tous les deux aux toilettes. Du marbre partout. Facile à nettoyer. On a dû passer la brosse sur les enduits, mais, en gros, ç'a été.

Rodriguez nous racontait tout cela sur le ton de la conversation, comme s'il nous donnait la recette de ses lasagnes préférées. Et je réagissais avec le même enthousiasme que celui dont pourrait faire preuve une jeune cuisinière : j'étais impressionnée et horrifiée en même temps.

- Parle-moi de l'emballage plastique, dis-je à Rodriguez. Qu'est-ce que c'était ?

- Ray s'imaginait qu'il avait trouvé le moyen de se débarrasser d'Oscar et de Suzanne.

Il s'imaginait qu'il allait ramener Oscar au Mexique et l'enterrer quelque part, là où la veuve Huevo constituerait la coupable idéale... dans le jardin de l'hacienda, par exemple. Ray voulait faire croire qu'Oscar était rentré au Mexique et s'était envoyé en l'air avec sa bourgeoise. Et le moyen idéal de le ramener au Mexique était le transporteur, vu qu'il était déjà censé reconduire la voiture au centre de R&D. Mais le problème, c'était que Ray avait dit que nous devions veiller à ne rien salir. Il ne voulait pas de taches de sang partout dans le camion. Et il ne voulait pas qu'Oscar sente quoi que ce soit. Nous aurions pu le mettre dans un sac-poubelle géant, mais il n'y en avait qu'un seul dans la cuisine de sa petite amie et nous l'avons gardé pour elle. Il ne restait donc que le film étirable. Heureusement on en a trouvé des tonnes.

Deux rouleaux géants. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquaient avec, sûrement quelque chose de cochon. Oscar avait des goûts bizarres. Enfin bref on a déniché deux cartons près des bennes à ordures devant l'immeuble et on a mis Oscar et sa copine dedans. Nous avons jeté le carton avec la fille dans la benne à ordures. Et nous avons chargé Oscar dans le camion. Nous pensions qu'il serait mieux caché dans le local de stockage, donc après avoir jeté le carton nous l'avons fourré dedans. Initialement nous devions installer Oscar pendant la pause du transporteur, mais il a eu un problème de moteur et nous l'avons transféré sur le circuit. Nous sommes arrivés juste au moment où tout le monde partait. Les deux chauffeurs sont allés pisser et nous avons sorti Oscar de son carton pour le mettre dans le camion. C'était super...

jusqu'à ce que vous voliez le camion.

- J'imagine qu'on a fichu votre plan en l'air, nota Hooker.

- C'est pas peu dire. Et vous avez pris le bidule. Ray n'apprécie pas que vous ayez le bidule. Il en a vraiment besoin. Il fulmine.

- Qu'a-t-il de si exceptionnel, ce bidule?

- Je ne sais pas, au juste. J'imagine qu'il est unique en son genre. Hooker avait le téléphone à la main.

- Tout ce qu'il te reste à faire, c'est raconter tout cela à la police.

- Ouais, bien sûr, rétorqua Rodriguez. Combien de meurtres veux-tu que j'avoue ?

Peut-être que je m'en sortirai et qu'ils ne me feront frire que deux fois?

Hooker me regarda.

- Il a raison.

- Il suffit de changer l'histoire, dis-je à Rodriguez.

Raconter que Ray a tué Oscar. Ça ne nous dérange pas si tu modifies légèrement les faits.

- Exact, acquiesça Hooker. Nous voulons simplement être blancs comme neige et vivre en paix.

- Ray a un alibi.

- D'accord, alors pourquoi ne pas dire que Lucca a tué Oscar? Tu pourrais négocier pour parvenir à un accord et revoir à la baisse les chefs inculpation, annonça Hooker. Ils font tout le temps ça à la télé.

Rodriguez avait les bras croisés sur la poitrine, et la bouche serrée en une ligne étroite. Il avait exprimé tout ce qu'il avait à dire.

Hooker et moi, on s'en alla, blottis l'un contre l'autre.

- Nous avons un problème, lâcha Hooker. Rodriguez ne va pas avouer le meurtre à la police.

- ça alors, quelle surprise !

Voilà le problème : je ne suis pas Nancy Drew. J'ai grandi en désirant assembler des voitures de course et les conduire. Résoudre

des crimes n'a jamais fait partie de la liste de mes dix vocations préférées. Je ne suis pas faite pour ça. Et d'après ce que je sais de Hooker, idem. Donc quand on disait « être dans la panade », cette expression nous allait comme un gant.

- Et si nous passions un coup de fil anonyme à la police pour qu'elle vienne le chercher? proposai-je à Hooker. Quand elle arrivera, il aura l'arme du crime sur lui.

Hooker me jaugea du regard.

- Serait-ce le revolver qui est fourré dans ta poche? Celui avec tes empreintes ?

La mort dans l'âme, je le sortis de ma poche.

- Ouai c'est celui-là.

- Ça marche ! fit Hooker. Et j'ai l'endroit idéal pour Rodriguez.

Quarante minutes plus tard, nous avions enfermé Rodriguez dans le car de Sadix. Nous l'avions enchaîné à la barre de l'escalier, puis lui avions donné son revolver vide, vierge de toute empreinte.

Hooker avait fermé la portière du véhicule et nous avions sauté dans le 4 X 4, étions sortis de la propriété de Huevo. Garés sur le petit parking de l'aéroport, nous espérions passer inaperçus. Nous bénéficions d'une bonne vue de la route qui conduisait à Huevo Motor Sports. Il ne restait plus qu'à appeler la police et attendre tranquillement que les festivités commencent.

J'allais traverser le parking pour me rendre dans l'immeuble et utiliser la cabine téléphonique quand le car de Sadix descendit la route en vrombissant et passa devant nous à toute pompe.

- J'ai dû lui laisser trop de longueur de chaîne, dit Hooker.

- Nous devrions vraiment nous en tenir à la course automobile, rétorquai-je. Mieux vaut abandonner l'école de police, c'est clair.

Hooker démarra le 4 x 4 et fila le train au car.

- Je préfère me dire que nous sommes encore en apprentissage.

Rodriguez zigzagua jusqu'à un stop au bout de la route de l'aéroport. Il prit un large virage à gauche, en direction de Speedway Boulevard.

Un autocar moyen fait environ trois mètres et demi de haut, deux mètres de large, treize mètres de long. Il pèse vingt-cinq tonnes, carbure au diesel et a un rayon de braquage de douze mètres. Il se conduit plus facilement qu'un dix-huit roues, mais il est gros, peu maniable et il faut le manœuvrer avec précaution.

Rodriguez ne prenait aucune précaution. Il conduisait beaucoup trop vite. Le car se balançait de part et d'autre, glissait d'avant en arrière sur la ligne centrale de la route à deux voies. Il fit une embardée et quitta soudain la route, emportant la boîte aux lettres d'une résidence, puis se repositionna tant bien que mal.

- Heureusement qu'il sait tuer des gens, observa Hooker en se

laissant distancer, parce que conduire, il ne sait pas !

Nous suivîmes l'autobus sur Speedway et retînmes notre souffle quand Rodriguez se mêla à la circulation.

Speedway comporte plusieurs voies fortement fréquentées. La nuit tombait, et des voitures quittaient le centre commercial, cherchant des fast-foods pour leur dîner du dimanche soir.

Rodriguez causait des ravages. A cheval sur deux lignes, il fichait une trouille bleue à tous les conducteurs alentour. Il heurta une camionnette qu'il envoya de l'autre côté de la route.

Une berline bleue percuta celle-ci et d'autres voitures furent sûrement impliquées dans cette pagaille, mais tout cela se passait derrière nous.

Crois-tu qu'il sait qu'il a touché la camionnette ? demandai-je à Hooker.

- J'en doute. Il a ralenti, mais il n'arrive pas à contrôler l'oscillation du car.

Nous arrivions à un carrefour important, où les voitures étaient arrêtées à un feu. Le car filait à soixante kilomètres à l'heure et je ne voyais pas ses stops.

- Oh, oh, dis-je. Cela n'a rien de bon. Nous aurions dû mettre une ceinture de sécurité à Bernie.

Hooker ralentit et la distance entre nous augmenta.

- Freine ! hurlai-je à Rodriguez. (Non pas que je m'attendais à ce qu'il entende. Je ne pouvais simplement pas ne pas crier) Freine !

Quand ses feux s'allumèrent enfin, il était trop tard.

Le car zigzagua, dérapa, et le côté droit érafla un camion qui transportait des morceaux de métal. La partie avant droite du car se décolla, comme coupée à l'aide d'un ouvre-boîte, quatre voitures s'écrasèrent du côté gauche, et tout ce boxon avança tel un glacier mouvant, un flux de lave, ou toute autre catastrophe. S'ensuivit un dernier crissement, et le car alla s'écraser dans un Hummer.

Je visualisais un titre : L'autocar de Bonnano culbute un Hummer sur Speedway Boulevard.

Une vingtaine de voitures nous séparaient du car, sans compter les véhicules directement impliqués dans l'accident, et un embouteillage s'était formé derrière nous.

- J'ai vraiment envie de courir là-bas pour jeter un œil, dit Hooker, mais j'ai peur de descendre de la voiture.

- Ouais, répondis-je. Tu devrais probablement signer des autographes. Et la police t'emmènerait pour effectuer une palpation et une fouille au corps.

Je passai par la vitre et me mis debout sur le rebord pour mieux voir.

Dans l'éclat aveuglant des phares et la brume légère de la route,

une silhouette solitaire courait entre les épaves de voitures. Rodriguez, une chaîne et un morceau de rampe attachés à la cheville. De là où je me trouvais, difficile de voir s'il était blessé. Il s'approcha d'une voiture arrêtée au carrefour, ouvrit la portière d'un coup, et fit sortir le conducteur de force. Puis démarra, la chaîne coincée dans la portière et le morceau de rampe cliquetant sur la chaussée. Personne ne l'arrêta ou ne le suivit.

Le chauffeur de la voiture volée resta sur place, sous le choc. Des sirènes hurlaient au loin.

Je m'assis à côté de Hooker.

- Rodriguez a piqué une berline métallisée à l'arrêt et s'est enfui dans la nuit.

- Il a fait ça ?

- Ouais. Il l'a fait. Avec encore la chaîne et la rampe attachées à la cheville.

Hooker éclata de rire.

- Je ne sais pas qui est le plus pathétique... lui ou nous.

Je me vautrai dans mon siège.

- Je crois que nous avons remporté la palme.

Beans s'assit et regarda autour de lui. Il poussa un gros soupir, se retourna deux fois et se remit à roupiller.

- Cela risque de prendre un moment, dis-je à Hooker. Ils ne vont pas tout débayer en un quart d'heure.

Hooker se pencha vers moi et passa son doigt dans ma nuque.

- Tu veux un câlin?

- Non !

Plutôt si. Mais pas ici ni maintenant. Je n'allais pas m'abandonner sur une autoroute. Si nous devons faire crac-crac pour nous réconcilier, autant faire les choses bien. Pas sur la banquette arrière d'un 4 x 4.

- Juste des baisers, insista Hooker. (Il mit sa main sur son cœur) Je le jure.

- Tu n'as pas l'intention de me tripoter?

- Bon, peut-être un peu de tripotage.

- Non,

Il laissa échapper un soupir.

- Chérie, tu es dure. Sacrééééement frustrante.

- Et pas la peine de prendre ta voix traînante du Texas, ça ne te mènera nulle part.

Il se fendit d'un grand sourire.

- Elle m'a mené où je le désirais la première fois que je t'ai rencontrée.

- Ouais, mais plus maintenant.

- Nous verrons bien.

Je le regardai en plissant les yeux.

- Allez, avoue, insista-t-il. Tu as très envie de moi.

Je lui souris, il me sourit en retour, et nous comprîmes tous les deux ce que cela signifiait. Il me tint la main, et nous restâmes ainsi, à regarder le spectacle de déblayage par le pare-brise, comme si c'était une émission télévisée.

Il y avait des camions de pompiers, des ambulances de trois comtés et suffisamment de gyrophares aveuglants pour donner une attaque à un homme en pleine santé. L'hélicoptère sanitaire de l'armée ne tomba pas du ciel et, apparemment, nul individu ne courait dans tous les sens pour essayer frénétiquement de sauver des vies. J'espérais donc que personne n'avait été grièvement blessé. Tous les camions de pompiers, à part un, quittèrent les lieux de l'accident. Puis, une à une, ce fut le tour des ambulances, certaines tous feux allumés.

Aucune ne partit à toute allure, sirène à fond. Encore un bon signe.

Deux camions aidés par la police, oeuvraient en lisière du carambolage pour faire déplacer des voitures. La route était toujours bloquée, mais le problème se résolvait peu à peu. Une dépanneuse se fraya un chemin au cœur de l'accident.

- Ils essayent d'extirper l'autocar du Hummer, dis-je à Hooker. Je sors pour mieux voir.

J'avais peur de remonter sur la voiture. Trop de lumières à présent. Trop de gens qui regardaient partout. Je me campai donc à côté du 4 x 4, la capuche de mon sweat-shirt relevée et les mains dans les poches pour me protéger du froid.

Après moult tergiversations, le chauffeur de la dépanneuse attachait une chaîne à l'autocar qu'il tira doucement à l'aide d'un treuil. L'arrière du Hummer avait été réduit à une dizaine de centimètres de tôle froissée et de fibres de verre comprimées. Le car ne tomba pas de très haut. Il dégringola dans un flot de grincements et un woump ! bruyant quand il toucha le sol. Il rebondit et remua légèrement, puis, stoïque, endura sa disgrâce en silence.

Maintenant que le car n'était plus sur le Hummer, il était facile de voir comment Rodriguez s'était échappé.

L'avant droit avait pris le gros du choc, et la carcasse s'était complètement détachée : laissant un gros trou béant à la place de la porte. Rodriguez s'était sûrement fait expulser de son siège et le garde-fou avait été libéré de ses amarres.

Hooker sortit la tête du 4 x 4.

- Que se passe-t-il ? -

- Ils ont dégagé le car du Hummer. Et maintenant je pense qu'ils vont s'assurer qu'il n'y a personne à l'intérieur.

Ils allaient découvrir ce pauvre Bernie Miller dans la chambre de l'autobus. Et ce n'était pas exactement la Belle au bois dormant.

Je regardai les deux flics entrer avec des lampes torches. De longs moments passèrent pendant lesquels je retins mon souffle. Puis les flics sortirent et se postèrent à côté du bus.

L'un parlait dans son talkie-walkie.

D'autres policiers arrivèrent. Des costumes fendirent la foule. Un uniforme déroula un ruban jaune pour sécuriser la zone autour du bus.

- Ils l'ont trouvé, murmurai-je à Hooker.

Celui-ci me regarda.

- Pourquoi chuchotes-tu?

- C'est trop horrible pour le formuler à voix haute.

Une voiture de flic banalisée avec un gyrophare à la Kojak s'insinua au milieu des embouteillages pour venir se garer en lisière des voitures accidentées. Deux uniformes en sortirent, suivis de Sadix et Delores. Ils avancèrent tous d'un bon pas vers le bus, et, même de loin, je vis les yeux de Sadix s'ouvrir en grand. Il regardait fixement la scène, bouche bée, les bras pendant le long de son corps. Si je m'étais trouvée plus près, j'aurais pu voir son visage pâlir. Il tangua légèrement et l'un des flics le poussa en direction du car. Ils restèrent debout devant la portière, à discuter. L'un des flics désignait le véhicule du doigt et Sadix semblait écouter, mais je me doutais bien que rien ne tintait dans son cerveau.

Je retournai au 4 x 4 en vitesse et attrapai un sac à l'arrière.

- Je dois avoir mes jumelles quelque part, dis-je à Hooker. Il faut que je voie ça. Je pense qu'ils vont faire monter Sadix dans le car. Je parie qu'ils veulent qu'il identifie le corps !

Hooker remonta sa capuche et tira sur le lien de fermeture.

- Pas question que je loupe ça !

Je trouvai les jumelles, et nous nous plantâmes à côté du 4 x 4. Sadix était manifestement entré dans le car avec la police. Delores, flanquée des deux uniformes, restait dans les parages. Un hélicoptère de presse voltigeait et un camion satellite mobile approchait tout doucement de l'enchevêtrement de véhicules.

Mes jumelles braquées sur le trou à la place de la portière, j'attendais que Sadix émerge. Un flic apparut en premier, puis Sadix. Une personne normalement constituée serait horrifiée de trouver son spotter mort sur son lit. Et Bernie était particulièrement horrifiant, vu que nous l'avions déterrée. Mais Sadix, fidèle à lui-même, était énervé. Apparemment, pas parce que quelqu'un avait tué Bernie, mais parce que son autocar était foutu.

Je ne suis pas une pro de la lecture sur les lèvres, mais c'était facile à comprendre. Sadix en rage, tournait en rond, meuglait les mains sur les hanches, le visage rouge brique, les veines du cou saillantes.

- Merde, merde, merde ! (Il leva les mains en l'air et montra du

doigt son autocar foutu) Comment ça s'est passé, merde ? Qui a fait ça, merde? Vous savez combien ça coûte, un autobus comme ça, merde? demanda-t-il à un flic.

Tout en faisant les cent pas avec de grands gestes, je ne sais pas comment, mais nos regards se croisèrent.

Je vis qu'il me reconnut. Pendant un long moment, il sembla en suspens. Ne sut que penser.

Ne sut que faire.

Enfin, il ferma la bouche d'un coup, tourna les talons et repartit d'un pas lourd vers la voiture banalisée. Il ouvrit la portière et se hissa sur la banquette arrière. Delores minaudait dans ses bottes à hauts talons. Les deux flics en civil suivirent.

- Ce serait peut-être le bon moment pour essayer de partir, dis-je à Hooker. Je crois que Sadix nous a repérés.

La circulation était encore au point mort, mais certains véhicules avaient traversé le terre-plein central, et des 4 x 4 faisaient du tout-terrain pour arriver sur des parkings qui se croisaient, puis, en fin de compte, sur d'autres routes à emprunter. Les bouchons étaient loin d'être aussi denses qu'ils l'avaient été initialement, et Hooker parvint à se frayer un chemin et à s'enfuir.

Le 4 x 4 roula lentement sur des collines et des vallons, et, comme par hasard, s'arrêta devant un fast-food. Nous achetâmes à manger, fîmes le plein à une station-service, rachetâmes à manger à la boutique de la station essence avant de filer.

Hooker prit au nord, par habitude. Nous ne pouvions pas retourner à l'entrepôt. On avait peur de prendre une chambre dans un motel, et on ne voulait pas mêler nos amis à cette histoire. Nous nous garâmes donc sur un parking de supermarché, une fois de plus pour nourrir Beans et attaquer un sachet de beignets. J'en étais à mon deuxième quand le téléphone de Hooker sonna. C'était Sadix. Hooker n'eut pas besoin de mettre le haut-parleur pour que je l'entende. Il hurlait dans le téléphone.

- Espèce d'enfoiré ! vociférait-il. Je sais que tout ça, c'est de ta faute ! Je t'ai vu assis en train de regarder ! Tu trouves que c'est drôle, hein? Tu as fait ça rien que pour gâcher ma semaine ! Tu savais que j'avais un nouveau car plus beau que le tien !

Alors il fallait que tu le bousilles. Et comme ça ne suffisait pas de zigouiller Oscar et ton pauvre attardé mental de vigile, il a fallu que tu laisses Bernie sur mon lit. T'es qu'un pauvre connard, un ma-la-de !

- O.K., répondit Hooker, et pour quelle raison aurais-je tué trois hommes et me serais-je arrangé pour que ton autocar se fasse bousiller?

- Parce que tu es jaloux de moi. Tu ne peux pas supporter que j'aie remporté le championnat. Et je sais que tu as mis Oscar dans mon

nouveau camion, aussi. Je te le ferai payer. T'as intérêt à faire gaffe à ton cul.

Hooker coupa.

- Sadix est un idiot.

Le téléphone de Hooker sonna de nouveau.

- Hun-hun, hun-hun, hun-hun, dit-il.

- Alors ? fis-je quand il eut terminé.

- Skippy qui rappelait. Il voulait me répéter que pour le banquet, c'était « tenue de soirée exigée ».

- Nous sommes dimanche. Et le banquet, c'est vendredi. Je n'y crois pas !

- Je vois que tu n'as jamais été convoquée dans un camion de la Nascar après une course que tu viens de planter, et que tu n'as jamais dû affronter Skippy. Tu te souviens de la fois où j'ai fait dérapier Junior l'Oiseau sur une chaîne nationale? Et de celle où je me suis énervé, où j'ai envoyé Shrub dans le mur et où j'ai provoqué un carambolage de sept voitures? Crois-moi, nous le ferons ce banquet.

- Où allons-nous? lut demandai-je. Où irons-nous dormir ce soir?

- Je pensais que nous pourrions aller à Kannapolis.

J'imagine qu'ils ne nous chercheront pas par là-bas. Personne ne se rend intentionnellement à Kannapolis.

- C'est ici ? demandai-je à Hooker. C'est ici que nous allons passer la nuit ?

- ça ne te plaît pas ?

- Nous sommes garés devant une maison.

- Ouais, nous sommes coincés entre plusieurs voitures. Nous sommes invisibles. Et mon pote Ralph habite deux maisons plus bas. Il vit tout seul dans l'une de ces petites baraques délabrées. Et il partira travailler demain à six heures du matin. Et il ne ferme jamais sa maison à clé. Ne possède rien de valeur, à part un frigo rempli de bières Bud. Nous entrerons donc pour nous servir de ses toilettes sans nous faire arrêter.

- c'est super, mais il me faut des toilettes tout de suite.

- Il y a un petit bois à deux rues d'ici. J'avais l'intention d'aller promener Beans et de me cacher derrière un arbre. Tu es la bienvenue si tu veux te joindre à moi.

Tu plaisantes sûrement? Les femmes ne se cachent pas derrière des arbres. Nous ne sommes pas faites pour ça. Nous mouillons nos chaussettes. Hooker regarda la maison de Ralph en bas de la rue.

• Nous pourrions compter sur Ralph pour nous hiberner ce soir. C'est la seule personne que l'on n'accuserait pas de complicité. Un chic type, mais son talent principal consiste à ouvrir une cannette de bière.

Hooker chercha le nom de Ralph et composa son numéro.

- Hé, mec, dit-il. Comment va? Tu es seul? J'ai besoin d'un endroit

où chercher ce soir.

Cinq minutes plus tard, nous étions à sa porte de derrière. Hooker, Beans et moi. J'avais un sac de vêtements.

Hooker, un sac de cordonneries. Et Beans, rien que lui.

Ralph ouvrit la porte et nous dévisagea.

- Waouh, vieux, tu as une famille ! (Il se mit de côté) Mi casa est votre casa.

Ralph n'avait que la peau sur les os. Ses cheveux châains emmêlés lui arrivaient aux épaules. Un jean buggy tombait si bas sur son boxer écossais que c'en était flippant. Sa chemise froissée était déboutonnée. Il tenait une bière à la main.

Hooker fit les présentations, puis Ralph et lui entreprirent l'une de ces espèces de poignées de main compliquées que font les hommes entre eux.

- Nous nous planquons plus ou moins, lui expliqua Hooker. Personne ne doit savoir que nous sommes là.

- Pigé, dit Ralph. Son bourgeois la cherche, pas vrai?

- Ouais, répondit Hooker. Quelque chose comme ça.

Ralph passa un bras sur mes épaules.

- Mon chou, tu peux trouver mieux que lui. Il fait ses courses au Wal-Mart, si tu vois ce que je veux dire, et traîne chez moi le vendredi soir avec un paquet de bonbons.

Je rivai les yeux sur Hooker.

- ça fait plusieurs semaines que je n'ai pas fait ça, rétorqua-t-il. Je change mes habitudes.

Ralph gratouilla Beans sur le sommet du crâne et le chien s'appuyant affectueusement contre lui le poussa dans le réfrigérateur.

- Ralph et moi sommes amis depuis l'école primaire, expliqua Hooker. Nous avons grande dans la même ville du Texas.

- On était fans de voitures de course, ajouta Ralph. Sauf que Hooker a toujours été doué et que, contrairement à lui, je n'ai jamais eu l'instinct meurtrier.

Hooker sortit deux bières du frigo et m'en tendit une.

- Ouais, mais Ralph est célèbre, riposta-t-il. Il a remporté le concours d'orthographe en sixième.

- Ouai, j'étais super-intelligent à l'époque, répliqua Ralph. Je savais tout bien orthographier. Tout foutu en l'air. J'sais presque plus écrire mon nom. Mais j'vis la vida loca, en revanche.

- Ralph a signé très tôt avec DKT Racing qui l'a fait venir ici dans la capitale mondiale du stock-car. Et il est encore chez DKT.

- J'pourrais avoir un avenir brillant ici, ajouta Ralph. Mais je préfère avoir la tête dans le cul.

Les meubles de cuisine, vert avocat, avaient trente ans minimum. Une casserole carbonisée semblait collée à un brûleur. L'évier était

rempli de canettes de bière écrasées. Difficile de distinguer la couleur exacte des murs et du linoléum au sol. Pas de place dans la cuisine pour une table.

Nous nous rendîmes dans la salle à manger où trônait une table de billard. Ralph avait tiré une chaise à côté, et un carton de pizza à emporter était ouvert sur le billard.

Il restait une tranche dans le carton. Sans doute s'y trouvait-elle depuis un long moment.

- Tu ne joues pas souvent au billard? lui demandai-je.

- ça va, ça vient, répondit Ralph. J'aime m'en servir comme table de salle à manger car les rebords empêchent les aliments de tomber.

Beans s'approcha de la table et renifla la pizza, Il tourna la tête pour nous regarder Hooker et moi, posa les deux pattes avant sur le bord de la table et n'en fit qu'une bouchée.

Les meubles du séjour consistaient en un divan plein de bosses, avec une grosse brûlure dans l'un des coussins, une table basse jonchée de carpettes de bière, de gobelets de café à emporter, de boîtes de hamburgers écrasées, de cartons de frites vides tachés de graisse et de godets de poulet frit. Un grand écran de télévision occupait tout un mur.

- Les toilettes? demandai-je.

- Au bout du couloir. Première porte à gauche.

Je passai la tête et jetai un œil. Pas d'une propreté exceptionnelle, mais comme il n'y avait pas de morts à l'intérieur, je me dis que je n'avais pas à me plaindre.

Un tas de publications écornées traînaient par terre.

Principalement des revues automobiles, avec quelques magazines de fesses. Un flacon de shampoing pour bébé sur le rebord de la baignoire. Un rideau de douche en plastique maculé de traces de savon et de traînées de moisissure. Une unique serviette pendillait à un crochet au mur. Il y avait de fortes chances pour que ce soit la seule que possédait Ralph.

Hooker, Beans et Ralph regardaient un jeu télévisé quand je retournai dans le séjour. Ils se poussèrent un peu pour me faire de la place, et nous restâmes assis devant la télé jusqu'à près de minuit, à boire de la bière et à faire comme si nous étions normaux.

- Il faut que j'aille me coucher, finit par dire Ralph. Je travaille demain. Où créez-vous, les gars ?

- Ici ! fit Hooker.

- Ah ouais ! répondit Raph, maintenant je me souviens.

Et il s'en alla en traînant les pieds dans le couloir, passa devant la salle de bains sans s'arrêter. Une porte s'ouvrit, se referma et ce fut le calme.

- Combien de chambres Ralph a-t-il ? demandai-je à Hooker.

- Deux. Mais il garde sa Harley dans la deuxième. Il retape sa moto et il n'a pas de garage.

- Donc, nous dormons sur Ce canapé ?

- Ouai. (Hooker s'allongea sur le dos) Monte à bord ! Nous ferons comme si c'était un lit superposé. Je vais même être sympa, je te laisserai te mettre au-dessus.

Je roulai sur lui et il grommela.

- Pourquoi ce grommèlement? m'enquis-je.

- Pour rien.

- Si, c'était pour quelque chose !

- Je ne me souvenais pas que tu étais aussi lourde. On devrait peut-être se calmer sur les beignets.

- Grands dieux!

Beans vint fureter près de nous. Il nous regarda avec ses yeux tombants puis nous sauta dessus, s'installa en soupirant et posa son énorme tête sur la mienne.

- À l'aide ! haleta Hooker. Je ne peux plus respirer! Je suis écrasé !

Et un ressort me rentre dans le dos ! Fais-le descendre !

- Mais il sera tout seul!

- S'il ne descend pas, il sera orphelin.

Cinq minutes plus tard, nous étions tous étalés sur le billard.

12.

Hooker, Beans et moi étions réveillés mais toujours sur le billard quand Ralph passa devant nous d'un pas chancelant pour se rendre à la cuisine.

- 'jour, lança-t-il.

Je regardai ma montre. Six heures et demie. Je n'avais pas de bonne raison de me lever, mais j'étais trop mal à l'aise pour avoir envie de rester là où je me trouvais. Je rampai par-dessus Hooker et franchis le rebord. Je m'attendais à ce que Ralph prépare du café et s'arrête pour prendre le petit déjeuner, mais il traversa la cuisine d'un pas tranquille et sortit par la porte de derrière. Il monta dans un camion garé dans son petit jardin et démarra sans un regard en arrière.

Hooker surgit derrière moi.

- Ralph n'est pas du matin. Il dort dans ses vêtements de la veille pour ne pas avoir à chercher quoi mettre quand il se sort du lit.

- Rien de choquant là-dedans. Crois-tu qu'il a du café ?

- Ralph n'a que de la bière et des plats à emporter.

Je sentis mes épaules s'affaïsser. Je mourais l'envie de boire un café.

Hooker me serra contre lui et m'embrassa sur le sommet du crâne.

- Je vois que cette nouvelle t'accable. N'aie pas peur. Tu prends une douche, Beans et moi irons te chercher un café.

- À ton avis, ça ne craint pas de prendre une douche ici ?

- Bien sûr que non. Mais garde tes chaussettes.

Quand je sortis de la salle de bains, Hooker était allé chercher du café à la noisette, qui m'attendait. Mon préféré. Plus une coupe de fruits et un bagel au fromage à tartiner. Pas franchement léger, mais mignon de sa part.

Il avait aussi acheté les journaux. « Un corps trouvé dans l'autocar d'un champion automobile, de plusieurs millions de dollars » lus-je. « La police retient certaines informations jusqu'à ce que la famille soit informée, mais selon des sources proches du pilote, le mort faisait partie de l'écurie de Huevo. Le corps a été découvert suite à un étrange carambolage de dix-sept voitures, au cours duquel le chauffeur du car s'est enfui à pied, avant de voler la voiture d'un automobiliste.

L'autocar a été sévèrement endommagé dans l'accident. » Hooker sirota son café.

- Dit-il quelque chose sur le chauffeur? L'a-t-on identifié?

Je parcourus l'article.

- Il n'a pas été identifié, mais ils en font une description plutôt correcte, disant qu'il boitait et qu'il a dû être blessé. On n'a pas retrouvé la voiture qu'il a volée. A la fin, il y a une déclaration de Sadix qui t'accuse d'être le cerveau de toute cette catastrophe.

- Si seulement je pouvais être écervelé.

- J'espérais que tu aurais un plan intelligent.

- Je n'ai plus de plan. Je suis dans l'impasse.

- Et casser la gueule à des gens ?

- Apparemment, ça ne marche pas superbien. Et c'est gênant, car tu es bien meilleure que moi dans ce domaine.

- Voilà une partie du problème. Ce serait mieux si Ray avait bel et bien commis les meurtres. En fin de compte, Rodriguez aurait balancé Ray.

Malheureusement, il n'y a aucune raison pour que Ray se sente suffisamment menacé pour parler de Rodriguez à la police.

Le téléphone de Hooker sonna et je regardai ma montre. C'était bien tôt pour recevoir un coup de fil.

- 'jour, dit-il. Hun-hun, hun-hun, hun-hun, hunhun. Merci, mais je m'en occuperai moi-même. (Il coupa et me regarda, tout sourires) Les voies du Seigneur sont bien mystérieuses, parfois, chérie.

- oui?

- C'était Ray Huevo. Et il avait l'air... nerveux. Il réclame la puce du levier de vitesse et voulait que nous prenions l'avion pour Miami afin de négocier en personne, mais j'ai refusé. Je me suis dit que ce n'était pas sain d'aller là-bas dans l'avion privé de Ray. (Il composa un numéro) J'ai besoin d'un service, dit-il. Il faut que l'on me dépose à Miami.

Je fis mentalement craquer mes articulations jusqu'à ce qu'il raccroche.

- Nutsy?

- Ouais. Il m'a dit que la police surveillait l'aéroport de Concord. Il suggère que nous allions en voiture jusqu'à Florence et prenions l'avion là-bas. Personne ne pensera à surveiller Florence. C'est à trois heures de voiture, donc on ferait mieux d'y aller.

J'appelai Felicia en route.

- Nous rentrons à Miami, l'informai-je. Je me demandais si nous pourrions de nouveau loger chez toi? C'est un secret. Personne ne doit savoir que nous sommes là.

- Bien sûr, répondit Felicia. Le fils de mon voisin sera tellement content de revoir Hooker! Et mon cousin Edward n'était pas là la dernière fois. Il faut que j'aille acheter des casquettes pour qu'il les signe. J'ai une liste.

Hooker me jeta un coup d'œil quand je raccrochai.

- Elle ne parlera à personne de notre arrivée, hein?

- Bien sûr que non.

Deux heures après être sortis de Concord, le téléphone sonna de nouveau et Hooker fit une petite grimace quand il regarda le numéro de l'appelant. C'était Skippy. Il avait laissé le haut-parleur.

- Où es-tu ? hurla Skippy. Sais-tu quel jour nous sommes?

- Lundi ?

- Exact. Et tu dois faire un tour à Manhattan mercredi. Au fait, je ne dis pas que tu es coupable, mais le corps dans l'autocar, c'était bien vu. Je comprends que Dickie ait pissé dans son froc quand il l'a vu. Quand on t'arrêtera et que tu auras droit à un seul coup de fil, appelle-moi.

Là-dessus, il raccrocha.

Florence est une jolie petite ville avec un joli petit aéroport qui assure quelques vols commerciaux le matin.

La garde nationales utilise l'aéroport, qui sert de base de départ à des avions privés. Et une fois par an, lorsque les courses ont lieu à Darlington, l'aéroport grouille de monde.

Il était près de onze heures quand Hooker se gara dans le parking. Après avoir fait descendre Beans, nous prîmes nos sacs de vêtements, et allâmes directement au Citation de Nutsy. C'était le seul avion sur la piste. Le même modèle que celui de Hooker. J'avais appelé avant, et ils étaient donc prêts à décoller à la minute où nous montâmes à bord.

Un avion privé, cela semble être un luxe scandaleux, mais l'emploi du temps des meilleurs pilotes de la coupe est tellement serré qu'il est impossible de s'en passer. Il y a les réceptions de bienvenue organisées par les entreprises, les tournages de films publicitaires, les manifestations à but caritatif, et naturellement, les courses.

Quarante par an, sur vingt-deux circuits différents dans tout le pays. De plus, tous ces pilotes ont des épouses, des petites amies, des enfants, des chiens et des parents fiers qui exigent leur droit de visite.

À l'instar de celui de Hooker, l'avion de Nutsy transportait sept passagers et deux pilotes.

Hooker et moi nous assîmes l'un en face de l'autre. Beans tâcha de se caser dans un siège, mais comme il n'arrivait pas à se mettre à l'aise, il finit par s'installer dans l'allée.

Un Citation monte vite. Vous vous trouvez sur la piste, puis zoom !, vous voici au-dessus des nuages. Le siège du Citation était infiniment plus confortable que le billard de Ralph.

Je m'endormis instantanément et ne me réveillai que lorsque nous entamâmes notre descente sur Miami; j'entendis sortir le train d'atterrissage et je contemplai les tuiles rouges des toits, les voies navigables et chatoyantes du sud de la Floride. Bizarre comme fonctionne l'esprit. J'étais recherchée par la police et deux tueurs à gages, et tout ce à quoi je pensais, c'était au banquet de New York qui

se profilait. J'avais besoin d'une manucure.

J'avais besoin d'une bonne coupe. J'avais besoin d'une robe. Si je ne pouvais pas rentrer chez moi, je n'avais même pas le maquillage adéquat.

Nous débarquâmes, petite famille hétéroclite, dans le hall du Signature Aviation, notre chien en laisse et tous les biens que nous possédions dans des poches en papier et dans mon seul sac de voyage. Hooker avait une barbe de plusieurs jours et, à côté de lui, j'avais l'impression d'être une gamine des rues.

Je regardai le comptoir de location de voitures à l'autre bout de la salle.

- Quelles sont les possibilités pour qu'ils nous louent une voiture? demandai-je à Hooker.

- Grandes. Nutsy a laissé sa carte de crédit dans l'avion. Il faudra juste que je raconte des craques quand je leur donnerai mon permis de conduire.

Dix minutes plus tard, nous étions sur la route dans un 4 x4.

- Allons-nous chez Ray? demandai-je à Hooker.

- Non, à Little Havana pour planquer la puce du levier de vitesse chez Felicia.

Apparemment, c'est la seule puce qui intéresse Ray. Ensuite, nous irons le voir.

Il n'y avait personne chez Felicia quand nous arrivâmes chez elle, mais la clé se trouvait dans le pot de fleurs à côté de la porte de derrière, comme toujours. Nous entrâmes et Beans nous devança à toute vitesse, sauta partout, tout excité, et dérapa sur le linoléum de la cuisine. Il se rappelait probablement les bancales de Felicia et son porc au barbecue.

Nous montâmes en troupeau dans la petite chambre et Hooker scotcha la puce derrière une photo de Jésus.

- Elle ne peut être plus en sécurité qu'ici, lança-t-il.

Après avoir dormi dans la voiture et sur un billard, je me dis que la petite chambre était le paradis. Le lit confortable avait des draps propres, la salle de bains nickel juste au fond du couloir.

- Et si nous testions le lit? suggéra Hooker Vérifions s'il est encore trop petit.

- Grands dieux !

- Eh bien, tu fais une de ces têtes.

- Je pensais seulement à la salle de bains.

- ça me va Eau chaude, savon qui glisse.

- Grands dieux !

- Tu te répètes ! C'est tellement désespéré. J'ai besoin de quelque chose à quoi me raccrocher. Stimule-moi, par pitié !

Je feignis un gros soupir.

- Peut-être que l'on pourra se retrouver un peu plus tard.

On aurait dit que la bonne fée venait d'ouvrir la porte de la boulangerie à Hooker.

- Vraiment? Dans combien de temps?

- Une fois que l'on aura été disculpés des meurtres et de vol de voitures.

- Tu ne crois pas que l'on pourrait raccourcir cela à . un quart d'heure?

- Je pensais que ça allait te stimuler.

- Tu crois que j'ai besoin d'une autre motivation que celle de ne pas passer le restant de mes jours en prison?

- Bon, très bien. Laisse tomber. Je ne le pensais pas de toute façon.

Je tournai les talons, sortis de la pièce dans un mouvement d'humeur et descendis l'escalier.

Je n'étais pas plus ennuyée que ça, mais je trouvais que c'était une bonne échappatoire Hooker était juste derrière moi.

- Trop tard pour retirer ce que tu viens de dire. Tu as promis.

- Je n'ai pas promis. J'ai dit « peut-être ».

Nous nous trouvions dans la salle à manger et Hooker me poussa contre le mur, se colla à moi et m'embrassa. Il y eut beaucoup de langue dans ce baiser. Hooker était plus lui-même qu'il y a cinq minutes, évident.

- Parle-moi de ce « peut-être » reprit-il. Était-ce un probablement ou un probablement pas ?

- Je ne sais pas. Je travaille dessus.

- Tu me tues. Tu représentes une menace plus grande que Ray Huevo Mais j'aime bien ta main sur mes fesses.

Merde ! Il avait raison J'avais ma main sur ses fesses.

- Désolée, dis-je. C'était un accident. Hooker était tout sourires.

- Ce n'était pas un accident, chérie. Tu as envie de moi. Je lui rendis son sourire et le repoussai.

- Exact, mais cela reste un « peut-être ».

A la cuisine, Hooker remplit un bol d'eau pour Beans.

Le chien mit sa gueule dedans et fit de gros slurps !, ficha de l'eau partout, et quand il releva la tête, l'eau ruisselait de ses molles babines J'épongeai sol et babines avec des serviettes en papier pendant que Hooker appelait Ray Huevo.

- Je suis en ville, annonça-t-il. Voulez-vous que l'on parle ?

Des négociations s'ensuivirent et Hooker raccrocha.

- Je le retrouve sur la plage dans une demi-heure, m'apprit-il. À Lincoln Road.

J'ai refusé que l'on se rencontre sur son bateau; je ne voulais pas que l'on me balance de nouveau par-dessus bord. Et cette rencontre ne concerne que Ray et moi. Je veux que vous restiez ici, Beans et toi.

- Et pourquoi donc?

- Je ne fais pas confiance à Ray. Je ne veux pas mettre ta vie en péril.

- J'apprécie cette pensée, mais il n'est pas question que tu y ailles sans moi.

Nous sommes impliqués tous les deux. Et imagine que quelqu'un lui casse la gueule ? Tu crois que j'ai envie de loper ça ?

- J'ai bien peur que ce ne soit moi, dit Hooker.

Le compromis était le suivant : nous laissons Beans chez Felicia et je partais avec Hooker.

Celui-ci portait un jean et un T-shirt quand nous arrivâmes à Miami. Je n'avais plus qu'un jean et un col cheminée à manches longues : je me fis donc un tantinet remarquer à South Beach. Vous pouviez être tout nus à South Beach et ne pas provoquer la moindre vague d'excitation. En revanche, un col cheminée signifiait : « touriste qui débarque de l'avion »

Hooker gara la voiture de location dans la rue, je fis un saut dans une boutique et troquai mon col cheminée contre un petit top sans manches.

Le Ritz-Carlton se trouve au bout de Lincoln Road.

Un joli sentier de briques ondule le long de l'hôtel, jusqu'à la plage. Il faisait un ciel bleu à couper le souffle à Miami. 26 ° C et une douce brise. La plage de sable blanc est immense à cet endroit. Des corps bronzés et huilés occupaient les chaises longues, en rangées bien ordonnées. Des employés passaient de corps en corps, pour servir à boire et distribuer des serviettes. L'océan grondait en vagues écumeuses. Personne ne nageait.

Je regardai par-dessus l'épaule de Hooker et vis trois hommes sortir du sentier. Ray Huevo, Rodriguez et Lucca. Rodriguez marchait avec des béquilles. Il avait un pansement sur le nez et les deux yeux au beurre noir.

Le bleu que j'avais fait à Lucca avec mon pack de six devenait vert. Ray Huevo, quant à lui, pétait la forme.

Huevo avança vers nous, tandis que Rodriguez et Lucca restaient derrière.

- Comment va son genou? demandai-je à Huevo.

- Il survivra. (Il jeta un oeil à Rodriguez)

Un moment Hooker et moi échangeâmes un regard entendu :
Mince alors ! –

- Pour des raisons de sécurité, je préférerais que cette conversation se passe seul à seul, lança Huevo.

- Je hochai la tête en signe d'assentiment, et Hooker et Huevo s'éloignèrent. Ils se tinrent au bord de l'eau, leur conversation se perdant dans le ressac.

Quelques minutes plus tard, ils se retournèrent et s'en allèrent.

Huevo inclina la tête quand il passa devant moi.

- J'ai des postes à pourvoir dans la sécurité, si une promotion vous intéresse, déclara-t-il.

Je regardai Hooker.

- Que voulait-il dire?

- Il n'est pas content de Rodriguez et de Lucca. Ils n'arrêtent pas de tuer des gens. Et, pire, ils se font casser la gueule par une fille.

- Moi ?

- Ouais. Il veut donc les sacrifier contre la puce que nous avons trouvée dans le levier de vitesse. Il dit que Lucca et Rodriguez sont des boulets. Si nous lui donnons la puce, il remettra Lucca et Rodriguez à la police. Et il fera comme si l'on n'avait jamais volé le camion.

- Difficile à croire que la puce a une telle valeur. D'autant plus qu'Oscar est mis sur la touche. Ray peut quasiment faire ce qu'il veut.

Hooker haussa les épaules.

- C'est ce qu'il a expliqué. Et pour prouver sa bonne fois il remettra Lucca et Rodriguez à la police avant que nous ne lui donnions la puce.

- C'est mignon de sa part.

- Pas entièrement. Il a Gargantua. (Hooker me donna une photo de Gargantua, debout, les mains attachées dans le dos, pas l'air ravi-ravi, flanqué de Rodriguez d'un côté et de Lucca de l'autre) Nous récupérerons Gargantua une fois que Ray aura la puce et vérifiera son authenticité.

- Nous n'aurions jamais dû laisser Gargantua partir tout seul.

- Sagesse, dit Hooker. Enfin bref, nous le récupérerons quand nous donnerons la puce à Ray. (Il fourra son nez dans mon cou et m'embrassa derrière l'oreille) Je pense que nous devrions fêter cela.

- Je pense que fêter cela est précoc.

- Chérie, il le faut absolument. Je n'ai rien fêté depuis longtemps. ça fait même si longtemps qu'il vaut sûrement mieux que nous fassions cette fête précoc parce que, sinon, ce sera une éjaculation préc...

- Stop ! (Je levai la main) Allons fêter cela avec des beignets d'oignon au bar.

Hooker se contenta de me dévisager.

- La Terre à Hooker.

- Des beignets d'oignon au bar, répéta-t-il. Bien sûr. Super. C'était ma deuxième option.

Le Ritz était agrémenté d'un bar fabuleux, installé sur la plage. Il se trouvait juste derrière le sentier, niché dans une grotte en ciment et orné de palmiers. Il était ombragé et fastueux, style South Beach. L'ambiance n'était franchement pas folle à quinze heures, nous n'eûmes aucun problème à trouver des tabourets de bar.

Nous étions à la moitié de nos beignets d'oignon et de nos Bud

quand une silhouette familière passa tranquillement sur le sentier. C'était Suzanne qui promenait Crottinette.

- Elle marche, dit Hooker. Qui l'eût cru?

Suzanne me regarda par-dessus ses lunettes.

- Barney? Salut ! Je croyais que tu étais partie.

- Je suis revenue. La chaleur me manquait.

Suzanne reposa Crottinette dans son sac et nous rejoignit au bar.

- Tu fais la une, me dit-elle.

- Ce n'est qu'un malentendu.

- Dickie Bonnano, notre ami commun, semble penser que Hooker est responsable de tous les maux du monde.

- Je fais de mon mieux, répondit Hooker. Mais je ne peux pas porter la responsabilité de tout.

- Je savais que tu n'avais pas zigouillé Oscar, poursuivit Suzanne, mais j'espérais un peu que tu avais piégé Dickie avec le macchabée et l'accident de car.

Suzanne était en Dolce & Gabbana de la tête aux pieds, chemisier vapoureux impression léopard, large ceinture ornée de pierreries, pantalon blanc moulant et sandales or lacées.

J'étais en Gap et Wal-Mart. Hooker ne s'était toujours pas rasé. C'était un ivrogne de Detroit élevé par les loups.

- Je pensais que tu aurais quitté South Beach depuis le temps, dis-je à Suzanne.

- Je me plais bien ici. Envie de rester un moment.

Elle alluma une cigarette et tira une longue taffe, soufflant des volutes de fumée par le nez, style dragon.

- Séjournes-tu toujours au Loews? lui demandai-je.

- J'ai déminage dans un immeuble en copropriété, le Majestic Arms. (Elle tira une autre bouffée) Logement de fonction, donc plutôt banal, mais exceptionnellement bien situé et service complet. Et surtout, Crottinette adore. (Suzanne enfouit son visage dans le sac du chien) Hein que tu adooooores, ma Crottinette? Pas vrai? Je sais que tu adooooores le nouvel appartement.

Hooker avala le dernier beignet d'oignon et me jeta un regard signifiant qu'il vomirait illico si jamais je demandais à Beans ce qu'il adoorait.

Je reportai mon attention sur Suzanne.

- Comment se passe la bataille pour le bateau?

- ç'a été horrible, mais c'est en voie d'amélioration. Les hommes comme Oscar et Ray ont tendance à sous-estimer les femmes. (Sourire sans joie de Suzanne) Pas intelligent de leur part de faire ça avec une garce comme moi.

Hooker croisa instinctivement les jambes.

- On dirait que tu as un plan, dis-je à Suzanne.

Elle tira une taffe, rejeta la tête en arrière et souffla un rond de fumée parfait.

- J'ai un plan et demi. (Elle fit glisser ses fesses du tabouret de bar)
Faut que j'y aille Un gâteau au four. souviens-toi, je suis au Majestic si tu veux rigoler –

- Crois-tu vraiment qu'elle a un gâteau au four? demandai-je à Hooker alors que Suzanne reprenait le sentier.

- Si c'est le cas, tu ne risques pas de me surprendre en train d'en manger.

- Et maintenant?

- Ray avait un rendez-vous qui, d'après lui, n'allait pas durer longtemps et ensuite il devait s'occuper de Rodriguez et de Lucca. Apparemment, un acheteur pour la puce arrive en avion ce soir, et Ray ne veut pas le décevoir Ce cauchemar devrait donc se terminer d'ici la fin de la journée.

Je posai mon front sur le bar et respirai un bon coup. Tellement soulagée que j'étais au bord des larmes.

- Devons-nous aller récupérer la puce?

- Non. Pas tant que je ne suis pas sûr que nous sommes tarés d'affaire. Ray m'a dit qu'il m'appellerait quand tout serait en place. Il espérait me recontacter à vingt heures au plus tard.

Le téléphone de Hooker sonna.

- Bien sûr, dit-il. Un poulet au barbecue, ce serait super. Mais juste nous, d'accord? Personne d'autre ne doit savoir que nous sommes là.

- Felicia ? fis-je.

- Ouais, répondit Hooker en rangeant son téléphone dans sa poche. Elle voulait savoir si nous serions rentrés pour dîner.

Nous restâmes assis encore un peu au bar puis décollâmes pour Little Havana. Toutes les lumières étaient allumées chez Felicia quand nous arrivâmes. Des voitures étaient garées en double file dans la rue et des gens grouillaient sur le trottoir Hooker ralentit devant la maison et des acclamations retentirent.

- Heureusement que nous avons demandé à Felicia de ne rien dire à personne, observa Hooker.

On se gara près d'une poubelle qui arborait une pancarte claironnant . « RÉSERVÉE À
SAM HOOKER. »

- Comme c'est mignon ! fit-il en poussant un soupir de résignation. Felicia se tenait à la porte de derrière.

- Nous vous attendions ! Je viens de sortir le poulet du gril ! Et j'ai du pain frit chaud !

Beans faisait des sauts près de Felicia. Il vit Hooker descendre de voiture, la bouscula et, scénario habituel, bondit sur son maître et le plaqua à terre.

- Tu as dû lut manquer, dis-je à Hooker.

- Regarde, toutou ! fit Felicia en agitant un morceau de pain J'ai une grosse surprise pour toi!

Beans dressa l'oreille et tourna la tête d'un coup en direction de Felicia Il remua le museau libéra Hooker et galopa vers Felicia. Celle-ci lança le morceau de pain dans la cuisine, et le chien sauta dessus Hooker se releva, se dirigea vers la porte de la cuisine d'un pas tranquille et regarda à l'intérieur.

- Il y en a du monde, entassé là-dedans ! lança-t-il à Felicia.

- Juste de la famille. Et personne ne dira que tu es là. C'est un secret.

- Je suis soulagé, répondit Hooker.

- Hooker est là ! cria Felicia dans toute la maison D'autres acclamations s'ensuivirent.

- Nous avons préparé un buffet, expliqua Felicia. Servez-vous.

La moindre surface plane était jonchée de plats. Je me préparai une assiette et regardai Hooker. Un morceau de poulet dans une main, un marqueur dans l'autre, il dédicaçait des casquettes et des fronts tout en mangeant.

Qui a dit qu'un homme ne pouvait être multitâche?

- Regarde-le, me dit Felicia Comme il est mimi ! Il est même gentil avec oncle Mickey. Tout le monde l'aime, Il croit qu'ils l'aiment parce que c'est un bon pilote, mais tout le monde l'aime parce que c'est quelqu'un de bien.

Rosa se tenait à côté de Felicia.

- Je l'aime parce qu'il a un joli popotin.

- Elles se retournèrent et me regardèrent.

- Quoi ? fis-je.

- Et toi, pourquoi l'aimes-tu ? voulut savoir Rosa.

- Qui a dit que je l'aimais ?

Rosa prit un morceau de porc avec sa fourchette.

- Il faudrait être complètement folle pour ne pas l'aimer.

Je me suis souvenue de cette période quand j'étais au lycée, et que je craquais pour un type qui travaillait dans le garage de mon père. J'y passais après les cours. Il me draguait et me disait qu'il m'appellerait. Je rentrais donc chez moi et j'attendais, et il n'appelait pas. J'ai attendu, attendu, attendu. Il n'a jamais appelé. Puis un Jour j'ai appris qu'il s'était marié.

Tout ce temps où il me promettait de m'appeler, il était fiancé. C'est ce que je ressentais ce soir : j'attendais le coup de fil. Dix pour cent de mon esprit écoutaient ce que racontait Rosa, mais les quatre-vingt-dix autres étaient consacrés à la panique grandissante que le téléphone puisse ne pas sonner. Tout au fond de moi, j'étais un chat sur une souris. La queue qui s'agitait, les yeux fixes, tout le corps qui

vibrant pendant que je traquais le coup de fil qui me changerait la vie.

Huit heures, et pas de coup de fil Hooker me regarda depuis l'autre bout de la pièce Il était meilleur que moi dans ce rayon Il savait se concentrer sur une chose et laisser le reste de côté. S'il était sur un circuit, son esprit mettait tout en oeuvre pour gagner. Il n'avait qu'une seule pensée se mettre en tête et y rester Moi, quand je courais, d'autres idées me venaient à l'esprit. Je n'avais nul contrôle sur elles Je n'opérais aucun tri. Pourquoi le beau gosse du garage ne m'avait-il pas appelée? Et si j'avais un accident et me cassais le nez; Et il y avait toujours des listes. Devoirs d'algèbre, lessives, nettoyer ma chambre, trouver la clé de la maison, appeler Maureen, étudier le français... pour l'heure, Hooker avait décidé de profiter du moment, des amis de Felicia et du buffet, et mon esprit avait décidé d'être obsédé par le coup de fil.

Huit heures mimai-je à Hooker. Celui-ci jeta un coup d'œil à sa montre et s'excusa auprès des gens autour de lui. Il commença à se diriger vers moi et s'arrêta pour répondre à son téléphone. Mon souffle se coïça dans ma poitrine ça y était. Hooker, tête baissée, opinait Oui, oui oui. Il releva la tête, nos yeux se croisèrent, et je n'aimai pas ce que j'y vis. Hooker finit par raccrocher et me fit signe de le rejoindre dans la cuisine. Je me frayai un chemin à travers la foule et le retrouvai dans la petite véranda du fond. Il y avait deux personnes blotties dans le jardin, qui riaient et parlaient. Des fumeurs chassés de chez Felicia. Ils sourirent, mais ne vinrent pas demander d'autographe. Fumer passait avant tout.

Hooker m'entraîna direction le 4 x 4. Il se glissa derrière le volant et une fois à côté de lui, je l'interrogeai :

Le coup de fil ?

- C'était Rodriguez. Ray Huevo a disparu. Après nous avoir parlé, il a demandé à Rodriguez et à Lucca de l'attendre dans la voiture. Leur a dit qu'il en avait pour une demi-heure maxi. Il n'est jamais venu. Ils ne savent pas avec qui il avait rendez-vous, ni où. Ils appelaient car ils ont décrété que c'est nous qui l'avions kidnappé. J'imagine qu'ils se sont donné du mal pour nous retrouver et ils ont fini par abandonner. Ils paniquent car l'acheteur est censé arriver à neuf heures. Je ne connais pas son identité, mais Rodriguez et Lucca sont terrorisés.

Je n'en revenais pas. Je m'étais attendue à entendre des tas de choses, mais pas cette histoire.

- Ça me coupe un peu le sifflet, dis-je à Hooker.

- Alors je te bats parce que ça me coupe beaucoup le sifflet.

- Peut-être que Ray a pris peur et qu'il est parti à Rio.

- C'est possible, mais j'ai l'impression qu'il avait d'autres projets quand il nous a parlé.

- Quelque chose a dû mal se passer à ce rendez-vous. Il tient peut-

être compagnie aux poissons.

- Je n'espère pas ! Nous avons besoin de lui pour nous tirer de ce merdier.

- Et Gargantua?

- Je lui ai parlé. Il était avec Rodriguez et Lucca. Il avait l'air paniqué.

- Au moins, il n'est pas mort.

- Pas encore, mais je suis inquiet. Rodriguez et Lucca sont bien connus pour recoudre leurs problèmes en éliminant les gens.

- C'est bizarre que personne ne sache qui Ray allait voir. Il a du personnel. Ils gèrent son agenda, passent des coups de fil pour lui, lisent ses e-mails. Je pense donc que ce rendez-vous n'était pas assez important pour qu'il en parle à son staff ou alors il s'était décidé à la dernière minute.

- Rodriguez a-t-il dit quelque chose à propos de l'acheteur de la puce ? Qui est-ce? Pourquoi la puce est-elle si importante?

- Non, fit Hooker. Juste que l'acheteur arrivait à neuf heures. Pour ce que j'en sais, il pourrait aussi bien vendre sa batterie pourrie au lapin de la pub Duracell. Ou peut-être que la puce est une tête chercheuse pour une sonde alien.

- Tu as vu ça dans Star Trek.

- Ouais, c'était une super-série. Il y avait des baleines et tout. (Hooker mit le contact et démarra) Allons à l'aéroport. Je veux voir qui arrive ce soir.

13.

Hooker était étendu sur son siège, les mains croisées derrière la tête, les yeux fermés pour se protéger de la lumière ambiante du terminal.

- Cette surveillance ne sert pas à grand-chose si tu gardes les yeux fermés, dis-je à Hooker.

- Les tiens sont ouverts ?

- oui.

- Très bien.

Nous étions garés à côté du terminal du Signature, et il n'y avait pas beaucoup d'activité.

- L'avion est en retard, dis-je.

- S'ils viennent d'un autre pays, ils doivent passer par les douanes et l'immigration, et ça se trouve dans une autre partie de l'aéroport. Après avoir franchi les douanes, ils retourneront dans l'avion qui les amènera tout doucement jusqu'ici. En général ça va plutôt vite, mais l'avion doit encore aller d'un point A à un point B.

À neuf heures trente-cinq, trois hommes en costume et deux en uniforme sortirent du terminal. Les hommes en uniforme et deux en costume portaient les bagages. Trois petites valises à roulettes et un ordinateur portable dans sa housse. Ils voyageaient léger. Le troisième gars n'avait pas de bagages. Ils étaient tous caucasiens. Les hommes en uniforme étaient jeunes, une vingtaine d'années. Des stewards. Les trois en costume avaient entre quarante et cinquante ans. Je n'en reconnus aucun. Ça ne voulait pas dire grand-chose car je ne reconnais jamais personne. Bon d'accord, peut-être Brad Pitt s'il passait à côté de moi.

Le Premier ministre russe, la reine d'Angleterre, notre propre vice-président - comment s'appelle-t-il déjà? -, l'ambassadeur de Bulgarie, ils ne couraient aucun danger avec moi.

- Crois-tu que c'est notre homme? demandai-je à Hooker.

- Apparemment, c'est le seul avion qui atterrit à neuf heures.

- Reconnais-tu l'un de ces types?

- Non. On dirait tous des cadres moyens.

Une limousine six places se gara, les bagages furent chargés, les trois costumes montèrent dans la limousine, celle-ci démarra et nous lui filâmes le train. Plein sud sur la Route 95, puis à l'est sur la 395, par le Max Arthur Causeway. Les lumières de South Beach brillaient juste devant nous. Quatre navires de croisière Béhémot amarrés aux docks de Biscayne Bay se trouvaient à ma droite. Je pensais que la limousine allait prendre Collins et se diriger vers le Loews, le Delano

ou le Ritz, mais elle tourna dans Alton.

- Il va au bateau, dis-je à Hooker. Qu'est-ce que cela signifie?

- J'imagine que personne ne lui a dit que Ray avait disparu.

La limousine entra sur le parking de la marina et se mit au ralenti devant le passage qui menait aux jetées.

Feux toujours allumés. Moteur tournant. Hooker éteignit ses lumières et prit une place ombragée au fond du parking.

Deux membres de l'équipage en uniforme arrivèrent des docks en courant. Quelqu'un les suivait, également en uniforme, mais un grade au-dessus, peut-être le capitaine ou le commissaire de bord. Le chauffeur de la limousine descendit et ouvrit le coffre. Les trois costumes en sortirent et, après une brève conversation, les bagages furent remis aux membres de l'équipage, et tout le monde se dirigea vers le bateau. Le chauffeur remonta dans la limousine et démarra.

- On dirait que ces types ont été conviés à séjourner sur le bateau et que cette invitation tient toujours, observa Hooker.

Après avoir fermé doucement les portières, Hooker et moi traversâmes le parking avec discrétion. D'un banc nous pouvions espionner ce qui se passait. Les trois hommes avaient disparu dans les entrailles du navire et le calme régnait.

- C'est plutôt ennuyeux, observa Hooker. Nous devrions faire quelque chose.

- À quoi penses-tu?

Il se rapprocha un tout petit peu de moi.

- Non, dis-je.

- As-tu de meilleures idées?

- Je veux voir ce qui se passe sur le bateau. Descendons la jetée et allons regarder par les hublots.

Nous franchîmes le portail où il était indiqué : ACCÈS
STRICTEMENT RÉSERVÉ AUX

PROPRIÉTAIRES ET AUX INVITÉS et longeâmes le dock. Le bateau de Huevo était toujours amarré au bout de la jetée. Les deux ponts étaient éclairés, mais les hublots du salon et de la cabine étaient teintés, et l'on ne voyait pas grand-chose. Un membre de l'équipage en uniforme faisait la vigie.

Hooker sortit son portable de sa poche et composa le numéro du bateau. Nous entendîmes très vaguement sonner le téléphone de Huevo dans le salon. Une voix masculine rebondit que Ray Huevo n'était pas disponible. Hooker ne laissa pas de message.

- Il pourrait être à l'intérieur, dis-je.

Vœux pieux.

- C'est peu probable.

- Mais pas impossible. Peut-être que l'on verrait mieux de l'autre côté.

- Chérie, il y a de l'eau de l'autre côté.

- Ouais, il nous faut un bateau.

Hooker baissa les yeux sur moi.

- Et comment en trouver un ?

- Il y a des tas de petits bateaux par là-bas. Je parie que ça ne demanderait personne si nous en empruntons un quelques minutes.

- Tu veux voler un bateau?

- Emprunter, précisai-je.

- O.K., acquiesça Hooker en me prenant la main. Allons faire un tour et jeter un œil.

Nous nous rendîmes à la dernière jetée, et Hooker s'arrêta devant une vedette de croisière de taille moyenne.

Noir à l'intérieur. Personne à la maison.

- Je connais le propriétaire, lança Hooker. Il n'est là que les week-ends. Et le bateau a un canot pneumatique. Nous pourrions facilement l'emprunter.

Nous montâmes dans le bateau et nous dirigeâmes vers l'arrière, où était accroché le canot pneumatique comme l'avait prédit Hooker. Nous grimpâmes non sans mal dedans et il détacha la corde, avant de mettre en marche le moteur. L'embarcation s'anima dans un vrombissement et Hooker poussa au large.

- Ouvre bien les yeux, me dit-il. Je ne veux rien percuter.

Il y avait juste un rayon de lune dans le ciel. Les jetées étaient éclairées et certains bateaux avaient mis leurs feux de route. Quelques lumières intérieures restaient allumées, mais peu se reflétaient sur l'eau noire. Il n'y avait pas un souffle de vent. Pas beaucoup de vagues.

La nuit, des bateaux allaient et venaient de temps en temps par ici, mais aucun n'était actuellement en route. Juste le nôtre. Nous nous mîmes au niveau du bateau de Huevo et observâmes de loin. Il ne se passait pas grand-chose. Les hublots et les portes étaient fermés, on n'entendait aucun bruit.

- Décevant, dis-je.

Hooker remuait dans le canot. Penché sur le fond, il donnait de petits coups dans un coffre étanche.

- Je pourrais peut-être faire sortir tout le monde sur le pont pour compter combien ils sont.

- À quoi penses-tu?

Hooker sortit du coffre un revolver au canon court.

- Pistolet de signalisation. Une fusée éclairante, voilà la solution !

Il prit l'arme à deux mains, la tint à bout de bras, leva le canon et appuya sur la détente.

Phunnnf ! Une fusée s'envola dans le ciel nocturne, atteignit son zénith, descendit droit vers le yacht de Huevo... et s'écrasa sur un hublot du premier pont.

- Oups ! s'écria Hooker.

La fusée explosa dans un jet de lumières qui dansa autour du salon principal, comme les feux d'artifice du 4-juillet. À travers le trou béant du hublot teinté, nous perçûmes le sifflement de la fusée et des voix paniquées.

S'ensuivit une petite explosion, puis le crépitement d'un feu et une flamme jaune lécha une extrémité du salon.

- Oh merde ! murmura Hooker. La malchance !

- Tu as de la chance. Tu m'as, moi.

- Je ne t'ai pas du tout. Tu ne couches même pas avec moi.

- C'est vrai, mais je suis là avec toi.

Hooker eut cette expression dans les yeux qui se passait de mots.

- Non, dis-je.

- Et si tu attachais l'ancre à ma cheville et la jetais par-dessus bord?

- J'ai une meilleure idée : et si l'on filait en douce avant de nous faire remarquer?

Cinq minutes plus tard, nous amarrâmes le canot derrière la vedette empruntée. Des ambulances étaient sur place, quatre jetées plus bas. Les pompiers, les équipes de secours, la police. Beaucoup de monde. Des gyrophares aveuglants. Le babil inintelligible d'une radio de police. Personne ne nous prêtait attention. Et Dieu merci, le bateau de Huevo n'était pas en flammes.

Hooker resta tapi dans l'ombre, mais je m'approchai doucement de la jetée. L'un des trois hommes arrivés plus tôt en avion observait l'effervescence. Je m'approchai de lui et désignai le bateau.

- Que se passe-t-il ? Il haussa les épaules.

- Quelque chose a traversé le hublot et a pris feu. Ça n'a pas brûlé grand-chose.

Tout est ignifugé sur le bateau.

Je m'étais attendue à un accent étranger. Russe, peut-être. Le sien était du New Jersey.

- Waouh ! fis-je. Une bombe incendiaire?

- Je ne sais pas. Ils enquêtent. J'étais en dessous, dans une cabine, quand c'est tombé. En fait, je n'ai pas vu grand-chose.

Je passai la foule en revue tout en parlant, cherchant Ray Huevo.

- Je remarque que vous n'êtes pas habillé comme les gens d'ici. Vous êtes en Floride depuis peu? Il baissa les yeux sur son pantalon en laine.

- Je suis arrivé tout à l'heure. La journée a été longue.

- Laissez-moi deviner. Jersey?

- Pas depuis de longues années. Mais on ne se débarrasse jamais du Jersey qui est en soi, ajouta-t-il.

Je lui tendis la main.

- Alex.

- Simon.
- Où habitez-vous en ce moment?
- Dans le monde.
- Ça limite nos possibilités de rencontre.
- Mon employeur voyage, et je voyage avec lui.
- Votre employeur est-il originaire du New Jersey, lui aussi?
- Ouais. Originaire.

Il y avait quelque chose dans ses yeux et dans la forme de sa bouche qui me rappelait quelqu'un. C'était la même expression que celle qu'avait Hooker... souvent.

- Et maintenant? dis-je.
- Dans le monde.
- Oh ouais, j'avais oublié.

Je le vis hésiter entre son désir de garder l'anonymat et celui de trouver une playmate pour M. Feu-au-dérrière.

Il bougea légèrement, se pencha plus près de moi et je compris alors que M. Feu-au-dérrière avait pris les rênes.

- Ces deux dernières années, nous étions basés à Zurich, commenta-t-il.

- Ce qui expliquerait le costume.
- Nous avons eu des problèmes quand nous sommes arrivés et je n'ai pas pu me changer. Et vous? Vivez-vous ici?
- Parfois. Mais surtout dans le monde.
- On essaie de se moquer de moi?
- On essaie de flirter avec toi, répondis-je.

Autant utiliser les quelques armes que j'avais dans mon arsenal, non? J'espérais simplement que Hooker gardait un œil sur moi.

Cela fit naître un sourire chez lui.

- Parfait, dit-il.

J'étais pleinement consciente qu'il aurait dit « Parfait » de la même façon si j'avais eu des escarres sur les deux tiers du corps et le même cul que monsieur Ed, le cheval qui parle.

- Alors que fais-tu à Zurich? lui demandai-je.
- Je suis agent d'ordonnancement.

Chez moi à Baltimore, un agent d'ordonnancement est quelqu'un qui veille à ce que les choses avancent sans heurt. Par exemple, si un propriétaire de bar ne verse pas à temps l'argent qu'il doit en échange de sa prétendue protection, un agent d'ordonnancement peut aller lui parler et lui casser les rotules, histoire de le motiver.

- Un agent d'ordonnancement, répétais-je. Quel genre de choses ordonnances-tu?

- Tu poses beaucoup de questions.

- Je fais la conversation. J'ai lu quelque part que les hommes aimaient bien que l'on s'intéresse à leur boulot.

Autres sourires.

- Le type pour qui je travaille est dans l'importexport. Je facilite les mouvements.

- Qu'exporte-t-il ? Des carburateurs ?

- Et si nous continuions cette conversation ailleurs ? Du style, bar?

La stratégie de la nuit. Bourrer la gueule à cette pauvre cruche.

- Bien sûr, acquiesçai-je.

Après avoir parcouru une courte distance, nous montâmes l'escalier qui menait au bar extérieur du Monty's.

Deux tabourets nous attendaient et nous commandâmes à boire. Je regardai par-dessus l'épaule de Simon : Hooker m'observait de loin et me faisait signe qu'il allait se pendre.

- Excuse-moi, fis-je. Je reviens de suite.

Je suivis Hooker jusqu'à un petit coin tranquille.

- Que voulais-tu me dire? lui demandai-je.

- As-tu commandé à boire?

- Ouais.

- Oh non, tu vas être saoule et je vais devoir te sauver de King Kong. Il doit peser à peu près quinze kilos de plus que moi. Ce sera horrible !

- Je ne vais pas me saouler.

- Chérie, tu dois être la pire des buveuses que je connaisse. Les effluves de merlot suffisent à te saouler dès que tu ouvres une bouteille. Je parie que tu as pris une de ces boissons avec fruits et ombrelles !

- J'ai pris une bière.

- De la bière allégée?

Je plissai les yeux.

- Veux-tu que j'essaie de soutirer des infos à ce type ou non?

Hooker avait les mains sur les hanches. Pas content.

- La seule raison pour laquelle j'accepte, c'est parce que tu es une pro quand il s'agit de dire « non »

Je retournai au bar.

- Alors, dis-je à Simon, parle-moi d'importation et exportation. J'imagine que tu importes et exportes des voitures de course.

- Des voitures de course?

- Tu rends visite au bateau de Huevo, donc je me suis dit que tu étais impliqué dans la course automobile.

- Pas du tout. Huevo Industries court plusieurs lièvres à la fois.

Il buvait un Jack Daniel's avec des glaçons. Il le descendit d'un trait et me lança un coup d'œil. Je piratai ma bière comme une dame. On aurait dit qu'il voulait me dire de me dépêcher, mais il se maîtrisa et commanda un autre Jack.

- Que fais-tu, toi? me demanda-t-il.

- Je vends de la lingerie.

Je ne sais absolument pas d'où j'ai sorti ça. C'est venu d'un coup, voilà tout. Et à en juger par l'expression de son visage, c'était un bon choix.

- Comme la lingerie Victoria's Secret? fit-il.

- Ouais. C'est moi. Je suis une femme Victoria's Secret.

Il descendit son deuxième Jack à toute allure.

- J'ai toujours rêvé de rencontrer une femme Victoria's Secret.

- Eh bien, c'est ton jour de chance.

- Il me donna un coup de genou.

- Ça me plaît bien. Quelle chance crois-tu que je vais avoir aujourd'hui?

- Tu risques d'en avoir beaucoup.

En rêve, oui.

Je pivotai sur mon tabouret de bar et regardai le premier camion de pompiers s'en aller.

L'ambulance était déjà partie. Le seul véhicule d'urgence qui restait était une voiture de police solitaire. La foule s'était dispersée en majorité et des membres de l'équipage se déplaçaient sur le premier pont.

- J'ai l'impression que tout le monde est revenu sur le bateau, dis-je. Espérons qu'il n'y a pas eu trop de dégâts,

Un troisième Jack apparut comme par magie sur le bar.

- Ça ne me dérangerait pas si ce foutu bateau s'écroulait, répondit Simon.

Cette opération devient une cause perdue. Si ça ne tenait qu'à moi, je ferais une croix dessus et je rentrerais chez moi.

- Ton employeur n'est pas d'accord avec toi?

- Mon employeur est en mission.

- Je parie que cet incendie ne doit pas faire plaisir à Ray Huevo. Je suis étonnée qu'il ne soit pas descendu du bateau avec tous les autres.

- Ray n'est pas là. Ray est en voyage. Ses deux clowns et lui.

Le barman, debout devant nous, faisait briller des verres.

- Si vous parlez de Rodriguez et Lucca, je viens de les voir dans le parking.

J'emportais un gros sac-poubelle à la benne à ordures et je suis passé devant eux.

Simon porta son attention sur le barman.

- En êtes-vous sûr?

- Ouais. Ils étaient assis dans leur voiture. Une BMW noire.

Yes! Excellent ! Hooker et moi pourrions les prendre par surprise et sauver Gargantua.

- Il faut que je leur parle, décréta Simon.

Non ! Surtout pas ! Leur parler reviendrait à les faire

mystérieusement disparaître s'ils ne donnaient pas les bonnes réponses. Cela retarderait la possibilité de sauver Gargantua. Et j'avais besoin que la police trouve Rodriguez et Lucca avec l'arme du crime.

- Probablement des sosies, fis-je.

- J'ai vu le tatouage dans son cou, insista le barman.

- Des tas de voyous ont des tatouages, lui dis-je. Regarde ce type à côté de moi.

Je parie qu'il en a un lui aussi.

- Pas dans le cou, rétorqua Simon. (Il se leva et fit tomber quelques billets de vingt dollars sur le comptoir.)

- Mon ange, je vais devoir filer.

- Oh non, comme c'est dommage ! protestai-je.

- J'avais des projets. J'avais l'intention de te faire vraiment plaisir.

J'allais te faire des choses qui ne portent même pas de nom.

Il fit glisser une serviette de bar dans ma direction.

- Donne-moi ton numéro et je t'appellerai quand j'aurai fini de bosser.

- Ouais, mais le moment sera passé d'ici là. Je serai toute refroidie. Je ne reste pas chaude tout le temps, tu sais.

- Ce ne sera pas long.

- D'accord, je ne fais pas ça pour tout le monde, mais je te laisserai regarder sous mon T-shirt si jamais tu oublies les types du parking. À prendre ou à laisser.

- C'est tout? Regarder sous ton T-shirt?

- Hé, je cache de la bonne came sous mon T-shirt!

- Moi, je veux bien regarder sous ton T-shirt, hasarda le barman. Et même y jeter une bière.

- Pourquoi ces types du parking t'intéressent-ils tant, au fait? demandai-je à Simon.

- Je veux leur parler.

- C'est tout?

- Ouais. Plus ou moins.

- Tu ne peux pas leur parler une autre fois ? Il me gratifia d'un grand sourire.

- Hou ! la, la, tu as vraiment envie de moi ! Tu ne dois pas faire ça souvent, hein? Quelle est la dernière fois où l'on a glissa son salami en toi?

En voilà une belle image ! Comment ne pas projeter des fantasmes romantiques sur un homme qui compare son pénis à un salami?

- Ça fait un moment, c'est vrai, reconnus-je. (Et c'était la vérité) J' imagine que c'est pour cela que j'ai tellement faim de ton... euh... salami.

- Je serais ravi de satisfaire ta demande, répondit Simon en descendant doucement de son tabouret. Mais je dois y aller.

Je sautai du tabouret et traversai le patio pour rejoindre Hooker.

- Nous avons un problème, lui appris-je. Le barman vient de dire à l'agent d'ordonnancement de l'acheteur de la puce que Rodriguez et Lucca se trouvaient dans le parking.

- Agent d'ordonnancement?

- Le gorille du bar. Ils sont américains, mais ils vivent à Zurich. Et Ray a bel et bien disparu.

Nous nous glissâmes jusqu'à un massif d'arbustes en lisière du parking pour observer Simon.

Il a donné un petit coup sec avec le canon de son revolver sur la vitre conducteur de la BMW afin de persuader Lucca et Rodriguez de sortir. Ils parlèrent un moment. L'air amical. Simon leur fit signe de se rendre sur le bateau, mais Rodriguez fit non de la tête. Il ne trouvait pas que c'était une bonne idée.

Bang! Simon avait tiré dans le pied de Rodriguez.

- Merde ! s'écria ce dernier.

Et il s'assit d'un coup sur le trottoir.

Je me sentis tout étourdie. Difficile de regarder quelqu'un se faire tirer dessus en conservant une attitude calculatrice, froide. Bien sûr, j'avais assené un coup de lampe torche à ce pauvre type, mais ça ne m'avait pas semblé si cruel à l'époque. Je baissai la tête et respirai bien fort.

Même de loin, dans l'obscurité, je pus voir que Lucca était frappé de stupeur.

- Fais quelque chose, murmurai-je à Hooker. Nous ne pouvons pas laisser Rodriguez et Lucca disparaître. Nous avons besoin d'eux.

- Chérie, le gorille a un revolver.

- Toi aussi.

- Oui, mais le gorille aime se servir du sien. Le mien, c'est juste pour la frime.

- Appelle la police !

Hooker composa le numéro d'urgence.

- Il y a une agression sur le parking de la marina de South Beach, murmura-t-il dans le téléphone. Qui est-ce ? Vous voulez mon nom ? Mon nom est Dickie Bonnano. Et vous avez intérêt à vous dépêcher ou quelqu'un va se faire tuer ou enlever.

Il referma son téléphone d'un coup et le rangea dans sa poche.

- Tu n'as pas parlé du coup de feu à l'opératrice, dis-je.

- Je croyais que ça faisait partie de l'agression.

- Toutes les agressions n'incluent pas forcément de fusillade. Une fusillade, c'est plus grave qu'une bonne vieille agression.

- Pas forcément. On pourrait te battre à mort lors d'une agression. Et simplement te marcher sur le doigt de pied lors d'une fusillade.

- La police est en route? demandai-je.

- J' imagine
- Comment ça « tu imagines » Qu'a dit l'opératrice?
- De rester calme.

Simon avait aussi passé un coup de fil, et, trois minutes plus tard, son compagnon de voyage arriva sur les lieux. Ils fouillèrent Lucca et Rodriguez et les chargèrent sur le siège arrière de la BMW.

- Où est la police ? dis-je, légèrement paniquée. Je n'entends pas de sirènes. Je ne vois pas de gyrophares. Tu aurais dû parler de la fusillade à l'opératrice.

Tu aurais dû te montrer plus ferme.

- J'ai été ferme. Mais je n'étais pas mort de trouille, c' est tout.
- Eh bien, tu aurais peut-être dû l'être, parce que je ne vois pas de flics dans le coin.
- Eh bien, la prochaine fois, tu passeras ce coup de fil idiot.
- Compte là-dessus.
- Bon, d'accord.
- D'accord.

On se regardait en chiens de faïence, nez à nez, mains sur les hanches.

La bouche de Hooker fit alors un début de sourire.

- Vient-on de se disputer?
- De discuter.
- Je crois que c'était une dispute.
- Ce n'était pas une dispute.
- Ça m'a eu l'air d'une dispute.
- Laisse tomber. Nous ne nous réconcilierons pas sur l'oreiller.
- Ça valait le coup d'essayer.

Simon et l'autre type montèrent dans la BMW et celle-ci sortit tranquillement du parking.

Hooker et moi cherchâmes tant bien que mal notre voiture de location, et partîmes en direction du nord.

- Simon m'a appris quelque chose d'intéressant.
- Le type au bar?
- Ouais. Il m'a dit qu'ils n'avaient rien à voir avec la course automobile. Que Ray courait plusieurs lièvres à la fois.
- A-t-il donné le nom de ces autres lièvres? Jeannot Lapin? Bugs Bunny?

Roger Rabbit?

- Non. Pas parlé de Jeannot Lapin.

La BMW se fraya un chemin dans la circulation et, comme il fallait s'y attendre, nous les perdîmes deux rues et deux feux plus loin.

- Bien, dit Hooker, voici ce que je pense de la situation : si Gargantua est dans le camion, ils vont le trouver et son statut ne changera probablement pas beaucoup. Au moins pas pendant un

moment. Et quant à nous, nous sommes foutus.

- Autre chose ?

- Nous devons trouver Ray. Et identifier l'acheteur de la puce. Et avant de faire quoi que ce soit, retournons chez Felicia parce que je ne tiens plus debout.

14.

Je me réveillai avec Hooker sur moi et Beans qui me soufflait son haleine de saint-bernard au visage. Le problème, c'était qu'aucun des deux ne me dérangeait. Je me dégageai de sous Hooker en rampant, allai dans la salle de bains des Ibarra, pris une douche rapide, m'habillai, attrapai des sachets plastique dans la cuisine et sortis promener Beans.

Il était sept heures passées et le quartier de Felicia était en pleine effervescence. Des camionnettes découvertes et des berlines de seconde main descendaient les rues latérales, des gens attendaient à l'arrêt de bus, des chiens aboyaient depuis des jardins timbres-poste et des chats profitaient des premiers rayons de soleil de la journée. La langue parlée était l'espagnol, les odeurs de cuisine étaient aubaines, et les peaux, plus foncées que la mienne.

Le rythme de la vie semblait normal et rassurant, le décor exotique.

La nièce de Felicia se trouvait en faction devant le poêle des Ibarra quand je revins. Hooker était à table avec une bande de gosses et un vieil homme que je ne connaissais pas. Beans se faufila sous la table et attendit que de la nourriture tombe par terre.

- Finis ton petit déjeuner, ordonna Lily à son cadet. Le bus va arriver et tu ne seras pas encore prêt.

Hooker avait du café, du jus de fruits ainsi qu'un breakfast burrito devant lui et le téléphone à l'oreille.

- Bien sûr, dit-il au téléphone. Bien sûr que oui.

Je me servis une tasse de café et pris une chaise à table.

- C'était Skippy, m'informa Hooker quand il raccrocha. Il voulait me rappeler que nous étions mardi.

J'étais surprise que Skippy se lève si tôt le matin. Il était réputé venir assister en pyjama aux réunions sur le circuit si jamais celles-ci avaient lieu avant neuf heures.

- Skippy commence à avoir l'air nerveux, reprit Hooker. Il y a un gros battage médiatique prévu demain, y compris le défilé de voitures qui commence à Times Square. Ce ne serait pas une bonne chose si Hooker loupait le défilé.

Les dix meilleurs pilotes montent dans leur voiture de course et les conduisent en plein centre de Manhattan. C'est télévisé photographié, et des milliers de fans se plantent en bordure de l'itinéraire du défilé.

- Nous devrions peut-être aller à New York.

- Je me ferais arrêter et inculper pour de multiples chefs... (Hooker regarda les enfants à table... pour mauvaise conduite.

- Tu n'en es pas sûr, lui dis-je.

- Même si l'on me convoque uniquement pour m'interroger, cela me fera vraiment une mauvaise presse. Et s'ils décident de me garder, tu te retrouveras toute seule pour nous sortir de ce merdier.

Lily déposa une énorme tortilla devant moi et me resservit du café. Je mangeai la moitié de la tortilla et donnai l'autre à Beans.

Trois quarts d'heure plus tard, Hooker et moi étions de retour sur le parking de la marina.

La BMW noire était revenue et bien garée entre deux autres voitures.

Nous rangeâmes le 4 x 4 en lisière du parking, loin de la BMW, et descendîmes pour jeter un œil, emportant un démonte-pneu avec nous.

- Pas de sang qui dégouline du camion, observa Hooker en se tenant à l'arrière de la voiture. C'est peut-être bon signe.

Il tapa sur le coffre et cria « Ouh, ouh ? », mais personne ne répondit. J'essayai la portière et la trouvai fermée à clé ; de fait, Hooker enfonça le démonte-pneu dans la fente près de la serrure du coffre et l'ouvrit d'un coup. Vide. Pas de sang. Hooker donna des coups dans le coffre pour que ça fasse moins louche.

Je jetai un œil par la vitre conducteur.

- Pas de sang sur les sièges, ni de taches sur le pare-brise. Le tapis de sol manque derrière. Rodriguez a dû saigner comme un fou. Il y a quelques taches sur le tapis, mais rien de grave. Si ça se trouve, ils l'ont peut-être simplement emmené chez un médecin. Ils ne voulaient sans doute pas le cogner ni rien.

- Je n'arrive pas à savoir si je suis soulagé ou déçu.

Nous traversâmes le parking jusqu'au chemin qui longeait la marina. Deux jetées plus bas, le yacht de Huevo était une ruche d'activité, alors que des membres de l'équipage travaillaient pour nettoyer les dégâts provoqués par le feu. Cinq hommes en pantalon et chemise de soirée à manches courtes parlaient sur le dock, près du bateau. De temps en temps, l'un d'eux désignait le bateau et tout le monde regardait dans cette direction.

Deux des hommes portaient des écritoirs.

- Agents d'assurances, dis-je à Hooker.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes de Zurich sortirent du salon principal et quittèrent le bateau sans se retourner, deux membres de l'équipage traînant derrière eux avec leurs bagages.

- C'est couru d'avance qu'ils viennent dans notre direction, dit Hooker. Je parie qu'ils se dirigent vers le parking. Nous devons disparaître.

Une fois sortis de l'allée, nous fûmes immédiatement engloutis par des buissons d'oiseaux de paradis et des dattiers nains qui offraient

une zone verte entre l'allée et le parking. Après avoir zigzagué autour des palmiers et esquivé le parking, nous nous cachâmes derrière le 4X4.

Les hommes de Zurich et les porteurs de bagages n'étaient pas loin derrière nous. Ils traversèrent le parking jusqu'à la BMW noire, se dirigèrent vers le coffre et contemplèrent les dégâts que nous venions de faire. Ils regardèrent autour d'eux et secouèrent la tête, dégoûtés.

Ils tâchèrent d'ouvrir le coffre. Coincé. Puis ils chargèrent les valises sur la banquette arrière et montèrent en voiture.

- Ils s'en vont, murmura Hooker. Ils rentrent chez eux. Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Ils ne rentrent pas chez eux. Chez eux, c'est Zurich, et il fait froid à Zurich en ce moment. Ils auraient remis leurs costumes s'ils rentraient. Ces types sont encore en chemisette. A mon avis, ils évacuent simplement le bateau. Ça doit sûrement sentir la fumée partout.

Lorsque la BMW quitta le parking, nous sautâmes dans le 4 x 4 et les filâmes jusqu'à Collins. Plus faciles cette fois. Moins de circulation. Ils se rendirent jusqu'à un petit hôtel-boutique, où ils firent garer leur véhicule par un voiturier, donnèrent leurs bagages au chef des grooms et le suivirent dans le hall.

- J'aimerais vraiment savoir qui sont ces types, fit Hooker. Et si l'un de nous allait parler au gars de la réception et usait de son charme pour lui soutirer des informations ? Je roulai les yeux.

- Je ne peux pas débouler à la réception et me mettre à l'interroger comme ça !

- Si. Tu pourrais le faire si tu remontais légèrement ton T-shirt pour que le réceptionniste voie un peu de peau.

- Tu joues les maquereaux ! J'attrapai la poignée.

- Si je ne suis pas apparue dans dix minutes, je t'ordonne de venir me sauver armé jusqu'aux dents.

Je sortis mon T-shirt de mon jean et le nouai juste sous mes seins afin de révéler pas mal de peau. Je traversai la rue d'un pas léger et trémousser le cul façon Suzanne quand j'entrai dans le hall.

C'était un joli petit hall avec des carreaux de marbre noir et blanc par terre, des palmiers en pots et une réception Art déco compliquée. Un homme élégant et impeccablement pomponné se tenait derrière la réception. Ses ongles étaient polis, ses cheveux parfaitement coupés, sa peau sans défaut. Il portait un minuscule pin's représentant un arc-en-ciel au revers de sa veste. Je dénouai mon T-shirt et le rentrai dans mon jean. Il faudrait plus qu'un ventre nu pour le séduire. Et le ventre nu devrait être fourni avec du matos que je ne possédais pas.

- - Oh , mignonne, me dit-il. Vous êtes trop parfaite pour vous couvrir. Nous sommes à South Beach. Vous faites de la musculation,

pas vrai?

- Parfois.

- Que puis-je pour vous ? Si vous cherchez à faire une passe, j'ai peut-être une proposition à vous faire.

D'accord, je débarquais à moitié nue en balançant les hanches... mais c'était plutôt pénible d'être cataloguée « putain » d'emblée.

- Je ne suis pas cheap, l'avertis-je.

- Bien sûr que non. Quoique, une manucure ne vous ferait pas de mal. Et on voit vos racines.

Je fourrai mes mains dans mes poches.

- Trois hommes viennent d'arriver. L'un d'entre eux ne chercherait-il pas... une dame?

Celui à la chemise bleue et à la touche de gris sur les tempes ?

- Il n'en a pas demandé. Quoique, M. Miranda a déjà séjourné ici et, dans le passé, il a utilisé nos services pour avoir de la compagnie féminine.

- Je me disais bien que je le connaissais ! Je me suis occupée de lui l'an dernier. Il était là pour l'Orange Bowl, pas vrai? Je me souviens de lui parce qu'il avait un, enfin, son truc était tordu...

- Vous ne détestez pas? demanda le réceptionniste.

- Avez-vous fait payer un supplément?

- Quel était son prénom déjà?

- Anthony.

- Anthony Miranda. Ouai. C'est bien lui. (J'empruntai un stylo sur le comptoir et inscrivis un faux numéro au dos d'une brochure d'hôtel.) Voici mon numéro de portable. Dites à Anthony Miranda qu'il a le bonjour de Dolly.

Je balançai mes fesses en dehors du hall, traversai la rue et montai dans le 4 x 4.

- Anthony Miranda, annonçai-je à Hooker.

- Rien d'autre?

- C'est tout. Juste un nom. J'aurais probablement pu en apprendre plus, mais il m'aurait fallu une manucure.

Hooker retourna sur le parking de la marina, se gara et mit Skippy sur haut-parleur.

- J'ai besoin d'aide, annonça-t-il.

- Sans déconner?

- Il me faut des informations sur un type. Anthony Miranda. Tu sais quelque chose sur lui ?

- Non.

- Bien Google-ise-le et rappelle-moi.

- Qu'est-il arrivé à la belle époque où les seules préoccupations de la Nascar étaient les groupies en cloque et les chambres d'hôtel vassalisées? Earnhardt Senior ne m'aurait pas appelé pour me

demande de faire une recherche sur Google pour lui.

C'était un pilote, lui.

- Rien à dire à cela, fit Hooker, avant de raccrocher.

- Tu es un bon pilote, lui dis-je. Tu es juste nul comme détective.

Une limousine entra dans le parking et s'arrêta devant le chemin qui menait à la marina. La portière s'ouvrit et Suzanne Huevo descendit. Elle portait un tailleur jaune clair, ses cheveux étaient tirés en arrière, son doggie bag lui pendait à l'épaule, et des diamants pesaient de tout leur poids à ses lobes.

- Inspection des dégâts, observa Hooker.

Suzanne disparut dans le chemin, et la limousine l'attendit, moteur tournant. Cinq minutes plus tard, la jeune femme réapparut, monta dans la voiture et s'en alla.

Hooker démarra.

- Autant la suivre, dit-il. Nous n'avons rien d'autre à faire.

La limousine descendit Collins pour se garer devant la porte cochère d'un immeuble en copropriété à quelques pas du Ritz. Suzanne entra dans l'immeuble en se pavanant. La limousine s'en alla.

- Hun-hun, fit Hooker. Cela ne nous avance pas à grand-chose.

C'est là qu'elle habite maintenant.

- As-tu d'autres idées ?

- Il y a un Starbucks au coin. Nous pourrions prendre un café et l'un de ces gâteaux au cranberry avec un glaçage dessus ?

- Je te parlais d'idées pour nous faire disparaître de la liste des criminels les plus recherchés.

- Absolument pas, répondit Hooker en mettant le contact, direction le Starbucks. Je n'ai pas ce genre d'idées.

Dix minutes plus tard, je m'apprêtais à sortir du Star-bucks avec deux grands gobelets de café et deux gâteaux au cranberry. Je poussai la grosse porte en verre, montai les marches jusqu'au trottoir et regardai de l'autre côté de la rue, juste à temps pour voir le 4 x 4 démarrer, suivi de la BMW noire.

Ma première réaction fut l'incrédulité. L'espace d'un instant, la terre cessa de tourner sur son axe et rien ne bougea. Le temps s'arrêta. Puis une terrible douleur grandit dans ma poitrine, et je ne pus plus respirer. Ensuite je ne vis plus rien derrière mes larmes. Je savais que c'était la réalité : Hooker était parti. Les méchants l'avaient enlevé. Et ces méchants étaient un chouïa au-dessus de Rodriguez et Lucca. Lucca et Rodriguez étaient de grosses brutes. Je soupçonnais Simon et son partenaire d'être des professionnels raffinés.

Je m'assis lourdement sur les marches derrière moi et mis ma tête entre mes jambes, aspirant de l'air.

« Ressaisis-toi, me dis-je. Ce n'est pas le moment de craquer. » Je me mouchai dans une serviette du Starbucks: Je siroter un peu de

café, tâchai de me calmer, de réfléchir.

« Voici ce que tu vas faire, m'intimai-je. Tu vas devoir trouver Hooker avant qu'ils ne lui fassent du mal. Tu as besoin d'aide. Appelle Rosa et Felicia. » Je me trouvais encore sur les marches devant le Starbucks quand Rosa se gara. J'étais shooter aux deux gobelets de café et au gâteau au cranberry J'avais réussi à stopper le flot de larmes, mais j'étais supermal que les méchants aient enlevé Hooker. Et j'étais bien déterminée à le retrouver, par tous les moyens.

Rosa conduisait une Toyota Camry magenta, customisée avec un bequet arrière et ornée d'un motif peint fluorescent représentant une flamme rouge orangé et vert.

Felicia était assise à côté d'elle. Et Beans me regardait depuis la banquette arrière, le museau collé à la vitre.

Je me glissai à côté du chien et l'arsenal fourré dans les pochettes au dos des sièges attira mon attention. Trois semi-automatiques, deux revolvers, un pistolet hypodermique et un vaporisateur géant de poivre de Cayenne.

Plus ce qui ressemblait à une carabine à canon scié, par terre.

Felicia vit que je regardais les armes.

- On ne sait jamais, me dit-elle. Mieux vaut se préparer, non ?

Se préparer à quoi ? À la Troisième Guerre mondiale ?

- Que fait-on maintenant ? voulut savoir Rosa. Nous sommes prêtes à aller chercher ces enfoirés. Sais-tu où ils ont emmené Hooker ?

- Non, mais je sais où ils séjournent. Dans le petit hôtel blanc sûr Collins qui a cette grande véranda devant et les rocking-chairs. Je me suis dit que nous pourrions commencer par là.

- Je connais l'hôtel, déclara Rosa en se faufilant dans la circulation. Le Pearl.

Je me calai dans mon siège et appelai Skippy.

- J'appelle de la part de Hooker dis-je. As-tu trouvé quelque chose sur Anthony Miranda ?

- Il se trouve qu'il y a des tas d'Anthony Miranda. Il y a un batteur, un flic de New York, un politicien, un mec qui a une société d'export basée à Zurich...

- C'est celui-ci. L'exportateur.

- Je savais que ce serait l'exportateur. À ce que j'ai lu, il exporte surtout des armes et de la technologie militaire illégale.

- Mauvaises nouvelles. J'espérais que c'était du chocolat.

- Où est Hooker ? voulut savoir Skippy.

- Tu sais, tous ces imitateurs de stars du cinéma ? Tu aurais peut-être intérêt à trouver un double de Hooker... au cas où.

- Je me fais trop vieux pour toutes ces conneries, décréta Skippy. Et il raccrocha.

Rosa se gara dans la rue, à un demi-pâté de maisons du Pearl

Hotel. Nous laissâmes Beans dans la voiture pour garder les armes, et Rosa, Felicia et moi entrâmes dans le hall, façon «

Tagada, tagada, voilà les putains ».

Le même type impeccablement pomponné officiait à la réception. Ses yeux s'ouvrirent en grand quand nous déboulâmes à toute pompe.

- Hou ! la, la, dit-il. Là, ça fait peut-être trop, du coup !

- Anthony nous attend, annonçai-je.

- Il n'a rien dit...

Rosa portait un col V rouge qui dévoilait une grande partie de ses seins, si écrasés l'un contre l'autre qu'ils étoufferaient un homme si jamais son nez s'y retrouvait coincé.

- Nous avons été invitées pour le brunch, annonça Rosa.

- Il n'a pas commandé de brunch, décréta le réceptionniste.

- Mon chou, nous sommes le brunch, explicita Rosa.

- Mais ils ne sont pas là. Ils sont tous sortis il y a une demi-heure à peu près. Quelque chose dans notre café n'était pas assez bien pour eux, alors ils sont partis à la recherche d'un Starbucks.

Peut-être que Rodriguez et Lucca leur avaient parlé de Hooker et que les acheteurs de puce de Zurich étaient tombés sur lui par hasard? Pour un manque de bol...

- Anthony a dit que nous devrions monter nous préparer, annonçai-je au réceptionniste. Il a dit que vous nous laisseriez aller dans sa chambre.

- Oh non, je ne peux pas faire ça. C'est absolument impossible.

- O.K. Alors nous allons nous préparer ici, lança Rosa.

Et elle ôta son pull.

- Aaaah ! fit le réceptionniste. Non, non, non. Vous ne pouvez pas faire ça dans le hall! –

- A mon tour, lança Felicia en déboutonnant son chemisier lavande à fleurs.

Le réceptionniste mit ses mains sur ses yeux.

- Je ne peux pas regarder. Je ne regarde pas.

- A moins que vous ne vouliez voir la culotte de mamie Felicia tomber à terre, vous feriez mieux de me donner la clé, dis-je.

Il me balança une carte.

- Prenez-la. Prenez-la et partez ! Sortez de mon hall ! Chambre 315.

Felicia, Rosa et moi nous dirigeâmes vers l'ascenseur dans un mouvement d'humeur, direction le troisième étage. Une fois dans la chambre nous fouillâmes partout.

- Ce type n'a aucune imagination, observa Felicia. Regardez ces boxers ! Ils sont tous de la même couleur. Pas de motifs, rien.

J'allumai l'ordinateur portable. Rien. Rien d'intéressant sur son disque dur. Je passai sa messagerie en revue.

Tout effacée. Rien sur son agenda.

- Il n'y a rien là-dedans, constatai-je. Il doit tout exporter sur une carte à mémoire.

J'en cherchai une, en vain.

- Voyons l'armoire ! lança Rosa. Il doit sûrement garder tout ce qui a de la valeur là-

dedans car elle est fermée à clé. Rien dans les poches de sa veste.

Le portable de Felicia sonna.

- C'est ma nièce, dit-elle en me donnant le téléphone. Hooker est là avec trois hommes et il veut te parler.

- Hé, dis-je à Hooker. Comment va?

- Ça pourrait aller mieux. Je suis avec trois gentlemen qui sont intéressés par la puce informatique. Il s'avère qu'elle n'est plus collée derrière la photo de Jésus.

- J'ai demandé à Felicia de la prendre. Je me suis dit que j'en aurais peut-être besoin pour payer ta rançon.

- Quel soulagement ! Alors tu l'as ?

Je regardai Felicia.

- Tu as cette petite puce qui était derrière Jésus hein?

- Oui et non, répondit Felicia. Je l'ai prise et, ensuite, je suis allée chercher les armes, j'ai posé la puce sur la table et Beans l'a mangée.

- Quoi? Comment pouvais-je savoir? Je suis sortie trois secondes de la pièce et quand je suis revenue M. Chien-pardeur avait la langue sur la table et la puce avait disparu.

J'en restai sans voix.

- Ça pourrait être pire, reprit Felicia. Au moins, nous savons où elle est. Vous n'avez plus qu'à attendre qu'il fasse caca.

- Ouh, ouh ? fit Hooker. Es-tu encore là ?

- La puce est provisoirement indisponible, lui dis-je. Passe-moi Miranda.

S'ensuivirent des tâtonnements et Miranda prit le téléphone.

- Écoutez, dis-je. Nous avons un petit problème, mais nous savons exactement où la puce se trouve, et nous vous la donnerons dès que possible. Maintenant une condition : si un seul cheveu de Hooker est décoiffé, vous ne reverrez jamais la puce.

- Ma condition : trouve-moi la puce ou tu auras un petit ami mort.

- Techniquement, ce n'est pas mon petit ami.

- Tu as vingt-quatre heures, ajouta Miranda.

Il me donna son numéro de portable et raccrocha.

- Nous avons vingt-quatre heures pour échanger la puce contre Hooker, expliquai-je à Rosa et à Felicia.

- Nous pourrions peut-être donner des pruneaux au toutou pour que ça aille plus vite, suggéra Felicia. Ça marche chez moi.

- Nous devrions peut-être attendre que les méchants reviennent et

les ratatiner.

Je trouvais ces deux idées plutôt bonnes.

- Partons d'ici, dis-je. L'une de vous deux peut surveiller l'hôtel et l'autre m'accompagner pour acheter des pruneaux.

- Je ne veux pas monter le guet, protesta Rosa. Rester assise à attendre sans rien faire ne me dit rien.

- Moi non plus, décréta Felicia. Je préfère être là où ça se passe. Je vais appeler Carl, mon neveu. Il pourra s'occuper de la surveillance. Il est entre deux jobs. Il serait ravi d'avoir quelque chose à faire.

- Carl, dit Rosa. Je le connais. Il ne s'est pas fait choper pour possession de drogue?

- Si, mais il est clean, maintenant. Il vit dans un foyer à quelques rues d'ici, et il doit être assis devant la télé. Avant, il rangeait les courses dans des sacs au supermarché, mais ils sont passés aux sacs plastique et il n'a jamais réussi à prendre le coup de main.

Dix minutes plus tard, nous étions sorties de l'hôtel et de l'autre côté de la rue avec Carl.

Trapu, il mesurait un mètre soixante-quinze, avait la peau foncée, des cheveux bruns à l'épaule, un jean trop grand et une dent de devant en or qui brillait. Nous l'assîmes sur un banc au bord du trottoir et lui donnâmes la description des hommes et des voitures, y compris Hooker. Il avait un portable, un litre de soda, des lunettes de soleil miroir et une casquette de base-ball... tout ce dont on a besoin pour une journée de surveillance à Miami.

- Carl n'a pas l'air très fute-fute, observa Rosa quand nous remontâmes dans la Camry.

- Il a un peu frit son cerveau avec la drogue, mais ça ira, dit Felicia. Il est très consciencieux. Il a trouvé Jésus.

- On dirait qu'il l'a trouvé dans une salle de billard, rétorqua Rosa.

- Il y a une petite épicerie à côté de la marina, dis-je à Rosa. Nous pourrions y acheter les pruneaux, et chercher la BMW noire sur le parking.

Beans, assis à côté de moi sur la banquette arrière, soufflait son haleine chaude dans le cou de Felicia.

- Donnez donc un bonbon à la menthe au toutou ! dit Felicia. Il en a vraiment besoin.

La prochaine fois, pas de burritos pour lui.

- Nous achèterons des bonbons à la menthe en même temps que les pruneaux, lui dis-je.

- Je l'ai emmené avec moi parce que nous devons tout le temps le surveiller pour ne pas louper la grosse commission, précisa Felicia.

Je ne voulais pas penser à la grosse commission. Je préférerais ne pas imaginer comment j'allais retrouver la minuscule puce au milieu de la grosse commission.

J'allais avoir besoin d'une combinaison anti-contamination et d'un masque à oxygène.

Rosa continua sur Collins, passa devant le Joe's Stone Crabs et coupa par un parking près du Monty's. Elle se faufila discrètement dans les allées pour que nous puissions vérifier les voitures, mais nous ne vîmes pas de BMW.

- Je veux encore jeter un œil au bateau, dis-je. Et je préférerais que Beans se dégourdisse les pattes.

Felicia se retourna et regarda le chien dans les yeux.

- As-tu envie de faire caca ? lui demanda-t-elle.

- C'est trop tôt, dit Rosa en garant lentement la Camry. Il n'a pas encore mangé de pruneaux.

Nous descendîmes toutes de voiture et nous dirigeâmes vers la marina. Sur le dock, c'était le train-train habituel, sauf qu'il manquait le bateau de Huevo. Je promenai Beans sur la jetée où le bateau était amarré et m'approchai d'un type prêt à ficher le camp sur un Hatteras.

- Où est le bateau de Huevo ? demandai-je.

- Il vient de partir. Il va effectuer des réparations à Fort Lauderdale. Ils ont eu un incendie dans le salon principal.

Un endroit de moins où chercher Hooker.

Nous passâmes devant le bar en terrasse et contournâmes le bâtiment jusqu'à l'épicerie au bord de la rue.

Je restai dehors avec Beans et, dix minutes plus tard, Felicia et Rosa sortirent avec deux sacs de courses.

- Waouh ! fis-je. Tout cela est pour Beans ?

- Non, décréta Rosa. Les pruneaux et les sacs sont pour Beans. Les gants en plastique, pour toi. La salade de macaronis, le gâteau au chocolat, les boulettes de viande et le soda, pour nous.

Nous nous assîmes sur un banc devant le magasin et Felicia ouvrit la boîte de pruneaux.

- Quelqu'un veut un pruneau ? demanda-t-elle. C'est bon pour la santé. Plein de fer.

Nous déclinâmes. Nous nous réservions pour le gâteau au chocolat.

- Et le toutou ? demanda Felicia à Beans. Le toutou veut un pruneau ? Beans était assis tout droit, les yeux brillants, aux aguets. Il renifla le pruneau que Felicia tenait dans la main et le lui prit très délicatement. Il le garda un moment dans la gueule, bavant, sans savoir qu'en faire. Alors il écarta les mâchoires et le pruneau tomba par terre.

- On va lui donner des boulettes de viande, dit Felicia. Au cas où.

Elle ouvrit l'une des barquettes, fourra des pruneaux dans les boulettes et donna la barquette à Beans.

Beans engloutit tout.

- Nous n'avons plus qu'à attendre que le caca arrive, reprit Felicia

en nous distribuant barquettes, fourchettes en plastique et macaronis.

Après le déjeuner, Felicia appela son neveu pour obtenir un compte rendu sur l'évolution de la situation.

- La situation n'évolue pas, annonça-t-elle. (Elle fourra les emballages froissés et les fourchettes usagers dans le sac qu'elle avait désigné comme poubelle et regarda autour d'elle.) Où est la boîte de pruneaux? Je l'avais posée sur le banc à côté de moi.

Tous les yeux se braquèrent sur Beans. Il était assis sur l'herbe, pas loin de nous. Il bavait, ses yeux tombaient et un morceau de boîte restait collé à sa lèvre inférieure.

- Oh non ! fit Rosa. Il a mangé beaucoup de pruneaux.

Beans se leva, souleva la queue et s'ensuivit un bruit semblable à de l'air qui sortait d'un ballon. Nous nous éloignâmes vite fait.

- Il pourrait faire s'écailler la peinture d'un immeuble, observa Rosa.

Felicia chassait les gaz à l'aide du sac-poubelle.

- Ça sent le burrito. Et regardez-le. Je crois qu'il sourit.

Je me dis que je devrais oeuvrer davantage pour retrouver Hooker, mais je ne savais pas par où commencer. Peut-être par une fouille de propriété. Je sortis mon téléphone et appelai Skippy.

- Je me demandais si tu pourrais obtenir d'autres informations pour moi, dis-je.

Anthony Miranda a-t-il une propriété dans la région de Miami? Une maison ou un immeuble de bureaux. N'importe quoi.

- Je veux parler à Hooker.

- Il n'est pas là.

- Où est-il? demanda Skippy.

- On l'a plus ou moins... enlevé.

S'ensuivit un silence au bout du fil et je craignis que Skippy ne se soit évanoui ou ait eu une crise cardiaque.

- Tu vas bien? demandai-je.

- À merveille. Mon scrotum est si serré que mes couilles étouffent.

- Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air, dis-je à Skippy. Je serai en mesure de récupérer Hooker dès que le chien fera caca.

- Je ne veux même pas le savoir, répondit Skippy. Donne-moi ton numéro, je t'appellerai quand j'aurai les informations sur Miranda.

Je le lui donnai et raccrochai.

- Nous devrions peut-être retourner à l'hôtel voir si Carl a besoin de faire une pause pipi ou de déjeuner, suggéra Felicia.

Nous retournâmes au parking, nous entassâmes dans la voiture et Rosa se dirigea vers Collins. Trois rues plus loin, Beans refit le bruit du ballon qui se dégonfle, Rosa gara la voiture et nous descendîmes toutes en attendant que les vapeurs se dissipent.

Nous nous tenions près du comptoir de vente à emporter du Joe's

Stone Crabs. Une limousine noire s'arrêta devant nous sans un bruit et Suzanne en descendit.

- La vache ! s'exclama-t-elle quand elle me vit. Quoi de neuf Barney? Où est Hooker?

- Il s'est fait enlever.

- Bon sang ! Comme c'est dommage. Il se passe tant de choses par ici ces jours-ci.

Excuse-moi une minute. Il faut que j'aille chercher mes crabes cailloux.

- Qui est-ce? s'enquit Rosa. On dirait une belle garce. Je l'aime déjà.

Suzanne portait un gros sac quand elle sortit.

- Alors que manigances-tu? me demanda-t-elle en tendant le sac au chauffeur.

- J'essaie de trouver Hooker. Voici mes amies, Rosa et Felicia.

- Tu es allée à la police? demanda Suzanne.

- Non. Hooker et moi sommes plus ou moins recherchés pour plusieurs meurtres.

Oscar, le spotter de Sadix, le vigile de Hooker... et ils ont probablement dû ajouter Ray depuis.

- C'est ridicule. Ray n'est pas mort, annonça Suzanne.

- En es-tu sûre ?

- Ouais. Ray est avec moi. Tu veux le voir?

15.

Felicia, Rosa et moi remontâmes dans la Camry et suivîmes la limousine noire vers l'immeuble en copropriété de Suzanne. Après avoir confié la voiture au voiturier, nous prîmes l'ascenseur jusqu'au douzième étage.

Tout ce temps, je mourais d'envie de faire des bonds, de hurler et de laisser libre cours à mon excitation que ça en devenait gênant : j'avais retrouvé Ray ! Comme je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait, et que je ne voulais pas tout ficher en l'air, je me contentai de garder les lèvres bien serrées, tâchant d'avoir l'air calme.

- Ce n'est qu'une location temporaire jusqu'à ce que j'aie tout arrangé, expliqua Suzanne en enfonçant les clés dans la serrure. Mais ce n'est pas si mal et la vue est super.

L'appartement, agrémenté de fenêtres qui allaient du sol au plafond et donnaient sur l'océan, s'étirait jusqu'au fond de l'immeuble. La déco était moderne, principalement blanche avec quelques touches pastel. La cuisine, high teck, semblait n'avoir jamais servi.

- Où est Crottinette? demandai-je à Suzanne.

- Elle va à la garderie le mardi. Et ensuite c'est bain à remous et pédicure.

Beans était collé contre ma jambe comme s'il comprenait le mot « pédicure » et n'en pensait pas grand bien.

Suzanne déposa les crabes cailloux sur le comptoir de la cuisine.

- Suivez-moi, mesdames, et je vous montrerai ce que font les mères pour s'amuser quand elles en ont ras le cul.

Nous entrâmes dans la chambre qui devait faire la moitié d'un terrain de foot. Son lit était l'un de ces trucs à baldaquin, drapé de gaze blanche. Le tapis était blanc, les murs clairs et les meubles tapissés de blanc. Les rideaux étaient tirés, sûrement pour se protéger du soleil, pensai-je.

- Cet appart comporte des toilettes pour elle et pour lui, ajouta Suzanne. Les miennes se trouvent derrière cette porte, à droite. Et les siennes, juste là.

Suzanne prit une clé sur la coiffeuse, ouvrit la porte de ses toilettes à lui et recula. Ray était prisonnier dans la petite pièce, toujours vêtu des vêtements qu'il portait pour le rendez-vous à la plage. Il était attaché avec un système compliqua de chaînes bringuebalantes enroulées autour des toilettes et des tuyaux sous le lavabo. Ses mains étaient libres de faire ce qu'il avait besoin de faire, mais il n'avait pas suffisamment de chaînes pour faire ce qu'il avait vraiment envie de faire... étrangler Suzanne.

Il avait un oreiller et une couette, un tas de magazines et un chariot avec des restes de repas à emporter.

- - Maintenant, vous êtes toutes complices d'enlèvement, lança Ray. Si vous ne me faites pas sortir d'ici, vous irez en prison pour le restant de vos jours !

- Qu'a-t-il fait? demanda Felicia. Il vous a trompée ?

- Non, c'est mon beau-frère, expliqua Suzanne. Il a eu la grossièreté de tuer mon mari avant que je n'aie la chance de le faire moi-même. Et maintenant, il a l'intention de priver mes enfants de leur héritage.

- Tu n'as aucune preuve ! riposta Ray.

- C'est toujours une erreur de se frotter à une mère de famille, rétorqua Suzanne.

- Donc c'est ici que s'est rendu Ray après nous avoir parlé à Hooker et à moi, dis-je.

- C'était facile, expliqua Suzanne. Je lui ai dit que je voulais lui parler de la cession du bateau en privé. Il est venu me voir ici. Je l'ai frappé avec un pistolet hypodermique, l'ai ligoté et le tour était joué ! J'imagine que ce crétin n'a jamais dit à personne qu'il venait ici.

- Demande-lui pour la puce, demanda Ray à Suzanne.

- La ferme !

- Demande-lui!

- La puce? dis-je à Suzanne.

- Ray et Oscar ont donc un produit de R&D qui vaut beaucoup d'argent. Ils n'avaient pas compris que j'étais au courant, mais j'ai toujours les oreilles qui traînent. Je savais que la puce était prête à être vendue et qu'Oscar s'en servait sur les voitures.

Cela lui a permis de décrocher un championnat mais, surtout, son bijou lui donnait le moyen de frimer auprès d'éventuels acheteurs. J'avais l'intention de jouer la bonne épouse de chef d'entreprise et de me taire. J'avais même l'intention de jouer la bonne ex-femme de chef d'entreprise et de me taire. Mais je n'ai pas l'intention de jouer la veuve qui reste assise les bras croisés et regarde sans rien faire l'enfoiré de frère violer la société. (Les sourcils immobiles de Suzanne se rétrécirent légèrement) J'ai donc dû amener Ray ici pour l'interroger. Pas vrai, Ray?

Celui-ci la fusilla du regard. Elle l'ignora.

- Et maintenant le prototype a disparu, et Ray ne veut pas dire où il s'est volatilisé, ajouta Suzanne.

- Je t'ai dit où était la puce. Nom de Dieu, pourquoi ne lui demandes-tu pas?

Suzanne garda les yeux rivés sur lui.

- Ray a inventé cette histoire tellement ridicule qu'elle en est insultante : il soutient que c'est Hooker et toi qui l'avez. Et de mieux en mieux : il prétend que vous avez eu le produit en question en

volant un transporteur de voitures. Le même que celui censé ramener Oscar au Mexique.

- Parles-tu du machin qui se trouvait dans le bouton du levier de vitesse? lui demandai-je.

Suzanne se tourna vers moi, la bouche grande ouverte, les yeux écarquillés comme s'ils étaient sous Botox.

- Je croyais qu'il mentait. Cette histoire était à dormir debout; qui croirait ce genre de choses? Ne me dis pas que c'est vrai !

- C'est vrai, acquiesçai-je.

Suzanne pencha la tête en arrière et laissa échapper un hululement de rire. Elle regarda Beans.

- Les marques de dents sur Oscar s'expliquent maintenant. Tu devrais lui donner un biscuit en plus pour la peine.

- Il a cru M. Cadavre était un gros jouet à mâchouiller, ajouta Felicia. Il est resté très chiot, intérieurement.

- Alors où est la puce? demanda Suzanne. L'as-tu?

- Pas exactement, mais je sais où elle se trouve.

- Et elle est en sécurité ? Tu peux te la procurer pour moi?

- oui;

Suzanne poussa un soupir de soulagement.

- Tu ne peux pas imaginer le temps et l'argent qui ont été consacrés à ce truc. C'est l'avenir de mes fils.

- Rien à voir avec le bateau?

- Pas complètement. Le bateau n'était qu'une partie.

D'ici à ce que le mandat d'exécuteur testamentaire de Ray expire, il ne serait rien resté de la société. Ray aurait raflé le moindre actif.

Ray ne dit rien. A l'évidence, ils avaient déjà eu cette conversation et elle ne s'était pas bien terminée pour lui.

- Il y a deux, trois choses que je ne comprends pas, dis-je à Suzanne. Je connais la valeur d'un contrôle de traction dans une course automobile, mais j'ai le sentiment que cela va au-delà d'un traficotage. Pourquoi ce seul circuit imprimé miniaturisé est-il aussi important?

- Cette technologie a le potentiel d'une très vaste utilisation, expliqua Suzanne. Tout ce que contient cette minuscule carte circuit est réservé à Huevo. Le concept, la programmation, la technologie sans fil, et les composants de la batterie sont inédits, on ne les a jamais vus nulle part ailleurs. Si le circuit imprimé tombait entre de mauvaises mains, on finirait par le découvrir et on pourrait voler la technologie. La batterie à elle seule vaut des millions de dollars. La technologie sans fil révolutionnera l'industrie de l'aviation.

- Tu voulais donc récupérer la puce tout simplement pour qu'on ne la copie pas?

- C'est plus compliqué que cela, répondit Suzanne. Cet idiot d'Oscar

s'est amusé à produire un microprocesseur que l'on pourrait facilement enchâsser dans un moteur et qui serait susceptible de réguler la vitesse. C'était illégal et cela faisait appel à la nouvelle batterie et à la technologie sans fil, mais c'était un programme simple qui s'autodétruisait toutes les semaines lorsque le signal en était donné. En même temps, Oscar avait établi un partenariat avec un courtier en technologie.

- Anthony Miranda?

- Oui. Miranda a un client outre-mer prêt à payer une fortune. Malheureusement, le client de Miranda aurait pu faire très mauvais usage d'une partie de cette technologie. Je serais intervenue tôt ou tard, mais je ne l'ai appris que lorsque je suis arrivée en Floride. Enfin bref, un prototype du circuit imprimé a été produit pour Miranda. Il a été programmé pour prouver que l'on pourrait utiliser la technologie sans fil dans l'aviation. Oscar le génie a donc apporté deux circuits imprimés différents en Floride et, on ne sait comment, a réussi à mettre le mauvais dans la voiture 69.

- C'était Rodriguez, expliqua Ray. Il s'est trompé de paquet. J'avais étiqueté les deux paquets que j'avais enfermés dans la consigne de l'hôtel. L'homme de Miranda arrivait le lendemain de la course afin de choisir le prototype pour démonstration. Je n'ai même pas été au courant de l'embrouille jusqu'au lendemain de la course, quand je suis allé chercher le paquet de Miranda.

- Attendez une minute, fis-je. Si j'ai bien compris, Rodriguez a mis le mauvais circuit imprimé dans la voiture 69 ?

- La puce qui contrôle la fonction moteur est directement enchâssée dans le moteur, mais vu que le signal était donné à une certaine distance de la voiture, nous nous sommes dit que le système serait plus fiable si nous ajoutions une seconde puce qui capterait le signal de départ et le transmettrait à la première. Comme nous faisions fonctionner la puce relais avec la nouvelle batterie, nous avons gardé la puce avec nous jusqu'au dernier moment. Et, ultime précaution, elle a été programmée pour s'autodétruire. De plus, nous nous sommes uniquement servis de la deuxième puce sur les voitures de Huevo. Le matin de la course, Rodriguez était pressé et a pris le mauvais paquet. Et il a placé la puce dans le levier de vitesse sans l'examiner.

- Ce prototype de circuit imprimé a-t-il pu contrôler la voiture ?

- Non, dit Ray. Et il n'était pas non plus programmé pour s'autodétruire.

- Donc tu me dis que Dickie a bel et bien remporté la course?

C'était la première fois que Ray souriait.

- Oui, acquiesça-t-il. Il y a un couac, hein? Qui aurait cru qu'il pourrait conduire cette voiture ?

- Pourquoi ne vous êtes-vous pas empressés de fabriquer un autre circuit imprimé pour Miranda?

- Ça ne servait à rien de se presser. Le prototype de circuit imprimé et la batterie auraient pu être reproduits... mais pas trop vite. Sûrement pas dans le créneau de deux semaines auquel nous étions tenus. Le planning de démonstration était fixé.

- Pourquoi n'avez-vous pas simplement tout reprogrammé?

- Imagine que Miranda soit Dark Vador, dit Ray. Et que tu doives annoncer à Seigneur Vador qu'il a besoin de reprogrammer sa démonstration. Miranda est sans pitié. Miranda n'a aucune tolérance pour les erreurs. Et quand la puce n'est pas tombée dans les mains de Miranda comme prévu, son esprit parano et pervers a hurlé : « Trahison ». Il a imaginé que je vendais la puce ailleurs. Et les choses sont devenues très très laides.

- ça dérange quelqu'un si je prends des crabes cailloux? demanda Felicia.

- Houla ! je les ai oubliés ! s'exclama Suzanne. Allons dans la cuisine et je ferai monter un pichet de vin.

- Hé ! protesta Ray. Et moi?

- Quoi, toi? fit Suzanne.

- Je suis enchaîné !

- Ne chouine pas, Ray, reprit-elle. Ce n'est pas très sexy.

- Je t'ai dit tout ce que tu voulais savoir. Tu me gardes enfermé ici parce que tu es malade, c'est tout. C'est pas de ma faute si tu es devenue une vieille taupe ratatinée et qu'Oscar t'a plaquée, mon chou.

Suzanne se jeta sur Ray, et nous lui sautâmes toutes dessus pour l'entraîner hors des toilettes.

- Mauvaise idée de te battre avec lui, lui dis-je. J'ai besoin de lui vivant et avec toute sa tête pour qu'il puisse identifier Lucca et Rodriguez comme suspects des meurtres.

(Je regardai Ray) Vous allez toujours le faire hein?

- Bien sûrs répondit-il.

Maussade mais plein d'espoir.

- Malheureusement Rodriguez et Lucca ont disparu et sont peut-être morts. Il faudra intégrer cela dans votre plan, lui dis-je.

Je regardai Suzanne.

- Ça te dérange de le garder encore un peu ici? Il est probablement plus en sécurité là que dans la rue, où il risquerait de tomber sur Dark Vador.

- Pas de problème. On s'amuse bien tous les deux. Et je sais que c'est lourd de remettre ça sur le tapis, mais je veux récupérer le circuit imprimé. Il appartient à Huevo Enterprises.

Rosa, Felicia et moi posâmes les yeux sur Beans.

- Il l'a mangé, expliquai-je.

- Je l'ai posé une petite minute, fit Felicia. Il a fait une grosse léchouille sur la table et hop, le petit machin avait disparu. Et maintenant nous attendons qu'il fasse Caca.

Suzanne s'immobilisa net.

- êtes-vous sérieuses?

- Oui, répondîmes-nous en chœur.

Elle resta plantée, les mains pendantes et le visage sans expression.

- Si j'ai bien compris, nous attendons que ce chien chie un circuit imprimé d'une valeur de plusieurs millions de dollars ?

- Oui, répondîmes-nous en chœur.

- Impayable ! dit Suzanne. Je garde Ray prisonnier ici depuis deux jours parce que l'histoire vrai qu'il me racontait était trop folle pour y croire, et maintenant il s'avère qu'un saint-bernard a avalé le circuit imprimé. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir?

- Miranda retient Hooker en otage contre la carte circuit. Et un autre homme a disparu. Un ami à moi qui est aussi impliqué. Jefferson Davis Warner.

- Ces types ont pris Gargantua? fit Felicia. Je ne le savais pas. C'est affreux. Il est tellement mimi. Je parie qu'il est mort de trouille.

- Ray sait où il est, dis-je à tout le monde. Pas vrai, Ray?

- Nous l'avions emmené sur le bateau avec nous.

Et ensuite nous l'avons mis dans la voiture, avoua Ray.

Rodriguez le surveillait de près. Il l'avait mis dans le coffre.

- Il n'est pas sur le bateau, et il n'est pas dans la voiture, signalai-je.

- Alors je ne sais pas où il est, répondit Ray. Vous devrez demander à Rodriguez.

Mon téléphone vibra et je consultai l'écran. Skippy.

- Désolé, dit-il. J'ai parcouru un tas de sources différentes concernant Miranda, mais aucun bien immobilier. Le chien a fait caca?

- Non.

- J'ai un acteur qui est fin prêt et, si on ne regarde pas de trop près, il pourrait passer pour Hooker. Tout ce qu'il a à faire, c'est monter dans la voiture et suivre le gars devant lui. Nous pourrions nous en sortir tant qu'il ne parle pas. S'il ouvre la bouche, je suis mort.

La ligne fut coupée et je rangeai mon téléphone dans ma poche. J'étais prise dans un dilemme. Je désirais certes rendre le circuit imprima à Suzanne et à ses enfants. Mais plus que tout... je voulais retrouver Hooker sain et sauf.

- Je sais que le circuit t'appartient, dis-je à Suzanne. Mais je ne peux pas lui sacrifier Hooker.

Ray, assis sur la cuvette des W.-C., n'en perdait pas une miette.

- Si vous me donnez ma part du gâteau, dit-il, je peux parler à Miranda. Je peux faire un marché pour que tout le monde y trouve

son compte... même Hooker.

- Crève ! lança Suzanne, Et elle claqua la porte de la salle de bains qu'elle ferma à clé.

Nous la suivîmes dans la cuisine.

- Si je le libère, il me tuera, dit-elle. Comme il a tué Oscar. Et je sais qu'il a tué Oscar.

J'ai des espions partout qui écoutent aux portes, qui lisent les mémos avant qu'on ne les déchire. Ray a décidé de monter un coup, et Rodriguez était le tueur à gages désigné. Rodriguez s'est trompé de puce parce qu'il venait de zigouiller Oscar et sa pouffiasse de petite copine et il était à la bourre. Rodriguez avait emballé Oscar et l'avait mis dans son coffre quand il s'est arrêté à l'hôtel pour prendre la puce. Il était pressé et ne faisait pas attention.

- Qu'allez-vous faire du type aux toilettes ? s'enquit Rosa.

- Je ne sais pas, répondit Suzanne. Je l'ai amené ici parce que l'on m'a dit prévenue Miranda arrivait en ville pour récupérer le prototype en main propre. Je me suis dit que je pourrais piquer la puce sous son nez et m'en servir pour que Ray se tienne tranquille. Après avoir gardé Ray ici un moment, j'ai compris que rien ne pourrait le faire se tenir tranquille. Ray est fou à lier. Il n'a aucun remords.

- Peut-être faudrait-il lui mettre des chaussures en ciment et le faire nager un peu, suggéra Rosa.

- Premièrement, nous devons trouver le moyen de libérer Hooker et ne pas céder le circuit imprimé, dis-je. Ensuite je me préoccuperais de Ray.

- Nous pourrions les obliger à nous rendre Hooker, proposa Felicia. Aller leur tirer dessus.

- Combien y a-t-il d'hommes avec Hooker? s'enquit Suzanne.

- Miranda et deux autres, c'est sûr, répondis-je.

Rodriguez et Lucca ont disparu. Ils pourraient être avec Miranda, mais ils doivent sûrement jouer au poker avec Oscar.

- Nous pourrions les attaquer, proposa Rosa. Quatre contre trois.

- Ça marche, approuva Suzanne.

C'était une idée ridicule qui me fichait une frousse bleue. On ne pouvait pas dire qu'on était des dangers : notre groupe était formé d'une ancienne showgirl de Vegas, d'une rouleuse de cigares, d'une grand-mère qui vendait des fruits et d'une mécano qui ne savait pas se servir d'une arme.

- D'autres idées? leur demandai-je.

Silence. Pas d'autres idées.

- ça m'a l'air pas mal comme plan, dis-je, mais nous ne pouvons pas le mettre à exécution parce que nous ne savons pas qui ils sont.

Dieu merci.

- J'en fais mon affaire ! lança Suzanne. Nous laisserons Ray nous

conduire à eux. Trois d'entre nous s'en vont et l'une reste ici pour surveiller Ray. Celle qui reste ouvre la porte pour voir si Ray va bien et comme elle a pitié de lui, elle défait les menottes pour qu'il puisse manger des crabes cailloux. Et elle le laisse s'échapper.

Ensuite nous le suivons, c'est tout.

- Je ne sais pas, fis-je. Ça me semble dangereux pour celle qui reste ici.

En fait, ça me semblait être de la folie.

- Du gâteau, dit Felicia. Je suis partante. Regardez- moi : je suis une mamie. Ça ne l'étonnera pas que je le laisse filer. Mais promettez-moi de venir me chercher avant de faire votre descente chez les méchants. Je ne veux rien louper.

Qui donc était cette femme? Travaillait-elle au noir sous les traits de Terminator? Rosa était au volant de la Camry, Suzanne assise à côté d'elle et moi sur la banquette arrière avec Beans.

Nous nous trouvions en face de l'immeuble, dans l'attente que Felicia nous appelle pour nous dire que Ray s'était échappé. Elle était seule avec Ray depuis presque vingt minutes et je redoutais que quelque chose ne se soit mal passé.

L'appel survint juste au moment où Ray passait la porte d'entrée à toute allure. Il héla un taxi.

- Felicia dit que ça s'est très bien passé, nous informa Rosa en filant le taxi de Ray.

Que ça a pris tout ce temps parce qu'il l'avait enfermée dans la salle de bains. Et elle croit qu'il a mangé des crabes cailloux. Elle a ajouté qu'il avait piqué son portable et qu'il n'avait pas intérêt à passer de coup de fil au Mexique.

Le taxi prit au sud sur Collins; nous connaissions toutes sa destination : Ray se rendait sur le bateau. Il n'était pas au courant de l'incendie. Il ignorait que le bateau était parti. Il ne savait pas si Lucca et Rodriguez couraient toujours. Il devait probablement les appeler du portable de Felicia, pas content parce qu'ils ne répondaient pas. Enfin, qu'est-ce que j'en savais ? Peut-être répondaient-ils. Peut-être étaient-ils avec Hooker ou se cachaient-ils à Orlando avec Mickey Mouse.

Le taxi entra dans le parking où il déposa Ray. Rosa se mit au ralenti et je traversai la cour du Monty's en courant pour espionner Ray qui prenait le sentier de la marina.

J'observai Ray lorsqu'il fut planté sur le dock, en train de contempler l'espace vide. Il fit un geste de la main signifiant : « Où est passé ce putain de bateau? » et il repassa un coup de fil. Il était furieux. La main sur la hanche, la tête baissée, il tâchait de ne pas péter complètement les plombs en parlant avec son interlocuteur.

Il releva la tête et regarda autour de lui. Pas dans ma direction. Trop énervé pour voir quoi que ce soit. Il fit les cent pas, raccrocha et

composa un autre numéro. La conversation fut bien plus calme cette fois, mais je devinai qu'il bouillait de rage. Ne parlait pas à un sous-fifre, me dis-je. Peut-être à Miranda. Du moins je l'espérais, parce que maintenant que nous avons un plan, je comptais bien m'y tenir.

C'était le début d'après-midi. Pas un nuage dans le ciel. Une brise légère qui provenait de l'océan agitait l'eau et faisait bruire les palmiers. Assez frais pour porter un jean, mais pas assez chaud pour mettre une chemise à manches courtes. En d'autres mots, le temps idéal.

La Floride eût été le paradis si l'on ne me recherchait pas pour m'interroger au sujet de multiples meurtres, si Hooker n'était pas retenu en otage, et si Beans n'avait pas un circuit imprimé de plusieurs millions de dollars en train de se frayer un chemin dans ses intestins.

Ray consulta sa montre et opina. Il regarda en direction du parking. Opina de nouveau et rangea le téléphone. Quelqu'un allait venir le chercher, songai-je.

Intéressant de voir si ce serait Rodriguez ou Lucca.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour dans la Camry avec Rosa, Suzanne et Beans.

Ray attendait à l'entrée du parking. La BMW noire passa devant nous et s'arrêta au bord du trottoir, Ray monta et la voiture se mêla à la circulation. Simon conduisait. Rosa ne les perdit pas de vue et les dépassa gracieusement quand la BMW s'arrêta devant le Pearl. Elle fit un demi-tour interdit et se gara à un demi-pâté de maisons, en face de l'hôtel. Les clignotants de la BMW s'allumèrent : Simon en descendit et entra dans le hall. Cinq minutes plus tard, Felicia appela et nous apprit que son neveu avait vu la BMW. Dix minutes plus tard, Simon sortit avec les bagages, se mit au volant et démarra.

- Ils sont partis, dit Rosa. Un hôtel prout-prout n'est pas l'endroit idéal pour malmener un otage.

Je savais que Rosa disait cela sans arrière-pensée, mais l'idée que Hooker pût se faire malmener me donna mal au ventre.

La BMW prit au nord sur Collins, tourna sur la 70e Rue et emprunta le Venetian Causeway. Nous étions deux voitures derrière eux, et les gardions à l'œil. La BMW

s'engagea dans un quartier résidentiel sur Di Lido Island, se fraya un chemin vers le nord et se gara dans une allée fermée par un portail.

- Jolie maison, observa Rosa en regardant la demeure derrière le portail en fer forgé.

Je parie qu'ils ont des dobermans.

- Ça ne va pas être facile, ajouta Suzanne. Nous allons devoir escalader une clôture de deux mètres pour entrer là-dedans. Et nous ne savons pas combien ils sont.

Nous nous garâmes dans la rue et discussions de nos options quand

mon téléphone sonna.

C'était Anthony Miranda.

- Je sais où se trouve le circuit imprimé, dit-il, et je ne vois pas pourquoi j'attendrai plus longtemps. Vous avez une heure pour me donner le circuit ou le chien.

Quelle grande gueule, ce Ray !

- Et si je n'assure pas la livraison en une heure?

- Je commence à couper les doigts de ton ami.

- C'est dégoûtant.

- Ce sont les affaires, répondit Miranda. Rien de personnel. Il y a un petit parking juste à côté d'une épicerie au coin de la 15e Rue et d'Alton Road. Mon porte-parole sera là pour récupérer mon bien. Une heure.

- J'espère aussi récupérer mon bien. Je ne vous remettrai rien tant que Hooker ne sera pas relâché.

- Il le sera quand je prendrai possession du circuit imprimé.

- Et Gargantua?

- Et Gargantua.

Je raccrochai et regardai les dames.

- J'ai une heure pour donner le circuit imprimé à Miranda. Si je ne le lui donne pas, il va commencer à couper les doigts de Hooker.

- Difficile pour lui de conduire sans doigts: observa Rosa.

- J'ai une idée ! lança Suzanne. Une fois que Beans aura fait caca, nous pourrions mettre le circuit hors d'état. Enlever la batterie et ruiner le circuit. Ensuite nous le donnerions à Miranda, satisfaisant ses exigences sans lui céder la technologie. Pas de notre faute si le circuit est endommagé, hein?

Beans haletait et bavait. Il souleva légèrement les fesses du siège et péta une fois de plus.

Sauve qui peut ! Nous descendîmes du véhicule d'un bond.

- Je crois avoir reconnu un effluve de pruneau, fit Rosa.

Nous remontâmes dans la voiture et Rosa sortit du Di Lido pour emprunter la chaussée vers Belle Island Park. Elle se gara sur une zone herbue. Je descendis avec Beans et le promenai.

- Tu as envie de faire caca? lui demandai-je. Beans a envie de faire un petit caca? Il fit un pipi de sept minutes, bava beaucoup, mais toujours pas de caca.

- Ce n'est pas encore le moment, annonçai-je. Il n'est pas prêt.

Suzanne consulta sa montre.

- Il lui reste quarante-cinq minutes.

Rosa conduisit Suzanne chez elle et celle-ci fila pour libérer Felicia enfermée aux toilettes.

Elles sortirent avec plein de pruneaux.

- Je les ai empruntés à ma voisine, expliqua Suzanne.

- Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée, répliquai-je. Il en a déjà mangé beaucoup.

- Oui, mais regarde comme il est gros, rétorqua Felicia. Il pourrait en manger davantage. Juste la moitié...

Je donnai quelques pruneaux à Beans, et il se mit à gémir et à gratter à la portière.

- Il est prêt ! s'écria Felicia. Fais-le sortir. Prends les sacs.

- Il lui faut de l'herbe, les informai-je. Il ne fait que sur l'herbe.

- Ocean Drive ! cria Suzanne.

Rosa avait mis le contact.

- Je sais où aller. Attendez. Nous ne sommes qu'à deux rues.

Elle emprunta Collins comme une flèche, tourna à gauche sur Ocean et stoppa dans une glissade. Nous descendîmes toutes et courûmes avec Beans jusqu'à l'étendue herbue du parc entre la route et la plage. Une fois sur l'herbe, Beans s'arrêta brusquement et se cambra.

J' avais un sachet en plastique enveloppé autour de la main. J'étais censée ramasser.

Felicia le tenait en laisse.

Suzanne et Rosa avaient des sacs d'avance à ma disposition.

- Je savais que les pruneaux marcheraient, déclara Felicia.

Beans baissa la tête, ferma les yeux bien fort et une boîte et demie de pruneaux et Dieu sait quoi d'autre jaillirent de son derrière dans une explosion gélatineuse qui se répandit sur un rayon de trois mètres.

Stupeur générale.

- Peut-être trop de pruneaux, observa Rosa.

Beans releva la tête et sourit. Il avait terminé. Il se sentait bien. Il se pavait un peu au bout de sa laisse.

- O.K., dis-je. Pas de panique. Le circuit imprimé doit être quelque part. Tout le monde regarde.

- Il est trop petit, objecta Suzanne, impossible à trouver dans toute cette herbe.

- Peut-être qu'ils ne vont lui couper que deux doigts, dit Rosa. Tant qu'il garde son pouce, tout va bien.

- Il nous reste vingt-cinq minutes, décréta Felicia.

- Nous allons devoir faire semblant. Des tas de gens promènent leur chien ici et tout le monde ne ramasse pas. Nous remplirons un sac avec toutes les crottes que nous trouverons. Puis nous donnerons le sac à Miranda et nous lui dirons que nous n'avons pas eu le temps de chercher le circuit imprimé. Et plus il y a de caca, mieux c'est, comme ça Miranda mettra du temps à fouiller dedans. Nous avons besoin de temps pour nous enfuir avec Hooker.

- Il me faudra du Pepto-Bismol quand j'aurai terminé, annonça Rosa.

- Désolée, dis-je à Suzanne. Tu devras reproduire le circuit. Mais au moins personne ne volera ta technologie.

- Qu'est-ce que c'est? fit Simon.

- Caca de chien, répondis-je en lui donnant le sac.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher le circuit imprimé dedans, mais je suis sûre qu'il y est. Beans est complètement vidé.

- Sans blague ! Trois kilos de merde de chien ! Nom de Dieu !

- - J'étais pressée. Je ne voulais pas que Hooker perde ses doigts. (Je regardai autour de moi) Où est-il?

- Dans la voiture avec Fred. Je vais devoir appeler Miranda pour lui raconter ça. Je ne m'attendais pas à récupérer un sac de merde.

- C'était le mieux que je puisse faire dans de si brefs délais, expliquai-je.

Simon, et moi nous trouvions sur le parking près du Royal Palm Deli. Rosa stationnait, moteur en marche, sur la place la plus proche. Suzanne et Felicia gardaient Simon à l'œil arme à la main, prêtes à le « descendre » dès que j'en donnerais le signal. Un 4 x 4 aux vitres teintées était à l'arrêt, moteur tournant, à l'autre bout du parking. Difficile de dire qui se trouvait dedans.

Simon me scruta derrière ses lunettes foncées.

- Juste entre toi et moi, si je ne t'avais pas laissé au bar hier soir, est-ce que je t'aurais niquée ?

- Tu ne crois pas que je vais te le dire, tout de même ?

Il regarda le sac de crottes de chien.

- Je pense connaître la réponse.

Simon déposa le caca dans le coffre du 4 x 4 et ouvrit son téléphone d'une pichenette. Il eut une conversation brève avec quelqu'un, probablement Miranda, le téléphone fut refermé d'une nouvelle pichenette et Simon revint vers moi.

- Miranda dit de rapporter le sac et de ramener Hooker chez nous. Quand nous trouverons le circuit imprimé, Hooker pourra partir.

- Le marché, c'était que l'on effectue l'échange ici. Je veux récupérer mon caca.

- Demoiselle, je serais ravie de vous rendre votre caca, mais je ne peux pas. Le boss le veut.

Je retournai à la Camry en traînant les pieds et m'installai à côté de Beans.

- Ils relâcheront Hooker une fois qu'ils auront trouvé la carte circuit.

Le 4 x 4 noir démarra et Rosa mit le contact de la Camry.

- O.K., mesdames, fit-elle. Une fille doit faire ce qu'une fille a à faire.

- Qu'est-ce que cela veut dire? lui demandai-je.

- Que nous devons assurer comme des bêtes et libérer Hooker.

- Sur le papier, ça me tente bien, mais nous ne sommes pas franchement de taille, lui répondis-je. Je pense qu'il est temps de prévenir la police.

Suzanne était assise derrière avec moi, de l'autre côté de Beans.

- Facile à dire pour toi, rétorqua-t-elle. Tu ne viens pas de kidnapper Ray Huevo. Je suis pour que nous continuions comme ça et réglions le problème toutes seules. Je fais de la gym, je sais tirer et je suis d'humeur à faire des dégâts, ajouta-t-elle en choisissant un revolver dans la pochette devant elle. Glock 9 fera l'affaire.

Nous nous rendîmes à la maison et Rosa se mit au ralenti devant le portail. Une clôture de deux mètres en stuc solide encerclait la propriété. Nous devrions passer par-dessus puis traverser une pelouse avant d'arriver à la maison. Un petit médaillon en métal accroché au portail nous apprit que la propriété était protégée par All Season Security.

- Ce serait mieux d'agir dans le noir, décréta Rosa.

Je regardai le ciel. Le soleil était bas. Peut-être une heure avant qu'il ne se couche. Voire plus. Une heure me paraissait une éternité quand je savais Hooker là-dedans avec le trancheur de doigts.

- Il leur faudra un moment pour fouiller dans trois kilos de caca, dit Felicia. Ils vont devoir le tamiser dans une passoire puis laver tout ça sous pression.

- S'ils ne trouvent pas la puce, ils appelleront, affirma Suzanne. Ils ne peuvent pas savoir que c'est un coup monté.

16.

Planquées dans l'allée d'une demeure inoccupée, nous surveillions soigneusement la rue.

Rien à signaler.

Aucune voiture. Personne. Le soleil se coucha dans un déploiement éclatant d'orange fluorescent et de rose.

Puis ce fut le crépuscule et enfin l'obscurité.

- Ça y est, dit Rosa. C'est l'heure ! Nous commençâmes à descendre la rue, Rosa, Felicia, Suzanne et moi, armées jusqu'aux dents. Nous avions laissé Beans dans la voiture et il n'appréciait pas. Il aboyait assez fort pour réveiller les morts.

- Il faut faire quelque chose du toutou, m'avertit Felicia. On va nous dénoncer aux flics..

Je retournai à la voiture, ouvris la portière et Beans descendit d'un bond. Je pris la laisse et il caracola derrière moi. Il était content. Il allait se promener avec tout le monde.

- Quand je serai morte, je veux me réincarner en Beans, déclara Felicia.

Nous nous arrê tâmes devant le portail. Verrouillé. La BMW était garée dans la cour. La maison plongée dans l'obscurité. Pas une seule lumière allumée.

- Ils ont peut-être des stores occultants, décréta Rosa.

- Ou bien regardent un film à la télé, ajouta Felicia.

Ils nous attendent peut-être, songai-je.

Les lumières des maisons voisines étaient aussi éteintes. Ce n'était pas la haute saison en Floride. Pas beaucoup de riches dans leurs résidences. Nous quittâmes la route et choisîmes un endroit où l'obscurité était tenace.

- Nous allons devoir faire un alley-oop par-dessus le mur, observa Felicia.

Rosa et moi on se donna la main pour soulever Suzanne.

- Tout a l'air calme à l'intérieur, chuchota-t-elle.

Elle enjamba le mur et disparut en silence.

Felicia fut la suivante.

- Je suis trop petite, dit-elle, un pied dans nos mains. Il faut que je grimpe sur vos épaules. Ne bougez pas.

Felicia réussit à monter sur les épaules de Rosa, je mis mes mains sous ses fesses et la poussai. Elle passa par-dessus le mur et atterrit de l'autre côté dans un bruit sourd.

Beans, sur le qui-vive, nous fixait et. contemplait le mur.

- Je le jure, il attend pour passer de l'autre côté, dit Rosa. Si nous

avons pu faire passer Felicia, nous arriverons à faire passer le chien.

Nous le mîmes debout sur ses pattes arrière, pattes avant contre le mur, et glissâmes les mains sous ses grosses fesses.

- On soulève ! ordonna Rosa.

En grognant, nous soulevâmes Beans d'à peu près un mètre du sol.

- Nom de Dieu ! jura Rosa. C'est comme porter un sac de sable de soixante-dix kilos !

- Hé, toutou, chuchota Felicia de l'autre côté du mur. Gentil petit Beans !

- Viens voir tata Sue, roucoula Suzanne. Allez, tu peux le faire ! Viens voir tapie Suzy-zi !

- A trois, dit Rosa. Un, deux, trois !

Nous respirâmes un bon coup et Beans monta de quarante-cinq centimètres. Il avait réussi à mettre une patte sur la poitrine de Rosa et se hissa suffisamment haut pour agripper ses deux pattes au sommet du mur.

La tête sous son arrière-train, je me levai bien droit, et il passa de l'autre côté. S'ensuivit un halètement, un bruit sourd, puis le silence.

- Beans va bien? chuchotai-je.

- Ouais, répondit Suzanne Il a atterri sur Felicia.

Rosa fut la suivante à grimper, avec plus de détermination aveugle que de grâce. Elle enjamba le mur, se retourna sur le ventre, nous nous prîmes la main et tout le monde me tira de l'autre côté.

Nous étions toutes collées contre le mur. Une dizaine de mètres nous séparait de la maison.

Quand nous traverserions la pelouse, nous serions à découvert.

- Il n'y a pas moyen de la contourner, nous informa Suzanne. Nous devons courir.

Une fois arrivées à la maison, nous serons de nouveau cachées.

Nous nous trouvions à mi-chemin sur la pelouse quand toutes les lumières extérieures s'allumèrent d'un coup.

- Nous avons déclenché les détecteurs de mouvement, expliqua Suzanne. Que personne ne panique !

- Ils vont lâcher les dobermans maintenant ! dit Felicia en courant vers la véranda. Je ne vais pas attendre ça. Je vais là où je serai en sécurité. Elle flanqua un grand coup dans la porte de la véranda avec la crosse de son revolver, le verre se brisa, elle passa la main à l'intérieur, ouvrit la porte et le système d'alarme se déclencha.

Nous courûmes toutes dans la maison, Beans y compirs. A tâtons, armes à la main, on passait de pièce en pièce. Aucune raison d'y aller doucement ou discrètement. L'alarme couinait. Le téléphone sonnait. Personne ne répondait. Sans doute la société de sécurité qui appelait. Leur prochain coup de fil serait pour la police.

Nous nous faufileâmes dans la cuisine. Beans lâcha un ouaf ! excité

et partit en courant.

Difficile d'entendre grand-chose avec cette alarme, mais il y eut le bruit de quelque chose de lourd qui s'écrasait par terre devant nous. Rosa alluma une lumière, la cuisine apparut comme en plein jour et nous regardâmes toutes Hooker, bouche bée. Il était ligoté à une chaise de cuisine, que Beans avait renversée. Le chien lui donnait de grands coups de langue, et Hooker était tout hébété.

Je courus vers lui et comptai ses doigts. Dix ! Yououh !

- Tu vas bien? lui demandai-je.

- Ouais. J'ai juste perdu ma respiration quand Beans a renversé la chaise.

- Et Gargantua?

- Il est quelque part dans la maison. Je ne sais pas dans quel état. Il doit être à l'étage.

- Je vais le chercher, lança Rosa.

- Et les autres ? m'enquis-je.

- Partis.

- Impossible. Il y a une seule entrée et une seule sortie et nous l'avons surveillée.

- Ils sont partis par bateau. Miranda, ses deux hommes, et Ray. Et la merde de chien.

Miranda a dû se dire qu'il ne pourrait pas tirer grand-chose de nous deux, donc il a pris Ray. Si la puce est dans le sac, tout le monde sera content. Sinon j'imagine que Miranda gardera Ray en otage jusqu'à ce qu'il reproduise la technologie. Et s'il ne peut pas la copier, je pense que les choses se passeront mal pour lui.

Felicia coupait les cordes de Hooker avec un couteau à steak.

- Comment ça se passe? demanda Suzanne. Nous devons sortir d'ici avant que la police arrive. Je ne veux pas être prise en photo toute décoiffée.

Felicia fit un dernier geste avec le couteau et Hooker se libéra en se contorsionnant. Il se releva et regarda autour de lui.

- Où est Beans?

- Il était là il y a une minute, répondis-je.

Hooker siffla et le chien arriva dans la cuisine en tirant Rodriguez, manifestement mort.

Felicia agita le doigt à l'intention du chien.

- Il faut que tu arrêtes de jouer avec les cadavres !

Hooker trouva une boîte de crackers dans un placard.

- Tiens, mon grand, dit-il à Beans. Je t'échange un cracker contre un cadavre.

Je suivis les traînées de bave dans le couloir jusqu'à des toilettes. La porte était ouverte, et j'avisai un autre corps par terre. J'allumai la lumière pour mieux voir.

C'était Lucca. Il était sur le dos, et son œil au beurre noir ne semblait plus lui poser problème.

Je sais que Rodriguez et Lucca n'étaient pas de chics types. Toutefois, ça m'embêtait qu'ils soient morts. Bon d'accord, peut-être pas Lucca, J'étais même un peu contente, à vrai dire.

Je refermai la porte sur Lucca et retournai à la cuisine, où Hooker et Felicia essayaient d'asseoir Rodriguez à la table.

- Qu'en penses-tu ? me demanda Felicia. Tu trouves que ça fait naturel?

- Ouais, si tu oublies qu'il est mort depuis deux jours, qu'il faille lui casser les deux jambes pour le faire asseoir et que sa tête est dans le mauvais sens. On le dirait tout droit sorti de L'Exorciste. (Puis j'avisai les armes sur la table) J'imagine que ces revolvers appartiennent à Rodriguez et à Lucca?

- Simon les a posés sur la table quand ils ont amené Rodriguez et Lucca ici, expliqua Hooker. Puis tout le monde les a oubliés. J'espère que l'un d'eux a servi à tuer Oscar.

Rodriguez s'inclina dangereusement d'un côté et Felicia le fit s'appuyer sur un coude.

- Laissons-le ici au cas où l'inspecteur Gadget serait le premier à arriver sur les lieux du crime et ne comprendrait pas.

Un coup de feu retentit, nous immobilisant tous.

- En haut, fit Hooker.

S'ensuivit un fracas bruyant, puis la voix de Rosa.

- Tout est O.K. ! hurla-t-elle. J'ai Gargantua, il va bien ! Je me rendis au pied de l'escalier.

- Pourquoi ce coup de feu?

- J'ai dû tirer pour faire sauter le verrou de la salle de bains, expliqua Rosa. J'ai toujours rêvé de faire ça ! (Elle avait attrapé Gargantua par le dos de la chemise et le soulevait comme si c'était un chaton) Il est un peu dans les vapes, c'est tout.

- Je suis allé sortir les poubelles, bafouilla Gargantua, les yeux vitreux. Il y avait la carcasse de dinde dedans.

C'était une dinde délicieuse. Tendre et savoureuse. J'ai vraiment fait un bon Thanksgiving.

Tout le monde est parti, je rangeais tout et, juste après, je me suis retrouvé dans le coffre d'une voiture. Ensuite, on m'a donné un coup, tout tournait, je ne sais pas où j'étais et, hop, me revoilà dans le coffre. Et dans le coffre, j'ai vu Jésus. Et la Vierge Marie. Et Ozzie Osbourne.

- Il y avait du monde là-dedans ! lança Rosa.

Rosa et moi aidâmes Gargantua à descendre l'escalier, et le fîmes entrer dans la cuisine. Il remarqua Rodriguez assis à la table et dérailla complètement.

- Toi ! cria-t-il à Rodriguez. Je n'ai eu aucun reste à cause de toi !

Et les restes, c'est ce qu'il y a de meilleur! Tout le monde le sait. On ne kidnappe pas quelqu'un le soir de Thanksgiving, bordel ! J'attends ces putains de restes toute une putain d'année ! Je te déteste ! Je te déteste ! Il attrapa le revolver de Rosa et tira dans le genou de Rodriguez.

Rien ne se passa. Rodriguez ne sursauta pas, ne saigna pas, ne cilla pas.

- Tu sais qu'il est mort, non? demanda Hooker à Gargantua.

- Ouais.

- On se sent mieux?

- Ouais, mais je prendrais volontiers un sandwich à la dinde.

Je remarquai une boîte à chaussures qui restait sur la table. Gucci.

- Quelqu'un achète des chaussures chères ici, constatai-je.

Rosa prit la boîte et regarda à l'intérieur.

- Oh, oh ! Felicia, Hooker, Suzanne et moi regardâmes par-dessus l'épaule de Rosa. Il y avait deux cylindres collés à un petit composant électronique avec un compte à rebours enclenché. Il restait deux minutes sur la pendule.

- Bombe !

Hooker attrapa la boîte, courut dehors, et la jeta dans l'eau. Elle ricocha et explosa. Nous fûmes tous projetés en arrière et la moitié des fenêtres sauta.

On ne perdit pas de temps pour sortir de la propriété.

On se précipita au bord de l'eau. Immergés jusqu'à la taille, on contourna à toute vitesse le mur de stuc avant de traîner nos corps trempés jusqu'à la rive de l'autre côté.

La lumière blanche des phares et les gyrophares bleus d'urgence déboulèrent dans la rue, et s'arrêtèrent devant la maison pendant que nous traversions les jardins de derrière sur la pointe des pieds. Arrivés à la Camry on s'entassa tous à l'intérieur, et Rosa démarra, direction South Beach.

J'étais encore si terrorisée que mes dents claquaient et que je tremblais.

- T-t-u crois que ça va marcher? demandai-je à Hooker. Tu-tu-t-t-u crois qu'ils vont faire le rapprochement entre Rodriguez, Lucca et les m-m-m-meurtres ?

Hooker m'avait prise dans ses bras.

- Il restera un tas de questions sans réponses, dit-il, mais j'espère que nous avons laissé l'arme du crime dans la cuisine. Je ne vois pas pourquoi la police contesterait l'arme du crime recouverte d'empreintes.

- - Nous savons pourquoi ils se moquaient bien de te laisser! lança Rosa à Hooker. Ils comptaient te faire Sauter.

- La charge était dans la cuisine, à côté de la plaque de cuisson à

gaz, expliqua Hooker. Tout aurait pété et la maison serait en cendres à l'heure qu'il est.

Je me réveillai dans le petit lit, chez Felicia. Beans, par terre, dormait à poings fermés.

Hooker était sur moi, bien réveillé, la main sur ma poitrine.

- Tu as encore ta main sur ma poitrine, constatai-je.

- Et?

- Tu pourrais peut-être la descendre un peu.

Il la descendit de quelques centimètres.

- Là?

- Plus bas.

Sa main alla juste sous ma hanche.

- Là?

- Ouais. Maintenant un peu à droite.

- Chérie !

D'accord, grosse surprise. J'allais succomber à ses charmes... une fois de plus. Et probablement le regretter... une fois de plus. Mais à court terme, ce serait bien.

Et qui sait, peut-être que ça marcherait entre nous, cette fois. Sinon, je serais suffisamment intelligente pour garder la clé de la voiturette de golf.

Une heure plus tard, nous étions toujours au lit et le téléphone de Hooker sonna.

- J'ai entendu aux infos que la police avait trouvé deux suspects morts en possession de l'arme du crime de Huevo, annonça Skippy. On dirait que tu es tiré d'affaire. As-tu l'intention de réapparaître un jour?

- Suis-je obligé ?

- Nous avons fait défiler les voitures ce matin. Ton cascadeur a fait un burnout sur la 42e Rue et a bousillé la bagnole de Sadix. Marty Smith s'est jeté sur lui avec un micro avant que je n'arrive et l'on aurait dit qu'il interviewait Loni Anderson. Si tu ne veux pas que des rumeurs courent sur ton affiliation sexuelle, je pense que tu devrais ramener ton cul à New York.

- Ont-ils dit autre chose sur les suspects morts ? demanda Hooker à Skippy.

- Ils ont dit qu'un type s'était fait mordre par le monstre des marais. Tu imagines ?

Épilogue

Il faisait 15°C le temps était ensoleillé, c'était la mi-janvier et le premier des trois jours d'essais d'avant-saison à Daytona. Hooker avait loué une maison sur la plage pour lui et son équipe, dont je faisais partie. Nous avons tous quitté la maison à sept heures et demie, direction le circuit automobile, où son équipe avait déchargé du transporteur deux rampes de trois doubles-corps Metro avant de les

faire rouler vers les garages adjacents.

Les deux voitures étaient grises, uniquement ornées de leurs numéros. Inutile de les décorer avec les logos des sponsors pour les essais. Seule une poignée de fans réussirait à être aux premières loges et il n'y aurait pas de retransmission télévisée. C'était une session de travail pour préparer le véhicule à la course.

L'équipe effectuait les derniers réglages. Hooker et moi, devant son camion, buvions du café en profitant du soleil matinal. Beans était resté la maison, où il faisait sa sieste.

La voiture 69 était garée à trois camions du nôtre, et Dickie se trouvait dans le sien avec Delores. Mieux valait ne pas savoir ce qu'ils fabriquaient.

Un éclair surgit dans ma vision périphérique. Le genre d'éclair aveuglant qui se produisait quand on inclinait un miroir au soleil. Je me protégeai les yeux, me tournai vers la lumière et constatai que Suzanne Huevo trémoussait ses fesses dans la zone garage, le soleil se reflétant sur ses diamants. Elle portait un T-shirt Huevo Industries, un jean de créateur moulant et des bottes stilettos aux talons de dix centimètres. Un doggie bag fendillait à son épaule, d'où dépassait la minuscule tête de Crottinette, ses petits yeux noirs enregistrant tout.

- Waouh ! murmura Hooker.

Je le foudroyai du regard.

- Je regarde, c'est toute rétorqua-t-il. Un garçon a le droit de regarder.

Je fis un geste de la main à Suzanne, et elle passa devant les deux camions de Huevo pour venir me dire bonjour.

- Nous avons entendu des rumeurs comme quoi c'était toi la patronne, mais je ne savais pas si c'était vrai, dis-je à Suzanne.

- J'étais la deuxième exécutrice testamentaire. Et comme Ray n'a toujours pas refait surface, je suis la patronne jusqu'à ce que mes fils aient l'âge.

- Rien sur Ray?

- Je suis en contact avec Miranda. Il a fait courir des bruits de ranson. Je lui ai répondu que ce serait à lui de me payer pour récupérer Ray. Il a aussi dit que la seule chose qu'ils avaient trouvée dans le sac de merde de chien, c'était de la merde de chien. J'ai exprimé ma surprise. Il m'a ensuite proposé de commercialiser mon produit pour moi et j'ai refusé.

- Que se passe-t-il si Ray revient?

- J' imagine qu'il pourrait se battre pour obtenir l'exécution testamentaire, mais j'ai eu la chance de fouiller dans ses dossiers et j'ai réuni suffisamment de preuves contre lui. Ça fait des années qu'il pille la société. Il serait accusé de détournement de fonds, dans le meilleur des cas. Et je ne perds pas de temps à mettre des garanties en place

pour protéger la propriété de Huevo. La nouvelle batterie et la nouvelle technologie sans fil sont en négociation avec un acheteur honorable. Le processus est suffisamment avancé pour que rien n'incite Miranda à employer la méthode forte dans le but de me forcer à m'associer avec lui.

- On dirait que tu t'investis à fond dans la branche « course automobile » de Huevo lui lança Hooker.

- Je m'investis à fond dans tout ce que possèdent mes enfants, répondit Suzanne. Je me suis dit que ce serait bien de passer aujourd'hui, histoire de faire sentir ma présence.

Le mécano de Hooker était sous le capot de la première rampe de trois doubles-corps. Il faisait tourner le moteur et le bruit était assourdissant.

- Faut que j'y aille ! lança Suzanne quand il coupa le moteur. Je dois parler à Dickie avant qu'il ne monte dans sa voiture.

- Ouais, me chuchota Hooker. Encourage-le bien pour qu'il ne soit pas trop humilié quand il perdra parce qu'il ne court pas avec un contrôle de traction.

- À propos de contrôle de traction, dis-je à Hooker, il s'est avéré que ce machin ne fonctionnait pas à Homestead.

- Tu me racontes des craques?

- Sadix a fait une super-course.

- Comme c'est déprimant, déplora Hooker. Il faudra vraiment que l'on me remonte le moral quand je rentrerai à la maison.

- Et j' imagine que je suis censée y contribuer?

Il me sourit.

- Je pourrais le faire tout seul, mais c'est bien plus sympa quand on le fait ensemble.

Je lui rendis son sourire. Me remonter le moral avec Hooker était l'une des choses que je préférais faire ces derniers temps.

Suzanne avait effectué un détour jusqu'au garage pour parler au chef mécanicien. Elle était debout, les jambes écartées, une main sur son doggie bag, l'autre sur la hanche. Elle faisait très « propriétaire ». Femme responsable. Elle finit sa conversation, tourna les talons et s'en alla d'une démarche hautaine vers le camion pour parler à Dickie.

- Autre chose, dis-je à Hooker. La mauvaise nouvelle. Toute femme qui trémousse les fesses comme ça avec des talons de dix centimètres et la fonction « mère ours »

programmée dans son système hormonal fera tout ce qu'il faut pour garder ses oursons à l'abri. Je ne serais pas étonnée qu'elle se serve de sa technologie pour continuer à tricher.

- Il y a une bonne nouvelle ? s'enquit Hooker.

- Felicia m'a appelée le lendemain de notre départ de Miami. Elle marchait pieds nus dans sa salle à manger et s'est piqué le pied sur

quelque chose de dur. C'était la puce.

Beans ne l'avait pas avalée, en fait. Je l'ai envoyée à mon pote Steven qui l'a examinée et reproduite pour moi. Je viens de la recevoir par la FedEx ce matin. Non seulement j'ai la technologie dupliquée, mais en plus j'ai trouvé le moyen de l'améliorer. Parce que, dans notre cas, c'est le pilote qui contrôlerait la puce. Je pourrais insérer la télécommande dans une montre sport d'homme et je supprimerais ainsi le besoin de relais.

Hooker glissa un bras sur mes épaules et me serra contre lui.

- Chérie !